

LEOPOLD BORTER

L'ÉGLISE, LE CLERGÉ  
ET L'ÉTAT DU VALAIS

1839-1849

Traduit de l'allemand  
par Grégoire Ghika

## *Avant-propos du traducteur*

M. l'abbé Dr Léopold Borter a eu le très grand mérite de traiter pour la première fois, d'une manière scientifique, la période du Sonderbund en Valais, non sans approfondir au préalable l'histoire des années 1839 à 1847. Il l'a fait dans sa thèse intitulée : *Kirche, Klerus und Staat des Wallis von 1839 bis 1849*, soutenue à l'Université de Fribourg, et publiée par la Société d'histoire du Haut-Valais (dans BWG, t. 13, 2<sup>e</sup> fasc., 1962, VIII + 165 pages).

Comme son titre l'indique, l'ouvrage étudie les rapports de l'Eglise et de l'Etat en Valais ; mais à l'époque de la « guerre de religion » du Sonderbund, ces rapports constituent une partie essentielle de l'histoire politique de notre canton.

Cette thèse méritait une recension dans l'organe de la Société d'histoire du Valais romand. Mais il est douteux qu'un compte rendu, même assez ample, eût permis aux amis de l'histoire du Valais d'expression française de retirer tout le profit désirable de cet ouvrage.

De plus, qui dit recension dit réserves et critiques : nous ne voulons pas cacher pour autant certains griefs que l'on peut adresser au travail de M. Borter. Mais il faut aussi souligner que nos Universités contiennent avec optimisme à des débutants des sujets de synthèse sans trop se préoccuper s'ils peuvent se fonder sur des travaux d'analyse indispensables ou sur des publications de textes. En outre, l'essentiel des sources se trouve dispersé dans divers fonds d'archives, pour ce qui concerne le XIX<sup>e</sup> siècle généralement mal inventoriés ou insuffisamment analysés. De là découle aussi une très grande difficulté pour citer correctement les sources.

Les choses étant ainsi, plutôt que de dresser une liste d'errata, nous avons cru faire œuvre plus utile et plus amicale en donnant, avec l'autorisation et avec le bienveillant concours de l'auteur, une version améliorée, tout en laissant à M. Borter l'entière responsabilité de ses affirmations et de la manière dont il a utilisé ses sources. Ajoutons que nous n'avons redressé que très peu d'erreurs de menu détail dans le texte. Par contre, nous avons précisé un assez grand nombre de citations, surtout en ce qui concerne les fonds des Archives de l'Etat du Valais. Les chercheurs repéreront ainsi plus aisément les sources que ce n'est le cas dans le texte original.

La bibliographie citée en tête de l'ouvrage n'étant pas toujours conforme aux règles, nous avons préféré établir une nouvelle liste d'abréviations, tant pour les archives que pour les sources imprimées. Enfin, nous renvoyons le lecteur romand aux éditions françaises du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, du Recueil des lois valaisannes, de Luquet et de Seiler.



## Abréviations

### I. Archives

- ACS = Archives du chapitre de Sion, à Sion.  
AES = Archives de l'évêché de Sion, à Sion.  
ASHB = Archives de la Société d'histoire du Haut-Valais, à Brigue.  
AV = Archives de l'Etat du Valais, à Sion.

### II. Sources imprimées

- Barman = Maurice Barman, *La contre-révolution en Valais, au mois de mai 1844*, Vevey, 1844, 51 p., et sa traduction : *Die Ereignisse im Kanton Wallis, Mai 1844, mit einer geschichtlichen Einleitung und Schlussbetrachtung*, von Dr Ludwig Snell, Zurich et Winterthur, 1844, 112 p.
- Baumgartner = Jakob Baumgartner, *Die Schweiz in ihren Kämpfen und Umgestaltungen von 1830 bis 1850. Geschichtlich dargestellt durch J' B'*, Zurich, 1853-1866, 4 vol.
- Bieler = Victor Bieler, *Notice sur les rapports entre l'Eglise et l'Etat en Valais depuis 1847*, Sion, 1830, 133 p.
- Blaser = Fritz Blaser, *Bibliographie der Schweizer Presse, mit Einschluss des Fürstentums Liechtenstein*, Bâle, dès 1956, dans *Quellen zur Schweizer Geschichte*, herausgegeben von der Allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz, N. F. IV, Abt.: *Handbücher*, Bd. VII.
- Bonjour = Edgar Bonjour, *Die Gründung des schweizerischen Bundesstaates*, Bâle, 1948, 360 p.
- Bulletin = *Bulletin des séances de la constituante valaisanne*, Sion, 1839, N° 1, 20 janvier — N° 24, 4 avril.
- BWG = *Blätter aus der Walliser Geschichte*, herausgegeben vom geschichtsforschenden Verein von Oberwallis, Brigue, etc., dès 1895.
- DHBS = *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Neuchâtel, 1921-1934, 7 vol. + 1 suppl.
- Echo des Alpes = *L'Echo des Alpes, Journal du Valais*, Sion, 1839-1844, 6 vol.
- Esseiva = Pierre Esseiva, *La Suisse et le Sonderbund, 1846-1861*, Fribourg, 1882, 522 p.
- Farquet = Maxence Farquet, O. F. M. cap., *L'école valaisanne de 1830 à 1910. Histoire et organisation*, dans *Vallesia*, t. IV, Sion, 1949, pp. 75-230.

- Fetscherin = *Repertorium der Abschiede der Eidgenoessischen Tag-satzungen aus den Jahren 1814 bis 1848, bearbeitet von Wilhelm Fetscherin*, Berne, 1874-1876, 2 vol.
- His = Eduard His, *Geschichte des neuern schweizerischen Staats-rechts*, Bâle, 1920-1938, 4 vol.
- Hubert = Joseph Hubert, *Un mot sur les immunités ecclésiastiques*, Genève, 1845, VI + 68 p.
- Imesch = Dionys Imesch, *Die Kämpfe der Walliser gegen die Franzo-sen in den Jahren 1798 und 1799*, Sion, 1899, XI + 151 p.
- Journal du Valais = *L'Observateur, Journal valaisan*, Sion, 1846-1848, 2 vol.
- Kämpfen = Peter Josef Kämpfen, *Freiheitskämpfe der Oberwalliser in den Jahren 1798 und 1799, mit einem Anhang der neuesten Geschichte von Wallis, Stans*, 1867, VIII + 271 p.
- Luquet, Etudes = Jean-François-Onésime Luquet, *Etudes historiques sur l'établissement hospitalier du Grand-Saint-Bernard, précédées d'une lettre à N. S. Père le Pape Pie IX sur l'état de la religion catholique en Suisse*, Paris, bureau des Annales de philosophie chrétienne, 1849, CCXXVII + 297 p.
- Luquet, Lettre = Jean-François-Onésime Luquet, *Lettre à N. S. Père le Pape Pie IX sur l'état de la religion catholique en Suisse*, Fribourg, 1853, 227 p.
- Meyer = Leo Meyer, *Die periodischen Walliser Drucksachen...*, dans *Journal de statistique suisse*, Berne, 1908, 1<sup>er</sup> vol., pp. 504-512.
- Nabholz = Hans Nabholz, Leonhard von Muralt, Richard Feller und Edgar Bonjour, *Geschichte der Schweiz*, Zurich, 1932-1938, 2 vol.
- Quaglia = Lucien Quaglia, *La maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Aoste, 1955, XXXIX + 695 p.
- Recès = *Recès de la session du Grand Conseil constituant du canton du Valais, du 27 décembre 1847 au 29 janvier 1848, compilé par M. Stockalper*, Sion, imprimerie L. Advocat, 49 p. + annexes.
- Ribordy = Louis Ribordy, *La réaction de 1843 en Valais et le Sonderbund*, dans *Polit. Jahrbuch der schweiz. Eidgenossenschaft*, t. 1, 1886, pp. 433-490.
- Ribordy, Documents = Louis Ribordy, *Documents pour servir à l'his-toire contemporaine du canton du Valais*, Sion, 1885, 410 p.
- Rilliet de Constant = Louis Rilliet de Constant, *Une année de l'histoire du Valais...*, Genève, 1841, LXXXII + 372 p.
- Ritz = *Notizen aus meinem Leben, Aufzeichnungen des Walliser Malers Lorenz Justin Ritz (1796-1870)*, herausgegeben von Anton Gattlen, dans *Vallesia*, t. XVI, Sion, 1961, pp. 1-224.
- de Rivaz = Paul de Rivaz, *Histoire contemporaine du Valais*, Sion, 1946-1950, 2 vol.
- RL = *Recueil des lois, décrets et arrêtés de la République et canton du Valais*, t. 1 et suiv., Sion, 1<sup>re</sup> éd. 1808 et suiv. ; 2<sup>e</sup> éd. 1844 et suiv.

- Segesser = Philipp Anton von Segesser, *Erinnerungen*, dans *Katholische Schweizerblätter, Organ der Schweizer. Gesellschaft für katholische Wissenschaft und Kunst*, t. 6, Lucerne, 1890, pp. 63-90, 188-217, 375-392, 493-513.
- Seiler = Andreas Seiler, *Die politische Geschichte des Wallis, 1815-1844*, thèse de Fribourg, Zurich, 1939, traduite de l'allemand par Grégoire Ghika, dans *Annales Valaisannes*, 2<sup>e</sup> S., t. 7, St-Maurice, 1951, pp. 453-577.
- Strobel = Ferdinand Strobel, *Die Jesuiten und die Schweiz im XIX. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte des Schweiz. Bundesstaates*, Olten et Fribourg, 1954, XII + 1147 p.
- Tillier = Anton von Tillier, *Geschichte der Eidgenossenschaft während der Zeit des so geheissenen Fortschrittes von dem Jahre 1830 bis zur Einführung der neuen Bundesverfassung im Herbst 1848*. Berne, 1854-1855, 3 vol.
- Vallesia = Vallesia, *Bulletin annuel de la Bibliothèque et des Archives cantonales du Valais et du Musée de Valère*, Sion, dès 1946.

## Introduction

Dans l'histoire contemporaine du Valais, il n'est guère de décennie plus mouvementée que celle de 1839 à 1849 ; pas moins de trois constitutions et de trois régimes se succèdent coup sur coup. Et ce ne sont là que les manifestations extérieures les plus tangibles de luttes passionnées qui secouent le pays de la Furka au lac Léman et qui l'amènent plus d'une fois au bord de l'abîme.

Il semble d'autant plus étonnant que l'histoire de cette période, riche en événements, n'ait pas fait l'objet d'une étude exhaustive. Certes, le Dr Andreas Seiler, mort prématurément, a décrit avec beaucoup de soin et d'érudition l'histoire politique de la Régénération valaisanne, les luttes relatives à la constitution, et le cours de la politique cantonale entre 1839 et 1844. Nous manquons toutefois encore d'une étude approfondie des années suivantes, au cours desquelles le Valais adhère à l'alliance défensive des cantons catholiques, partage ses combats et sa défaite, et subit, en conséquence, un bouleversement interne douloureux pour la plus grande partie de sa population. Strobel, dans son ouvrage intitulé *Die Jesuiten und die Schweiz im 19. Jahrhundert*, a éclairé, au moyen d'une étude critique des archives suisses et étrangères, la participation des jésuites au « Sonderbund » ; il a consacré une part importante de son œuvre à l'activité des jésuites en Valais, mais il laisse naturellement dans l'ombre le rôle des autres membres du clergé. La situation générale et l'évolution politique du Valais n'y ressortent pas davantage, et l'on n'y saisit pas le lien qui rattache la politique du Sonderbund aux événements antérieurs. Pourtant, l'exposé de Seiler tend à démontrer que la part du clergé aux événements et à l'évolution politique des années 1840 est d'une importance qu'on ne saurait sous-estimer.

Le clergé se pose alors comme le représentant de l'Eglise et de ses institutions, mais aussi comme un sujet de droits et d'exigences étatiques particulières, dans le jeu des forces politiques. Si l'on veut donc approfondir l'évolution politique, il est nécessaire de scruter la position politique du clergé dans les années 40 et la part qu'il a prise aux controverses de l'époque. C'est ainsi seulement qu'il sera possible de combler, du moins en partie, une lacune si sensible de nos études historiques.

Je tiens à adresser avant tout mes remerciements à mon vénéré maître, M. le professeur Dr Oscar Vasella, qui fut un guide bienveillant et sûr ; je ne veux pas oublier non plus l'accueil amical qui m'a été réservé dans toutes les archives, spécialement aux Archives de l'Etat et à la Bibliothèque cantonale à Sion. MM. André Donnet, Grégoire Ghika et Anton Gattlen m'y ont souvent encouragé aimablement.

Je remercie en particulier, pour finir, M. l'abbé Peter Arnold, président de la Société d'histoire du Haut-Valais, qui a bien voulu accepter mon travail dans les *Blätter aus der Walliser Geschichte*.

## Première partie

# La position du clergé valaisan dans les luttes politiques de 1839 à 1844

### 1. Lutttes pour la constitution de 1839 à 1840

#### a) *Lutttes politiques du Bas-Valais pour l'égalité de droits*<sup>1</sup>

Peu avant l'invasion française de 1798, le Haut-Valais accorde aux Bas-Valaisans la liberté et l'égalité de droits qu'il leur avait refusées jusque-là<sup>2</sup>. L'ancienne république des sept dizains supérieurs fait ainsi place à un Etat de treize dizains souverains, égaux en droits. Les dizains supérieurs sont : Conches, Brigue, Viège, Rarogne, Loèche, Sierre et Sion ; les dizains inférieurs : Hérens, Conthey, Martigny, Entremont, St-Maurice et Monthey.

L'entrée du Valais dans la Confédération suisse ne modifie pas la structure interne du pays. Quant à la politique, elle demeure presque exclusivement l'apanage d'un petit nombre de familles. Sous la constitution valaisanne de 1815, un Conseil d'Etat de cinq membres assume le pouvoir exécutif ; c'est la diète, pouvoir législatif, qui l'élit. A son tour, la diète est élue par les conseils des dizains, c'est-à-dire par l'assemblée des conseillers communaux de chaque dizain, au moyen de députés qui ne sont pas élus par le peuple, mais par les conseillers communaux. Enfin, les conseillers communaux sont élus par le peuple, sur une liste de candidats établie par le conseil communal en fonction. On parvient de la sorte à réduire au minimum l'influence du peuple, et l'on assure une longue durée de fonctions aux membres du conseil<sup>3</sup>.

A cela s'ajoute que chaque dizain, quelle que soit l'importance de sa population, dispose de quatre sièges en diète. On assure par là la prépondérance des sept dizains supérieurs sur la partie inférieure du pays, plus peuplée, mais répartie en six dizains seulement.

<sup>1</sup> Seiler, pp. 457-477.

<sup>2</sup> Imesch, p. 13.

<sup>3</sup> Seiler, pp. 458 et suiv.

Ce qui accentue ce déséquilibre, c'est que l'évêque de Sion, en tant que représentant du clergé, jouit du droit de siéger en diète et qu'il y détient quatre suffrages. Or, la diète élit l'évêque, qui est toujours un Haut-Valaisan ; c'est là un corollaire de la prédominance des dizains supérieurs. Et comme l'évêque vote régulièrement avec les Haut-Valaisans, il s'ensuit que cette prépondérance se trouve encore renforcée.

Il faut donc bien s'attendre, à la longue, à une réaction du peuple, surtout de la partie inférieure du pays, qui est à la tête de l'économie, mais qui est fortement préteritée en politique. Depuis 1830, le Bas-Valais vit dans une agitation constante, et il exige hautement l'égalité complète de droits<sup>4</sup>. Une élite très influente du Bas-Valais a étudié dans les universités étrangères, et en a ramené des idées libérales<sup>5</sup>. On ne saurait nier non plus l'influence de la révolution de juillet en France, ni celle des soldats et officiers, jadis au service des Bourbons, et qui sont rentrés en Valais<sup>6</sup>. Les Bas-Valaisans revendiquent sans cesse une représentation en diète proportionnée à leur population plus nombreuse ; mais c'est toujours en vain<sup>7</sup>. La plupart du temps, les motions des Bas-Valaisans en diète demeurent minoritaires. A la fin des années 1830, elles réunissent à plusieurs reprises une majorité, mais une majorité encore insuffisante pour reviser la constitution, car une telle revision nécessite la majorité des deux tiers.

Pendant des années, le Bas-Valais se borne à utiliser les moyens que lui garantit la constitution en vue de faire valoir ses droits<sup>8</sup>. Mais en 1839, un brusque changement d'opinion s'opère : après plusieurs tentatives inutiles, la partie inférieure du pays met le Haut-Valais devant un fait accompli et s'engage sur la voie de la révolution.

Dans la session de novembre 1838, les dizains bas-valaisans renouvellent leur projet de modifier la constitution<sup>9</sup>. Au cours de la discussion, l'évêque de Sion Fabien-Maurice Roten<sup>10</sup> prend

<sup>4</sup> Bonjour, p. 38.

<sup>5</sup> Seiler, p. 483, spécialement la note 13.

<sup>6</sup> Kämpfen, p. 181. — Seiler, pp. 5 et suiv.

<sup>7</sup> Les 7 dizains supérieurs comptent 32 864 âmes et les 6 dizains inférieurs, 42 934. — Cf. Kämpfen, p. 183.

<sup>8</sup> Seiler, pp. 463 et suiv.

<sup>9</sup> *Ibid.* — ASHB, A 431, protocole de la diète du 11 décembre 1838.

<sup>10</sup> DHBS, t. 5, Neuchâtel, 1930, p. 566, art. Roten. — L. Barande, *Notice nécrologique sur Sa Grandeur, feu Mgr Fabien-Joseph-Maurice Roten évêque de Sion, en Valais*. Extrait du *Nécrologe universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1846. — L'évêque Fabien-Maurice Roten est né le 8 avril 1783 à Rarogne ; il est prêtre en 1807, chanoine non résident en 1809, chanoine résident de la cathédrale de Sion en 1812, grand chantre en 1825 ; le 17 mars 1830, la diète l'élit évêque. Il meurt le 11 août 1843. « Modeste, sans prétention, il déclina son élection, repoussant avec opiniâtreté la dignité qu'on lui offrait ; sa confirmation très

la parole ; il encourage les parties à fraterniser et à s'entendre, et il exprime l'espoir que la paix et l'unité pourront être conservées. Il préconise, comme moyen d'accommodement « une revision générale de la constitution entreprise selon les voies constitutionnelles ». De plus, le chef du clergé se déclare prêt « à contribuer à cette œuvre par un sacrifice personnel »<sup>11</sup>. Sur la base du discours de l'évêque, les représentants des dizains orientaux déclarent que « tout en ayant les mains liées » ils veulent bien entrer en discussion sur une revision complète de la constitution, sous réserve toutefois d'en référer à leurs commettants<sup>12</sup>.

Le Conseil d'Etat, dans son message du 6 décembre, recommande à la diète d'adopter le postulat de la représentation selon le chiffre de la population<sup>13</sup>. Le 11 décembre, l'assemblée vote sur le postulat, à la demande des représentants du Bas-Valais. 29 voix contre 27 se prononcent contre le projet du Conseil d'Etat sur le vote proportionnel. Parmi les opposants, on compte l'évêque Roten avec ses 4 voix<sup>14</sup>. On ne réunit donc toujours pas les 29 voix requises pour la majorité des deux tiers. Finalement, le 14 décembre, le Conseil d'Etat propose, afin d'éviter une scission entre les représentants des deux parties du pays, une revision totale de la constitution, et il convoque à cet effet la diète pour le 14 janvier 1839 ; la diète l'accepte ; pour préparer cette revision, on désigne une commission composée d'un représentant pour chacun des treize dizains ; elle se réunit à Sion le 3 janvier<sup>15</sup>.

Les représentants des cinq dizains orientaux au sein de cette commission déposent, dès la première séance, 18 articles de « conditions préalables, moyennant lesquelles les députés des dizains supérieurs pensent que leurs commettants pourront envisager une revision »<sup>16</sup>. Si les autres articles ne concernent que le domaine purement politique, les quatre premières propositions sont expressément en faveur des droits de l'Eglise et du clergé :

« 1. La sainte religion catholique, apostolique et romaine est la religion exclusive de l'Etat ; elle seule a un culte public ; la loi veille à ce qu'elle ne soit troublée ni dans sa doctrine, ni dans son exercice »<sup>17</sup>.

2. S. E. l'évêque est un *membrum natum* de la diète, où il

honorable et les vœux exprès du Saint-Siège le déterminèrent enfin à l'accepter » (Kämpfen, p. 230).

<sup>11</sup> ASHB, A 431, *loc. cit.*

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Seiler, p. 463, note 11.

<sup>14</sup> ASHB, A 431, annexes ; protocole de la séance du 11 décembre 1838.

<sup>15</sup> *Ibid.*, protocole de la séance du 14 décembre 1838.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Cf. l'article 1 de la constitution de 1815.



dispose d'une voix ; il a le droit de s'y faire représenter par un membre du clergé qu'il désigne librement.

3. Dans les trois arrondissements (à créer), le clergé de chacun d'eux désigne, dans son sein, un député à la diète pour une durée de deux ans.

4. Protection inconditionnée des droits et des propriétés du clergé, de même que des corporations religieuses existant dans cet Etat, et maintien de la Société de Jésus pour l'instruction de la jeunesse »<sup>18</sup>.

Le 6 janvier, le président du dizain de Conches, le conseiller d'Etat Taffiner, demande avant tout une réponse écrite aux 18 articles projetés, tandis que les délégués des dizains inférieurs tentent de décider les députés du Haut-Valais à prendre part aux travaux de revision, en les assurant que l'on tiendra compte de toutes leurs remarques justifiées. Mais les députés des dizains occidentaux se refusent formellement à admettre les exigences du Haut-Valais. Le représentant du dizain de Conches s'en va aussitôt, suivi de ceux de Brigue, Viège, Rarogne, Loèche et Sierre. Là-dessus, les représentants des dizains inférieurs établissent seuls un projet de revision<sup>19</sup>.

Le Haut-Valais n'abandonnera jamais les articles mentionnés ci-dessus, qui définissent la position de l'Eglise, de ses institutions et de ses personnes selon la constitution que l'on projette. Ces quatre articles constitueront l'un des principaux enjeux de luttes et de contestations sur la Régénération et sur la législation des années qui vont suivre.

Le 14 janvier 1839, la diète s'assemble à Sion pour entreprendre de reviser la constitution. Contrairement à la constitution, le Bas-Valais envoie à cette diète une députation composée d'un représentant pour 1000 âmes<sup>20</sup> ; les dizains occidentaux de Monthey, St-Maurice, Martigny, Conthey et Entremont ont pris une décision en ce sens à Martigny, en date du 24 décembre 1838. Choqués par ce procédé du Bas-Valais, les Haut-Valaisans se retirent des délibérations ; mais les Bas-Valaisans, auxquels se sont joints les députés de Sion et d'Hérens, siègent seuls en qualité de Grand Conseil constituant, et élaborent un projet de constitution<sup>21</sup>. A fin janvier 1839, les travaux de revision sont achevés. En votation populaire du 17 février, le Bas-Valais accepte la nouvelle constitution à une écrasante majorité, tandis que ce projet n'est pas même soumis au peuple dans le Haut-Valais<sup>22</sup>.

<sup>18</sup> ASHB, A 431.

<sup>19</sup> *Ibid.*, protocole de la commission du 6 janvier 1839.

<sup>20</sup> Seiler, pp. 463 et suiv.

<sup>21</sup> AV, protocole de la constituante et du Grand Conseil de 1839.

<sup>22</sup> Seiler, p. 465.

Dès le 17 janvier, les dizains supérieurs adressent un mémoire au Vorort de Zurich, menaçant d'une séparation d'avec la partie inférieure du pays. Le même jour, le Conseil d'Etat fournit un rapport au Vorort sur les événements et sollicite une médiation fédérale. Mais le Vorort qualifie la revision constitutionnelle d'affaire purement interne des Etats souverains, et refuse une médiation fédérale<sup>23</sup>. Sans aucun doute, les Bas-Valaisans bénéficient, dans leurs justes revendications, des sympathies du gouvernement libéral du Vorort. Toutefois, le Conseil d'Etat réitère, le 1<sup>er</sup> février, sa demande d'une médiation fédérale, la nouvelle constitution devant être soumise maintenant à l'approbation des communes<sup>24</sup>.

Le 7 février, le Vorort désigne l'avoyer Schaller de Fribourg et le Landamman Baumgartner de St-Gall en qualité de commissaires fédéraux ; tous deux sont partisans convaincus de l'égalité de droits et de la représentation proportionnelle ; ils ont pour mission de s'opposer à toute séparation, à toute prise d'armes et à toute violence volontaire en Valais. Ils reçoivent en outre pour instructions de veiller à la régularité des pourparlers en vue de la revision constitutionnelle, et de prendre parti pour la représentation proportionnelle<sup>25</sup>. Ils arrivent à Sion le 12 février et tentent, de toutes leurs forces, de concilier les deux moitiés du pays. Leurs tractations avec les dizains supérieurs, à Brigue, où les commissaires soulignent les dangers d'une scission et l'importance de la représentation proportionnelle, n'amènent pas l'entente souhaitable. Le Haut-Valais sent ses prérogatives menacées et s'entête dans son point de vue ; il veut que la revision constitutionnelle s'opère selon les normes de l'ancienne constitution<sup>26</sup>. Une proclamation à tout le peuple valaisan n'obtient pas plus de succès ; les commissaires y exhortent les citoyens à sauvegarder l'unité politique du canton et à reconnaître le principe d'une représentation proportionnelle<sup>27</sup>. Le 26 février, le Conseil d'Etat convoque à son tour, à Sion, une assemblée de délégués composée de deux représentants pour chaque dizain ; mais on n'y parvient à aucun accommodement<sup>28</sup>.

Sur ce, les commissaires fédéraux adressent une nouvelle proclamation au peuple des dizains supérieurs, en date du 1<sup>er</sup> mars, pour qu'il accepte la nouvelle constitution adoptée par la majorité du peuple valaisan, mais le Conseil d'Etat refuse de la publier<sup>29</sup>. Plusieurs assemblées populaires dans le Haut-Valais, pas plus

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 464.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.* — Par « représentation proportionnelle » nous entendons désormais la représentation en diète proportionnée au chiffre d'habitants.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 465.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 466.

<sup>29</sup> *Ibid.*

qu'une troisième proclamation, ne parviennent à réaliser une médiation <sup>30</sup>.

Entre temps, on procède, dans le Bas-Valais, aux élections du nouveau Grand Conseil, qui se réunit, le 14 mars, en assemblée constituante. L'assemblée des députés haut-valaisans siège en même temps à Sierre en qualité de diète. A cet instant, une conciliation effective semble néanmoins se préparer. Le Bas-Valais se déclare disposé à prêter la main à une nouvelle revision constitutionnelle dans le sens du projet des médiateurs. Les Haut-Valaisans manifestent leur volonté de participer à un conseil chargé d'élaborer la constitution, d'admettre le principe d'une représentation populaire proportionnelle, ainsi que celui de l'unité du canton. Toutefois, la médiation s'achoppe à la réserve que veulent faire les Haut-Valaisans, à savoir de s'en tenir, jusqu'à l'acceptation du nouveau texte constitutionnel, à l'ordre sanctionné jusqu'ici par la constitution de 1815 <sup>31</sup>.

Le Grand Conseil de Sion nomme aussitôt un nouveau Conseil d'Etat, de telle sorte que, dans le canton, deux constitutions, deux autorités législatives et exécutives se font face, ce qui donne les plus grandes craintes pour l'avenir <sup>32</sup>. La tension croît de part et d'autre. « A ce moment, celui qui ne se prononce pas sans réserve pour l'ancien régime dans le Haut-Valais, se voit calomnié, haï et pour ainsi dire persécuté. Il en va à peu près de même dans le Bas-Valais pour qui ne se prononce pas en faveur d'une nouvelle constitution ; il n'y a plus de liberté, mais seulement de la violence » <sup>33</sup> ; « ni le Haut ni le Bas-Valais ne peuvent ni ne veulent s'entendre : on vit sur des positions séparées et hostiles » <sup>34</sup>.

Le Vorort de la Confédération n'ayant pas voulu suivre la proposition des commissaires tendant à restaurer le canton au besoin par des mesures de contrainte, le commissaire Baumgartner démissionne « en raison d'affaires urgentes qui l'attendent dans sa patrie ». On lui donne comme successeur le Vaudois Emmanuel de la Harpe, président du Conseil d'Etat <sup>35</sup>. Le 12 avril 1839 se tient à Martigny une « Landsgemeinde » de mille personnes. Les représentants de la Confédération tentent de nouveau de faire accepter au Bas-Valais des projets d'entente. Entre autres choses, il s'agit d'admettre le droit de représentation de l'évêque et ses quatre suffrages, ainsi que la reconnaissance des droits et des propriétés du clergé séculier et régulier <sup>36</sup>. Mais ces propositions,

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> Ritz, p. 128.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>35</sup> Seiler, p. 467.

<sup>36</sup> Rilliet de Constant, pp. 33 et suiv.

surtout celle d'accorder quatre voix à l'évêque au Grand Conseil, rencontrent un très mauvais accueil. On en arrive même à organiser une marche sur Sion, que les chefs de bon sens parviennent à arrêter<sup>37</sup>. A la suite de plus amples négociations des commissaires, le Grand Conseil de Sion fait dépendre une entente du seul principe de la représentation proportionnelle<sup>38</sup>. Mais le Conseil d'Etat haut-valaisan refuse même de transmettre cette proposition aux dizains supérieurs. Désormais, toute entente paraissant impossible, les commissaires fédéraux se bornent à maintenir l'ordre et le calme dans le pays<sup>39</sup>.

Finalement, le 11 juillet 1839, la diète fédérale décide par 14 voix la reconstitution du canton : l'unité politique et administrative seront maintenues ; une assemblée constituante élue à proportion d'un représentant pour mille âmes, doit élaborer une nouvelle constitution cantonale. La majorité des citoyens ayant le droit de vote, devront se prononcer sur l'acceptation ou le rejet de cette constitution<sup>40</sup>. Tandis que le Conseil d'Etat du Bas-Valais somme la population, par voie de proclamation publique, d'exécuter la décision de la diète fédérale<sup>41</sup>, la diète du Haut-Valais, sur proposition de l'ancien Conseil d'Etat, remet la décision à une assemblée populaire convoquée à Sierre pour le 25 juillet<sup>42</sup>.

Cette « Landsgemeinde » haut-valaisanne décrète de ne pas se rallier à la décision de la diète fédérale et réclame une votation populaire sur la constitution de 1815<sup>43</sup>. Le lendemain déjà, le Conseil d'Etat de Sierre renouvelle sa protestation contre la décision de la diète fédérale<sup>44</sup>.

Mais la nouvelle assemblée constituante du Bas-Valais se réunit à Sion le 29 juillet 1839 et achève ses travaux le 3 août sans les députés des six dizains supérieurs ni ceux d'une partie du dizain d'Hérens<sup>45</sup>. Comme on peut le prévoir, le projet de constitution est adopté dans le Bas-Valais, le 25 août, à une écrasante majorité : 7605 oui contre 601 non seulement. Dans le Haut-

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>38</sup> Seiler, p. 468.

<sup>39</sup> *Ibid.*, pp. 468 et suiv.

<sup>40</sup> *Abscheid der ordentlichen eidgenössischen Tagsatzung des Jahres 1839...*, p. 206.

<sup>41</sup> *Le Conseil d'Etat au Peuple valaisan, 19 juillet 1839* (AV, Imprimés).

<sup>42</sup> Seiler, p. 469. — AV, protocole du Grand Conseil tenu à Sierre, le 19 juillet 1839, N° 15. Recès de la Diète, N° 11. — Délibérations de la commission des dizains orientaux convoqués par le Conseil d'Etat au sujet des affaires constitutionnelles, ASHB, A 431, annexe E : séance de la Landsgemeinde, Sierre, 25 juillet 1839.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Seiler, p. 469.

<sup>45</sup> *Ibid.*

Valais, au contraire, où l'on vote le 18 août, 10 720 citoyens se prononcent pour le maintien de l'ancienne constitution <sup>46</sup>.

Après les élections au Grand Conseil, qui se passent le 2 septembre dans le Bas-Valais, le nouveau Grand Conseil se réunit à Sion et élit en qualité de conseillers d'Etat Janvier de Riedmatten de Sion, Maurice Barman de Saillon, François Delacoste de Monthey, Joseph Burgener de Viège et Jean-Baptiste Briguet de Lens <sup>47</sup>. Les commissaires fédéraux prient alors la diète fédérale de « réunir, par des mesures énergiques, la population du canton du Valais autour de la constitution du 3 août 1839 » <sup>48</sup>. Mais la diète fédérale ne parvient pas à prendre une attitude résolue. La raison véritable en est à rechercher dans les événements zurichois, connus dans l'histoire sous le nom de « putsch de Zurich ». Le renversement de régime en faveur des conservateurs de Zurich remplit de nouvelles espérances leurs amis politiques en Valais <sup>49</sup>.

De fait, les événements de Zurich entraînent un renversement de la majorité au sein de la diète fédérale. Le 26 septembre 1839, la diète fédérale décide de tenter en Valais une nouvelle « médiation amiable ». A la place des commissaires fédéraux précédents, elle envoie en Valais le bourgmestre Frey de Bâle, le conseiller d'Etat Maillardoz de Fribourg, et l'ancien bourgmestre Mayenburg de Schaffhouse, en qualité de représentants de la Confédération. Ils sympathisent plutôt pour la cause du Haut-Valais <sup>50</sup>. Aussi trouvent-ils un accueil très froid auprès des autorités des dizains occidentaux et auprès du nouveau gouvernement, car on les considère comme les représentants de l'opposition conservatrice renaissante. On se refuse même à admettre leur mission tant que la diète fédérale n'aura pas reconnu le nouveau gouvernement valaisan. Ils se trouvent ainsi réduits à traiter avec les seuls dizains du Haut-Valais <sup>51</sup>. Des assemblées de dizain ont lieu en leur présence dans la partie orientale du pays. Tous les dizains souhaitent de s'en tenir à la constitution de 1815, à l'exception des dizains d'Hérens, de Sierre et de la campagne de Sion, ou bien alors de partager l'Etat en deux demi-cantons. « Plus on

<sup>46</sup> ASHB, A 431, annexe EE. — Seiler, p. 470.

<sup>47</sup> Seiler, *ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, pp. 470 et suiv.

<sup>49</sup> Le 28 septembre 1839, Maurice de Courten, leader des Haut-Valaisans, écrit à l'évêque que les événements de septembre constituent la planche de salut qui doit sauver le navire valaisan. De Courten pense qu'ils pourraient éloigner le danger menaçant d'une guerre civile en Valais, sinon l'anéantir complètement. — AES, 223/60, *Relatio cum Regimine*.

<sup>50</sup> Seiler, pp. 471 et suiv.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 472.

avançait vers l'Est, plus cette opinion s'exprimait nettement, et plus l'on se montrait mal disposé à une médiation » <sup>52</sup>.

Dans leur rapport au Vorort de la Confédération, les représentants soutiennent, le 1<sup>er</sup> décembre 1839, que tous les dizains supérieurs sont unanimes pour exiger ce qui suit :

Ils ne veulent rien savoir du projet de constitution du 3 août, ni le reconnaître comme base de négociation en vue d'une médiation, car aucun Haut-Valaisan n'a participé à sa rédaction. Ils ne reconnaissent l'élection des représentants du peuple proportionnée au chiffre de la population que sous réserve d'une garantie en faveur des droits de l'Eglise et du clergé, notamment pour les quatre voix de l'évêque en diète et pour les immunités des clercs. Ils demandent que les douanes frappant les importations de vin et de denrées alimentaires par la route du Simplon ne soient pas haussées, que l'on prolonge le délai de référendum, auquel les questions relatives à une revision de la constitution fédérale doivent être soumises aussi, et que, pour diminuer les charges de l'Etat, on n'élise qu'un député en diète en raison de 1500 âmes <sup>53</sup>.

Avant de rédiger leur rapport, les représentants de la Confédération tiennent encore une conférence avec le clergé, le 22 novembre, et une autre avec les présidents de dizain. Ces différents entretiens nécessitent que l'on prépare des projets de médiation tenant compte des intérêts généraux du canton. Aussi les représentants fédéraux soumettent-ils, sans engagement, les propositions suivantes au Conseil d'Etat de Sierre :

- a) « Assurer la doctrine et l'exercice de la religion catholique à peu près dans les mêmes termes que dans la constitution de 1815 ;
- b) Faire admettre et définir les immunités ecclésiastiques ;
- c) Les 4 voix à l'évêque ou une voix à Monseigneur, une au clergé du Haut-Valais et une à celui du Bas ;
- d) Garantie contre l'augmentation des droits d'entrée sur les objets de première nécessité ;
- e) Extension du référendum à toutes les lois, relativement au temps et aux propositions des changements du pacte fédéral ;
- f) Ne pas réserver à la loi la désignation de la circonscription des dizains » <sup>54</sup>.

<sup>52</sup> ASHB, A 431, annexe EE : rapport adressé par les représentants fédéraux dans le canton du Valais au Vorort de la Confédération, le 1<sup>er</sup> décembre 1839 (imprimé).

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>54</sup> *Ibid.*, Négociations... Propositions de MM. les représentants Frey, Mailardoz, Mayenbourg-Stockmar ; séance du 22 novembre 1839.

En même temps, on demande au Haut-Valais de présenter des « avant-projets ». Au début de décembre aussi, la diète communique des conditions préalables confidentielles sous le titre d'« avis ». Elle estime que si l'on en tient compte, les citoyens du Haut-Valais prêteront les mains à une médiation<sup>55</sup>. Ces « avis » sont rédigés sous la forme de 15 articles, dont les quatre premiers concernent les droits de la religion et du clergé :

Art. 1. La sainte religion catholique est la religion exclusive de l'Etat ; elle seule a un culte public ; la loi veille à ce qu'elle ne soit troublée ni dans sa doctrine, ni dans son exercice.

Art. 2. Les droits du clergé séculier et régulier, les corporations religieuses existant réellement sont maintenus ; leurs immunités sont garanties conformément au droit canonique. — L'enseignement, dans les couvents de Sion, Brigue et St-Maurice demeure confié aux corporations qui en sont actuellement chargées et il ne sera livré en aucun cas aux laïcs.

Art. 3. Si le gouvernement fonde à ses frais une école moyenne dans ces trois villes, l'enseignement y sera confié aux corporations religieuses qui le donnent dans le couvent de la ville, ou au clergé. Le curé et le conseil communal exercent ensemble la surveillance des écoles et des maîtres.

Art. 4. L'évêque est membre-né de la diète ; son vote compte pour quatre voix ; en cas d'empêchement, il peut se faire remplacer par un ecclésiastique, qu'il désigne lui-même, et dont le vote équivaut aussi à quatre voix<sup>56</sup>.

On demande, pour le cas où ces propositions ne seraient pas acceptées, la séparation immédiate du Valais en deux demicantons autonomes, ou « l'unité du canton dans ses rapports avec la Confédération, mais sa séparation interne en deux administrations ». Ces « avis » sont transmis au Docteur Joseph Barman, président du conseil constituant ; celui-ci, dans une adresse aux représentants fédéraux, en date du 19 décembre, exprime sa conviction que le Haut-Valais s'efforce, en accumulant des conditions, de rendre impossible sa concession sur la représentation proportionnelle au Grand Conseil, et que l'on ne peut traiter sur une telle base. A la fin de sa lettre toutefois, Barman assure que l'on serait prêt à négocier, si l'égalité de droits était reconnue ouvertement, et que l'on ne refuserait pas de prendre en considération la revendication des Haut-Valaisans<sup>57</sup>.

Après un examen personnel, ou à la suite d'entretiens confidentiels avec des personnalités du Haut-Valais bien au courant

<sup>55</sup> *Ibid.*, annexe FF : rapport final imprimé des représentants, du 9 février 1840, p. 4.

<sup>56</sup> ASHB, A 431, délibérations..., séance du 3 décembre 1839.

<sup>57</sup> *Ibid.*, rapport final..., p. 5.

de l'esprit public, les représentants de la Confédération parviennent à la conviction que la partie des « avis » que nous avons reproduits plus haut, avec le complément selon lequel le Conseil d'Etat doit être élu par le Grand Conseil, doivent constituer, aux yeux des Haut-Valaisans, la condition *sine qua non* d'une réconciliation entre les deux parties du pays <sup>58</sup>. Sur les droits de l'Eglise et du clergé, l'entente est unanime. Aussi les représentants fédéraux se hâtent-ils de communiquer au D<sup>r</sup> Barman qu'ils viendront à St-Maurice, le 21 décembre, pour une discussion verbale. Mais le 20 décembre, ils reçoivent par lettre expresse cette déclaration peu réjouissante : « que leurs rapports partiels de même que leur comportement partiel ont ôté toute envie à M<sup>r</sup> Barman de négocier davantage avec eux ». Dans leur rapport final du 9 février 1840, les représentants se défendent avec la dernière énergie contre cette inculpation de partialité <sup>59</sup>.

Malgré le refus de Barman, les représentants se rendent, le 21 décembre, à la conférence qu'ils ont convoquée ; mais ils doivent apprendre à St-Maurice « que le D<sup>r</sup> Barman est en voyage, et que, selon ses déclarations, il ne rentrera point à St-Maurice tant que les représentants n'auront pas quitté la localité ». Les représentants de la Confédération doivent ainsi constater que cette deuxième tentative de médiation en Valais aboutit à un échec <sup>60</sup>.

Afin de relancer les pourparlers, le Vorort délègue en Valais le chancelier de la Confédération von Gonzenbach, le 26 décembre 1839. Cette démarche n'ayant pas plus de succès, les représentants sont rappelés à Zurich le 5 février 1840. Une entente amiable semble désormais exclue <sup>61</sup>.

A fin mars 1840, les frères ennemis se font face en armes près de Sion, afin d'obtenir une décision. Le 1<sup>er</sup> avril, après une deuxième tentative de conciliation, le combat commence et s'achève par une défaite rapide et complète des Haut-Valaisans <sup>62</sup>. Le 6 avril déjà, la diète haut-valaisanne à Sierre déclare à l'unanimité qu'elle veut reconnaître l'autorité du gouvernement de Sion. A l'expiration d'un délai de 8 jours, l'ensemble des dizains du Haut-Valais ont accepté la constitution du 3 août 1839 et désignent aussitôt leurs députés selon le nouveau système de représentation <sup>63</sup>. Le mouvement en faveur de l'égalité de droits pour le Bas-Valais remporte donc finalement la victoire.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> Seiler, p. 472. — Sur Gonzenbach, v. Rudolf Dreyer, *Hugo von Gonzenbach, 1808-1887*, thèse, Berne, 1940. — Sa tentative de médiation en Valais n'y est point mentionnée.

<sup>62</sup> Seiler, pp. 474 et suiv. — His, t. 2, Bâle, 1929, pp. 112 et suiv.

<sup>63</sup> Seiler, p. 477.



b) *Position du clergé vis-à-vis de la revision constitutionnelle  
et de l'élection des députés  
proportionnellement au chiffre de la population*

La régénération politique et idéologique s'est produite relativement tard en Valais par rapport au reste de la Suisse. Seiler explique ce décalage par des raisons géographiques, sociologiques, par des faits de civilisation et de politique, mais aussi par le motif « que le pays est catholique dans son ensemble et que le clergé y exerce une influence conservatrice marquée dans la vie politique du pays »<sup>1</sup>. Ce jugement vaut sans doute de façon absolue pour l'époque de la Restauration et encore pour le début des années 30. Mais au fur et à mesure que le mouvement pour l'égalité de droits du Bas-Valais gagne du terrain dans le peuple, vers la fin des années 30, l'attitude du clergé devient plus nuancée.

A la diète de novembre 1838, l'évêque vote contre l'élection proportionnelle des représentants du peuple et il prend parti pour « une revision totale de la constitution entreprise selon les normes constitutionnelles »<sup>2</sup>. Sans aucun doute, cette prise de position procède de l'idée que, lors d'une revision, l'on ne peut attendre que des modifications insignifiantes à l'état actuel des choses en ce qui concerne les prérogatives du Haut-Valais découlant de la constitution de 1815. La plupart des chanoines et la grande majorité du clergé haut-valaisan pensent comme leur évêque. Le peintre haut-valaisan Laurent-Justin Ritz, libéral d'opinion, explique cela par le fait que le haut clergé se recrute d'ordinaire parmi les familles patriciennes<sup>3</sup>, qui détiennent à vie les meilleures prébendes, charges et fonctions<sup>4</sup>. On ne saurait contester toute exactitude à ce jugement, mais il est peut-être trop unilatéral et mérite d'être rectifié. Certes, dans sa grande majorité, le clergé haut-valaisan se défend contre l'élection proportionnelle des députés, parce qu'il voit ses propres prérogatives menacées en même temps que celles du Haut-Valais, et parce qu'il doit compter avec une diminution sensible d'influence en diète. Par contre, le haut clergé ne se recrute qu'en partie parmi les anciennes familles patriciennes du pays, et, comme on le verra ci-après, il est loin d'être toujours d'accord avec les chefs politiques laïcs du Haut-Valais. Les chanoines Berchtold et Bürcher, notamment, ne sont pas de famille aristocratique ; ils sont partisans d'un progrès raisonnable, et, par la suite, du côté du clergé, ils se verront taxés de « Jeunes Suisses » à cause de leur position

<sup>1</sup> Seiler, pp. 482 et suiv.

<sup>2</sup> V. ci-dessus, p. 251, notre note N° 14.

<sup>3</sup> Ritz, p. 143.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 149.



**Maurice-Fabien Roten (1783-1843),**  
évêque de Sion 1830-1843.  
Portrait posthume par Laurent Ritz, 1846.  
(*Evêché de Sion*)

libérale, c'est-à-dire qu'on les considérera comme partisans des radicaux <sup>5</sup>.

Un projet du chanoine Antoine Berchtold pour un manifeste du Haut-Valais au peuple du Bas-Valais, au début de la scission, dans les premiers jours de janvier 1839, a été très instructif pour une partie du clergé haut-valaisan <sup>6</sup>. Même si le manifeste n'a jamais été publié, il révèle clairement la position de Berchtold et du clergé haut-valaisan qui partage ses opinions. Avec tout son esprit démocratique, Berchtold fustige les menées révolutionnaires du Bas-Valais « qui séduisent le peuple en défigurant la vérité, l'excitent au moyen de brochures, de discours, et le poussent à se soulever... Le terrorisme et la violence doivent seuls l'emporter, parce qu'il n'y a plus rien à espérer des voies légales ». Berchtold déclare, au nom de la partie supérieure du pays, que les Haut-Valaisans n'ont aucunement l'intention de céder la liberté aux mains de clubs séditionnels. Il prend nettement parti pour la constitution de 1815, mais ne rejette pas non plus des projets de médiation. La condition fondamentale qu'il pose pour un règlement amiable, c'est que « l'on garantisse la cause de Dieu et de la religion catholique, ses droits et ceux de ses ministres, de même que la liberté qui assure leur existence politique et physique ». Si l'on veut que le Haut-Valais « puisse participer à une délibération libre et amicale », il faut « que tous les rassemblements populaires, les comités, sociétés et clubs antigouvernementaux soient dissous... Mais si toutes les propositions légales, qui nous garantissent la sauvegarde de la religion et de la liberté, doivent être repoussées même après un essai de médiation fédérale, il ne nous reste plus d'autre solution... que de défendre par les armes notre participation à l'Etat... Nous n'avons que deux biens qui méritent le sacrifice de notre sang : la religion et la liberté, à savoir la même religion que vous et la même liberté avec vous. Garantissons-nous ces deux biens, et alors délibérons comme vous le désirez... Garantissons-nous que nos députés ne nous étrangleront point par les liens de leurs lois ».

Ces dernières remarques révèlent singulièrement l'attitude très favorable de Berchtold et de son cercle devant le problème de la représentation proportionnelle en diète. Mais l'entêtement des dirigeants laïcs du Haut-Valais et de la majorité du clergé

<sup>5</sup> DHBS, t. 2, Neuchâtel, 1924, pp. 62-63, art. *Berchtold*. — F. Schmid, *Verzeichnis von Priestern aus dem deutschen Wallis*, dans BWG, t. 1, pp. 361 et suiv. — Lettre du chanoine Derivaz à la nonciature, mars 1841 : Rome, Archives du Vatican, archives de la nonciature de Lucerne, vol. 172. — M. A. Gattlen, bibliothécaire à Sion, prépare une biographie du chanoine Berchtold. V. son article : *Domherr Josef Anton Berchtold, sur Erinnerung an seinen hundersten Todestag*, dans *Walliser Jahrbuch*, 1960, pp. 22-32. — Sur Bürcher, v. DHBS, t. 2, Neuchâtel, 1924, p. 347, art. *Bürcher*, et F. Schmid, *op. cit.*, BWG, t. 1, p. 442.

<sup>6</sup> AV, fonds Berchtold : *Manifest des Obern Wallis an das Volk des Untern Wallis*. Brouillon de la main de Berchtold, chargé de ratures et de corrections.

explique bien pourquoi l'on n'a pas publié ce manifeste. Au surplus, ce projet montre le point de vue typique du Haut-Valais : on ne veut établir un nouvel ordre de choses que par les voies légales. Il va de soi, pour Berchtold, qu'une bonne entente doit se faire dans la légalité. Toute méthode contraire à la loi ne peut qu'appeler une décision par la force des armes.

Tout d'abord, le clergé des deux parties du Valais semble adopter en commun une attitude favorable à l'égard des aspirations à l'égalité de droits pour la partie inférieure du pays. Pendant que siège à Sion la commission de revision des 13 dizains, en vue de modifier la constitution dans le sens des vœux émis par le Bas-Valais, les représentants du haut clergé du diocèse de Sion s'assemblent le 4 janvier 1839<sup>7</sup>, sous la présidence de l'évêque Roten, pour définir leur attitude à l'égard de la revision constitutionnelle en cours. Divers membres de cette assemblée expriment leur vive inquiétude devant les conséquences possibles d'un changement de constitution ; toutefois, l'assemblée n'estime pas devoir se prononcer pour ou contre. En leur double qualité de membres de l'Eglise et de l'Etat, les représentants du clergé se décident plutôt à jouer le rôle de médiateur entre les deux parties, et à envoyer trois délégués auprès des députés de chaque partie du pays, dans le but de faciliter le rapprochement des antagonistes.

Le clergé du Bas-Valais avait défini sa position au cours d'une assemblée antérieure. Le chanoine André Derivaz, curé d'Ardon<sup>8</sup>, est chargé de présenter à l'assemblée plénière les vœux du clergé bas-valaisan. Cette réunion adopte les propositions suivantes à l'unanimité, et Pierre Gard, vicaire général de la partie romande de l'évêché, les approuve à son tour :

1. Le clergé doit veiller à ce que la constitution reconnaisse expressément la religion apostolique, catholique, romaine, comme l'*unique* religion du pays, et qu'*elle seule* ait un culte public. La constitution doit prévoir que la loi lui accordera sa protection, afin qu'elle soit respectée dans sa doctrine et dans son exercice.

2. Le clergé doit demander que la constitution garantisse les droits et les immunités du clergé, les biens ecclésiastiques et les fondations pieuses, les corporations religieuses existantes, avec tous leurs droits, et que les droits de l'Eglise sur les écoles soient confirmés.

3. Le clergé revendiquera d'être représenté en diète et en cas d'une modification éventuelle de la constitution.

<sup>7</sup> *Manifeste du clergé au peuple*, daté du 7 janvier 1839 : ASHB, J 50, N° 114 a, imprimé, et A 431, annexe V.

<sup>8</sup> DHBS, t. 5, Neuchâtel, 1930, p. 511, art. *Derivaz*. — Cf. Ribordy, pp. 439 et suiv.

4. Les ecclésiastiques se déclarent prêts, en qualité de libres citoyens à parts égales, à participer aux modifications avantageuses que l'on devrait apporter à la constitution.

5. Afin de tenir au courant l'opinion publique des délibérations du clergé diocésain, un manifeste sera publié. Une copie en sera transmise au Conseil d'Etat, et une autre à la commission chargée d'élaborer le projet de constitution.

6. On instituera un comité ecclésiastique central, composé d'un représentant du clergé haut-valaisan, d'un pour le Centre et d'un pour le Bas-Valais. Les membres de ce comité seront élus soit par l'assemblée plénière du clergé, soit par le clergé des parties respectives du pays.

Après l'exposé de ces projets, le prévôt du Grand-Saint-Bernard déclare « que vu l'agitation dans laquelle se trouve actuellement le peuple du Bas-Valais, une résistance est impossible sans exposer la religion aux plus grands dangers ». C'est pourquoi, « il conseille d'accepter purement et simplement les propositions mentionnées ». Sur ce, les représentants du chapitre de Sion et du clergé haut-valaisan se rallient à cet argument, toutefois avec cette adjonction : « pour le cas où une modification de la constitution devrait se produire ».

L'assemblée porte une attention particulière aussi à l'article de la constitution qui accorde à l'évêque quatre voix en diète. Le clergé unanime s'en tient résolument à cette représentation de l'évêque au moyen de quatre suffrages. Néanmoins, l'évêque se déclare prêt à renoncer à trois voix, mais à condition qu'il demeure membre d'office du pouvoir législatif, qu'il puisse s'y faire représenter, le cas échéant, par un prêtre de son diocèse, et que les trois autres suffrages soient répartis entre trois ecclésiastiques à désigner par le clergé.

Ces délibérations prouvent clairement que le clergé se considère toujours comme un état véritable, doté de droits propres au sein de la nation. C'est dans cette optique que les représentants du clergé des deux parties du pays émettent un vote identique et n'en dévieront plus à l'avenir. On remarquera en outre comme ils tiennent unanimement au mandat de l'évêque en diète, avec quatre suffrages. On constate au surplus la concordance fondamentale de ces propositions du clergé avec les articles mentionnés ci-dessus, établis par les représentants du Haut-Valais dans le sein de la commission chargée de reviser la constitution<sup>9</sup>.

Finalement, l'assemblée des ecclésiastiques élit encore un comité central du clergé composé de cinq membres et qui s'organise à son tour en deux sous-comités, l'un pour le Haut, l'autre pour le Bas-Valais. Le président en est le prévôt F.-Benjamin Filliez

<sup>9</sup> V. ci-dessus, p. 251.

du Grand-Saint-Bernard, et le vice-président, Pierre-Antoine de Preux, doyen du chapitre<sup>10</sup>. Les autres membres sont le chanoine Berchtold, le chanoine Stockalper<sup>11</sup> et le chanoine Derivaz. Les représentants bas-valaisans Filliez et de Rivaz sont les protagonistes déclarés de l'égalité absolue de droits pour la partie inférieure du pays. Les Haut-Valaisans appartiennent aussi à une tendance démocratique-progressiste, ou tout au moins conservatrice modérée.

La triple délégation du clergé mentionnée tout à l'heure porte ensuite la manifeste à la connaissance de la commission constituante, et le publie en date du 7 janvier 1839. Ainsi, le clergé est en mesure de documenter l'opinion publique tant sur sa volonté de médiation que sur sa propre entente et sur son unité de vue.

Dans un article du 28 janvier 1839, le *Bulletin* félicite hautement l'ensemble du clergé pour l'attitude qu'il a adoptée lors des derniers événements<sup>12</sup>. Le *Bulletin* se promet de voir refl fleurir la religion catholique en Valais<sup>13</sup>. Ce jugement, qui vaut pour le clergé des deux parties du pays, semble motivé par l'attitude unanime et mesurée qu'avait adoptée l'assemblée du clergé, le 4 janvier 1839 à Sion. Mais c'est ce qui rend d'autant plus surprenant le fait que le clergé bas-valaisan délègue, à la diète qui débute le 14 janvier, son propre représentant en la personne du prévôt du Grand-Saint-Bernard Filliez, alors que la constitution de 1815, toujours en vigueur, ne confie qu'à l'évêque la représentation du clergé<sup>14</sup>. Rien ne nous montre que le clergé du Bas-Valais ait averti de sa démarche l'évêque ni le clergé haut-valaisan dans le comité central des ecclésiastiques. Ce comité se sent bien visé à la tête, car cette mesure contraste nettement avec l'attitude que les Bas-Valaisans ont adoptée dans l'assemblée du clergé. Pour le problème de la constitution, le clergé unanime s'est prononcé en faveur d'une neutralité conciliante ; mais dans cette nouvelle démarche du clergé bas-valaisan, on voit très clairement qu'il approuve le principe de la représentation proportionnelle et qu'il passe sans réserve dans le camp du Bas-Valais. Sans doute, des motifs honorables l'ont amené à ce changement d'attitude. Du point de vue des politiciens et d'une grande partie du clergé haut-valaisan, les ecclésiastiques du Bas-Valais s'affichent de la sorte en militants et en porte-enseigne des idées révolutionnaires. Ainsi se creuse le fossé profond qui séparera, dans la suite, le clergé de la partie supérieure et inférieure du pays.

<sup>10</sup> DHBS, t. 5, Neuchâtel, 1930, p. 344, art. de Preux.

<sup>11</sup> DHBS, t. 6, Neuchâtel, 1932, p. 367, N° 25, art. Stockalper.

<sup>12</sup> *Bulletin*, N° 5, 28 janvier 1839 : « La conduite qu'a tenue le vénérable clergé du Valais dans les circonstances difficiles où la Patrie s'est trouvée placée ces derniers temps, a profondément touché le peuple valaisan... »

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Quaglia, p. 587.

L'évêque et la plupart des ecclésiastiques haut-valaisans, après comme avant ces événements, manifestent plus ou moins ouvertement leur sympathie et leur attachement à la constitution de 1815, et sont les antagonistes de la représentation proportionnelle. Quant au clergé du Bas-Valais, il ne fait aucun mystère de sa position favorable à la nouvelle constitution. Seiler souligne, à juste titre, que l'attitude bienveillante du clergé bas-valaisan à l'égard du problème de la représentation proportionnelle est de la plus grande importance pour le succès final des tentatives de régénération politique <sup>15</sup>.

Tôt ou tard, cette opposition divisera le clergé lui-même et créera une scission dans son sein. Il serait pourtant faux de conclure de ces attitudes divergentes que le clergé a attisé les passions dans le pays. Le chanoine Derivaz affirme, dans un article du *Bulletin* du 28 février 1839, devant des lecteurs qui ne sont pas très bien disposés en faveur du clergé, que les ecclésiastiques se sont posés jusqu'ici en défenseurs de la paix et de la justice. Il se désolidarise, au nom du clergé, des actes particuliers qui ont pu entraver cette volonté de pacification <sup>16</sup>. Cette attitude prise en faveur de la paix et de la justice n'exclut pas que les ecclésiastiques, suivant leurs diverses convictions, se prononcent ou se posent pour ou contre la constitution du 30 janvier 1839. L'évêque se désolidarise de la constituante et souhaiterait que ses confrères du Bas-Valais en fassent autant. Il devra par la suite essuyer le reproche d'avoir imposé le silence aux représentants du clergé bas-valaisan, d'avoir voulu lui défendre d'entrer en rapport avec le conseil constituant, et de faire valoir auprès de lui les points de vues et les revendications des gens d'Eglise <sup>17</sup>.

Le 14 février, le comité central du clergé s'adresse de nouveau au peuple valaisan par un manifeste <sup>18</sup>, dans lequel il exprime le mécontentement que lui inspire le procédé des Bas-Valaisans. Le clergé prend position contre le projet de constitution « parce que le nombre de voix dont le clergé disposait jusqu'ici en diète, s'y trouve diminué de moitié, en proportion inverse des suffrages accordés aux dizains, dont le chiffre est considérablement accru ». Cette diminution paraît d'autant moins compréhensible que les quatre députés du clergé n'auraient absolument pas grevé la caisse de l'Etat. Il rappelle la constitution de 1815 et il proteste contre cette réduction des représentants de l'Eglise ; mais il croit devoir poursuivre, cependant, l'essai des bons offices dont il a

<sup>15</sup> Seiler, pp. 483-484.

<sup>16</sup> *Bulletin*, N° 15, du 28 février 1839.

<sup>17</sup> Article du chanoine Derivaz dans l'*Echo des Alpes* du 17 mai 1840.

<sup>18</sup> AV, imprimés, 1830-1839, N° 14. — AES, 207/141.

assumé la charge lors de son assemblée du 4 janvier, pour le bien de la patrie<sup>19</sup>.

Il s'avérera plus tard que ce manifeste a été rédigé et publié en l'absence des représentants du Bas-Valais. Derivaz se désolidarise à nouveau de ce texte, publiquement, parce qu'il porte sans droit la signature des représentants du Bas-Valais au sein du comité central ecclésiastique.

Il ne veut voir dans ce manifeste que l'expression de personnes ambitieuses faisant partie de l'entourage de l'évêque, mais non pas la véritable position du clergé<sup>20</sup>. Un tel procédé est fatalement de nature à renforcer le mécontentement du clergé bas-valaisan contre l'évêque et les Haut-Valaisans. En qualité de chef ecclésiastique du diocèse, l'évêque appartient aux deux parties du pays. En matière politique, il devrait se tenir au-dessus des deux parties. L'évêque Roten est sans doute conscient de cette exigence, et il s'efforce de la réaliser dans la pratique, car c'est un pasteur soucieux du bien des âmes, reconnu et honoré comme tel dans tous les milieux.

Le 6 mai 1839, il avise le grand bailli M. de Courten<sup>21</sup>, à l'intention du gouvernement de Sierre, qu'il donnera suite à la convocation pour la diète de printemps. Mais il précise aussitôt : « afin qu'on ne se méprenne point sur nos intentions patriotiques, qui englobent sincèrement notre diocèse tout entier, sans exception, en nous voyant siéger dans une diète où nous déplorons l'absence de tant de chers confrères, nous affirmons que nous n'y apporterons aucun autre sentiment que celui d'un amour immuable à l'égard aussi de la partie du pays qui n'y assiste pas, mais que nous espérons avec confiance pouvoir contribuer, dans la mesure du possible, à la pacification si désirée »<sup>22</sup>. On sait que l'évêque avait pris cette décision avec l'approbation du chapitre, qui lui avait suggéré ces raisons<sup>23</sup>. D'après le *Défenseur de la Religion et du peuple*<sup>24</sup>, l'évêque s'est rendu, le matin du 7 mai, à l'ouverture solennelle de la diète à Sierre. Mais il semble n'avoir participé aux délibérations que ce jour-là, car il rentre à Sion le même soir, et décline, le 1<sup>er</sup> juillet, une nouvelle invitation à siéger. Il considère sans doute que la cause du Haut-Valais « est celle de la légitimité, et du même coup, celle de notre conviction la plus intime, à savoir de la religion ». Cette opinion, comme il le reconnaît ouvertement, il l'a toujours confessée librement et en public, en paroles et en actes. S'il s'abstient de

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Echo des Alpes* du 25 février 1839 et du 17 mai 1840.

<sup>21</sup> DHBS, t. 2, Neuchâtel, 1924, p. 598, art. de Courten.

<sup>22</sup> AES, 223/54 : lettre de l'évêque au grand bailli de Courten, du 6 mai 1839.

<sup>23</sup> ACS, *Liber calendalis*, « calende » du 6 mai 1839.

<sup>24</sup> Journal valaisan du 8 avril 1839 au 7 mars 1840. Cf. Meyer, pp. 504-512 ; Blaser, Bâle, 1956, p. 286.



participer à la diète, le seul et unique motif en est sa crainte qu'on ne délibère sur le point de la séparation en deux cantons indépendants<sup>25</sup>. L'évêque repousse de même, le 19 juillet, une nouvelle invitation à la diète de Sierre, bien que le chapitre, questionné à ce sujet, estime qu'il pourrait prendre part à l'assemblée en qualité de médiateur, et exhorter du même coup les antagonistes à s'entendre<sup>26</sup>.

Le 17 mai, le chapitre de Sion doit aussi résoudre le problème de la participation de l'évêque à la session du Grand Conseil de Sion. Il décide que sa présence serait incompréhensible, du fait que la nouvelle constitution dépouille l'évêque de ses droits coutumiers et qu'elle proclame la liberté de presse, alors que l'Eglise l'a condamnée à maintes reprises. Cette absence est d'autant mieux justifiée que l'évêque n'a point pris part à l'assemblée de Sierre<sup>27</sup>.

Ces exemples montrent la situation délicate dans laquelle se trouve l'évêque du pays, mais aussi ses efforts en vue de la paix et de la concorde. Toutefois, son attitude fortement conservatrice, son peu de souplesse en matière politique et sa dépendance excessive à l'égard du chapitre ne lui permettent malheureusement pas de saisir tout à fait les exigences de l'heure. L'évêque Roten ne discerne, dans les événements du Bas-Valais, que la Révolution, et comme la majorité de ses ecclésiastiques du Haut-Valais, il méconnaît le bien-fondé des revendications du Bas-Valais contre les prérogatives haut-valaisannes. Le clergé haut-valaisan, et l'évêque à sa suite, croient défendre le seul point de vue juste, celui de la légitimité et du droit, en repoussant la nouvelle constitution. Leur pensée est encore tout à fait asservie aux anciennes catégories corporatives et fédéralistes. Il en résulte nécessairement l'idée fondamentale que le clergé, comme état particulier dans la nation, doit avoir une représentation au sein du pouvoir législatif. Le clergé du Bas-Valais ne se distingue pas de celui du Haut en ce qui concerne cette conception essentielle de la politique et de l'Etat. Mais la divergence subsiste quant à la représentation des laïcs. Dans la conception de l'évêque et du clergé haut-valaisan, ce sont les dizains seuls, et non pas le peuple comme tel, qui ont droit à une représentation dans l'assemblée législative. Telle est la raison profonde pour laquelle l'évêque et le clergé haut-valaisan revendiquent, en faveur du clergé diocésain, une représentation en diète équivalant à celle d'un dizain. De l'avis des ecclésiastiques, c'est seulement sur cette

<sup>25</sup> AES, 223/57, lettre de l'évêque au grand bailli de Courten.

<sup>26</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 18 juillet 1839 : « eo qua pacis nuntius accedere debeat, ut pro opportunitate data ad concordiam dissidentes adhortetur ».

<sup>27</sup> *Ibid.*, du 17 mai 1839.

base sûre, conforme à l'histoire et au droit, que l'on peut trouver une solution aux problèmes en suspens.

Les efforts pour rétablir la paix et la concorde dans le pays ont la même signification ; on peut en voir une preuve convaincante dans la conférence du 14 février 1839 tenue à Viège par le sous-comité du Haut-Valais avec la commission des 5 dizains orientaux, en vue de la revision constitutionnelle<sup>28</sup>. L'évêque délègue, comme représentants au sein du comité des ecclésiastiques haut-valaisans, le doyen du chapitre Pierre-Antoine de Preux, et le petit doyen J.-A. Berchtold, le chanoine et curé de la ville K. Stockalper ainsi que le chancelier épiscopal J.-I. Mengis. Les laïcs sont représentés par le baron Ferdinand de Stockalper<sup>29</sup>, président de la commission de revision, par le sous-inspecteur Inalbon, le grand châtelain Jost, le président du dizain Roten, l'ancien grand châtelain Furrer, le grand châtelain Julier, le capitaine Meinrad de Willa, le président de commune Gaspard Inalbon. Les représentants du comité ecclésiastique sont accompagnés par une série de doyens et de curés.

Le petit doyen Berchtold et le curé de la ville Stockalper, au début de la séance, tiennent un long discours sur la triste situation du moment, et proclament qu'il n'existe aucun autre moyen de salut, si l'on ne veut pas accepter le projet de constitution établi et recommandé par le conseil constituant, que de participer à l'élaboration d'une nouvelle constitution, sur convocation éventuelle du gouvernement ou des commissaires fédéraux. Sur mandat de l'évêque, le chancelier épiscopal fait insérer cet avis au protocole. A son sens, une telle collaboration ne peut entraîner aucune suite fâcheuse pour le Haut-Valais ; les dizains orientaux n'ont qu'à faire enregistrer expressément, avant le début des travaux de revision, leurs droits au maintien de la constitution de 1815, ou, si cela se révélait impossible, leur droit à une séparation, pour le cas où le projet de revision paraîtrait incompatible avec les intérêts de ces dizains.

Ce vote manifeste assez que Berchtold lui-même ne songe qu'à une revision de la constitution de 1815 sur des points non essentiels, même s'il est permis de penser qu'il souhaite avant tout décider les chefs laïcs du Haut-Valais à collaborer, et qu'il ne peut, de prime abord, afficher de plus grandes exigences. La menace de séparer le pays en deux demi-cantons est sans doute un important moyen de pression du Haut pour rendre le Bas-Valais plus accommodant. La séparation opérée dès 1831 entre Bâle-ville et Bâle-campagne, et celle de Schwyz intérieur et extérieur, montre qu'un Etat, en certaines circonstances, peut adopter la solution de se scinder en deux demi-cantons.

<sup>28</sup> ASHB, protocole de la séance (non coté).

<sup>29</sup> DHBS, t. 6, Neuchâtel, 1932, p. 367, N° 23, art. *Stockalper*.

Le grand doyen Pierre-Antoine de Preux, pour sa part, exprime l'espoir fondé que, si les dizains orientaux collaborent à reviser la constitution, les dizains de Sion et d'Hérens se joindront à eux.

Mais les chefs laïcs font la sourde oreille aux avis des représentants du clergé. Ils s'étonnent que les ecclésiastiques n'aient pas donné plus tôt leur avis sur la revision constitutionnelle ; ils se contentent de dire qu'il serait bien laborieux, pour les représentants des dizains orientaux, de déterminer les assemblées désénales et communales à collaborer à une revision de la constitution, alors que ces assemblées viennent de décider soit de maintenir la constitution de 1815, soit d'obtenir la division du canton. Si le clergé avait fait connaître à temps son point de vue, elles l'auraient sans doute pris en considération. Finalement, les chefs laïcs promettent de consulter à nouveau les assemblées désénales et communales sur une participation à la revision constitutionnelle, pour le cas où il ne serait pas possible de maintenir la constitution précédente, ni d'obtenir le partage en deux demi-cantons <sup>30</sup>.

Malgré cette promesse, il faut considérer comme un échec cette médiation tentée par l'évêque et par les représentants du Haut-Valais au comité ecclésiastique central. Il faut toutefois reconnaître que le clergé de la partie supérieure du pays, sinon dans son ensemble du moins par ses représentants responsables, prend à cœur la réconciliation des parties. Louis Ribordy affirme, il est vrai, que dans ses lettres pastorales, l'évêque avait combattu la représentation proportionnelle comme étant contraire à la religion <sup>31</sup>. Après avoir examiné de près toutes les lettres pastorales de ce prélat, nous pouvons dire que cette assertion n'a aucun fondement. Certes, l'évêque est un adversaire de la représentation proportionnelle et de la nouvelle constitution. Mais s'il combat la nouvelle charte, il s'agit pour lui avant tout de la représentation et des droits du clergé, qui ne lui semblent pas suffisamment garantis. Il discerne un danger véritable pour la liberté et pour la religion dans le fait qu'on restreint les droits de l'Eglise et de ses représentants.

Le clergé bas-valaisan voit bien autrement le nouvel ordre de choses. Après avoir amené les représentants haut-valaisans, dans l'assemblée du clergé de tout le pays, à une attitude de bienveillante neutralité, il se rallie sans tarder aux côtés de ses concitoyens bas-valaisans, élit ses représentants au Grand Conseil constituant, et appuie la nouvelle constitution <sup>32</sup>. Le prévôt du Grand-Saint-Bernard et l'abbé de Saint-Maurice, avec leurs couvents, tout comme la majeure partie du clergé séculier bas-valaisan, sont pour l'égalité complète de droits et par conséquent,

<sup>30</sup> ASHB, protocole mentionné.

<sup>31</sup> Ribordy, p. 447.

<sup>32</sup> V. ci-dessus, p. 265.

pour une revision totale de la constitution. Lorsque l'abbé de Saint-Maurice est élevé à la dignité d'évêque titulaire de Bethléem, *l'Echo des Alpes* s'étend en termes emphatiques sur cet honneur et souligne l'attitude intelligente, avisée et amicale du couvent de Saint-Maurice au cours de la Régénération<sup>33</sup>. Mais, plus que des paroles, le fait que le prévôt du Grand-Saint-Bernard se laisse porter comme député montre combien il prend positivement parti pour le Bas-Valais. Le chanoine Derivaz est aussi un représentant et un porte-parole brillant de la cause bas-valaisanne. Louis Ribordy, dans son ouvrage déjà cité, reproche à Derivaz de n'avoir soutenu cette cause que par esprit de vengeance contre son évêque et par ambition personnelle<sup>34</sup>. Effectivement, lors de la séparation de la paroisse de Chamoson de la paroisse-mère d'Ardon, des difficultés avaient surgi entre l'évêque et le bouillant curé Derivaz. Il avait fallu même une décision de la nonciature de Lucerne pour amener à résipiscence ce curé combatif<sup>35</sup>. Il est exact aussi que Derivaz ne se soucie guère, lors des luttes pour l'égalité de droits, des vœux et des directives de l'évêque. Mais le porte-parole du clergé bas-valaisan n'est pas le seul à agir ainsi. Dans sa majorité, le clergé adopte, avec le vicaire général du Bas-Valais, le principe des élections proportionnelles et il suit en cela Derivaz<sup>36</sup>. Il nous paraît donc injuste de n'attribuer au chanoine Derivaz que des mobiles déloyaux pour sa lutte en faveur de la cause bas-valaisanne, de ne ramener sa position qu'à des sentiments de vengeance personnelle ou d'ambition politique, même si ses relations antérieures avec son évêque et ses ambitions personnelles ont pu déterminer jusqu'à un certain point l'attitude de ce grand politicien. A notre avis, le jugement de Ribordy porte la marque de cette hostilité qui se fera jour, plus tard, entre Derivaz et le radicalisme valaisan, une fois terminée la lutte pour l'égalité de droits et lorsqu'elle se portera sur le terrain idéologique. Tant que dure le combat pour la seule égalité de droits, les partisans du futur parti radical approuvent sans réserve les procédés de Derivaz.

Quant à l'objection des politiciens haut-valaisans, qui traitent de novateurs et de traîtres à la religion de leurs pères les représentants du Bas-Valais dans le comité ecclésiastique central, et le clergé en général, elle est également injustifiée<sup>37</sup>.

<sup>33</sup> *Echo des Alpes* du 2 août 1840.

<sup>34</sup> Ribordy, p. 447.

<sup>35</sup> AES, cure d'Ardon et de Chamoson. — Cf. Anne-Joseph de Rivaz, *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)*, publiés par André Donnet, dans *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3<sup>e</sup> série, t. V à VII, Lausanne, 1961, III, pp. 150-201.

<sup>36</sup> *Echo des Alpes* du 17 mai 1840. — Ribordy, pp. 447 et suiv.

<sup>37</sup> *Echo des Alpes* du 17 mai 1840.

Ces deux jugements nous paraissent fortement teintés de politique. L'attitude ultérieure de Filliez, de Derivaz et de Bagnoud prouve en tout cas qu'ils estimaient défendre une cause juste. On ne saurait, à tout le moins, contester leur bonne foi.

L'opposition et la lutte des partis renforcent, à la longue aussi la division entre le clergé du Bas-Valais, d'une part, l'évêque et le clergé du Haut, d'autre part. Dans la population haut-valaisanne, l'idée se répand de plus en plus que la nouvelle constitution est hostile à la religion ; certes, le clergé n'est pas sans avoir contribué à cette façon de voir. *L'Echo des Alpes*, nouvellement fondé, trouve bon, le 4 juillet 1839, dans un article assez étendu, de persuader ses lecteurs que de telles craintes sont vaines. Il s'efforce d'être objectif, mais il ne peut s'empêcher de pousser quelques pointes acerbes contre le Haut-Valais, contre l'évêque et contre le clergé haut-valaisan. *L'Echo* voit, dans le silence des ecclésiastiques du Bas-Valais, la meilleure preuve permettant de renverser les reproches d'hostilité à la religion. Il argumente ainsi : si la religion était véritablement en danger, le clergé de la partie inférieure du pays devrait prendre position. L'auteur de l'article est d'avis que la révolution du Bas-Valais est une affaire purement politique, qui ne doit servir qu'à l'amélioration et au progrès, et qui ne doit aucunement entraîner la discorde ou la persécution religieuse. Il ne s'estime pas autorisé à porter un jugement sur les plus hauts dignitaires de l'Eglise, mais il se déclare convaincu qu'ils auraient pu conjurer une partie du mal.

Le clergé et les laïcs du Bas-Valais sont persuadés que la constitution de janvier 1839, avec ses amendements du 3 août 1839, est même plus favorable à l'Eglise et au clergé que celle de 1815. Dès le 25 février 1839, le rédacteur Morand déclare dans le *Bulletin* que le clergé peut être entièrement satisfait de la bonne volonté de la constituante à son égard, car la nouvelle constitution assure sa protection à la religion et garantit les droits du clergé, ce que la constitution de 1815 ne faisait pas. Les couvents sont aussi garantis par la sauvegarde des droits du clergé séculier et régulier. Certes, l'ancienne constitution accordait quatre voix en diète à l'évêque ; mais en contre-partie, deux ecclésiastiques siègent au Grand Conseil en vertu de la nouvelle constitution <sup>38</sup>.

Le chanoine Derivaz partage l'opinion de Morand d'après laquelle l'Eglise et le clergé ont tout à gagner de la nouvelle constitution. Dans maints articles de *L'Echo des Alpes*, il établit un parallèle, sous cette optique, entre l'ancienne et la nouvelle constitution. Nous pouvons discerner ici, sans aucun doute, non

<sup>38</sup> Bulletin, N° 14, du 25 février 1839.

seulement l'avis personnel de Derivaz, mais encore celui d'une grande partie du clergé bas-valaisan <sup>39</sup>.

Selon Derivaz, l'article premier de la constitution de 1815 doit s'interpréter non point comme une garantie, mais bien plutôt comme un grave empiètement de l'Etat sur le magistère et sur les droits de l'Eglise. Il dispose en effet que « la sainte religion catholique, apostolique et romaine est la religion exclusive de l'Etat ; elle seule a un culte public ; la loi veille à ce qu'elle ne soit troublée ni dans sa doctrine, ni dans son exercice ».

Derivaz interprète cet article de la constitution de 1815 en ce sens que l'Etat aurait, en principe sinon en pratique, le droit de surveiller la doctrine et la discipline de l'Eglise <sup>40</sup>. Si l'on ne considère que le texte de la constitution de 1815, sans tenir compte de son esprit, on pourrait être tenté de se ranger à cette interprétation. Mais dans l'esprit de la constitution de 1815, on n'exprime que la protection accordée à l'Eglise du Valais, autonome dans sa sphère propre, et reconnue par le droit public. Il y a une ironie tragique dans le fait que l'Etat, justement sous le régime de la constitution de 1839, va tenter de restreindre les droits de l'Eglise, alors que cette constitution ne prévoit qu'une protection de l'Eglise, et qu'elle ne revendique une surveillance de l'Eglise ni dans sa doctrine ni dans sa discipline, mais qu'elle reconnaît expressément les droits du clergé séculier et régulier. Ces droits vont constituer la plus grande source de luttes au cours des années suivantes, en particulier lors des querelles au sujet des immunités ; et c'est le chanoine Derivaz qui combattra en première ligne les tentatives d'empiètement de la part des pouvoirs de l'Etat.

Derivaz voit également dans le nouveau mode de représentation de l'Eglise en diète, un progrès incontestable par rapport aux dispositions constitutionnelles de 1815 <sup>41</sup>.

En dépit de tous les mérites qu'il vante dans la nouvelle constitution, il ne peut en oublier certains défauts. Mais il en rejette la faute sur les Haut-Valaisans qui se sont hérissés contre toute collaboration à une revision constitutionnelle. Les articles litigieux, qui auraient été acceptés à une faible majorité seulement, auraient pu être éliminés si le Haut-Valais avait été présent. Derivaz n'avait que trop raison en portant ce jugement <sup>42</sup>.

L'attitude des deux partis, au sein du clergé, ne change pas davantage après la décision de la diète fédérale du 11 juillet. Les ecclésiastiques bas-valaisans tiennent pour le Bas-Valais, et les haut-valaisans, pour ceux du Haut. Les ecclésiastiques des

<sup>39</sup> *Echo des Alpes* du 5 juillet 1840 et du 2 août 1840.

<sup>40</sup> *Idem*, du 5 juillet 1840.

<sup>41</sup> *Idem*, du 17 mai 1840.

<sup>42</sup> *Ibid.*

cinq dizains supérieurs, ainsi que les curés des dizains de Sierre, Sion et Hérens prennent part à la Landsgemeinde du Haut-Valais à Sierre, le 25 juillet. Toutefois, ici encore, les deux orateurs ecclésiastiques proclament, au nom du clergé, qu'ils sont prêts à contribuer au rétablissement de l'unité <sup>43</sup>.

Mais la constitution du 3 août 1839 ne tient compte que d'une petite partie des revendications de l'évêque et du clergé haut-valaisan. Certes, la religion catholique, apostolique et romaine y est reconnue religion de l'Etat, comme dans la constitution de 1815 ; elle seule doit avoir un culte public, et la loi doit lui assurer son appui (art. 2). Les droits du clergé séculier et régulier sont expressément garantis (art. 3) <sup>44</sup>. Le clergé haut-valaisan aurait pu s'estimer satisfait de ces garanties de principe, tout comme le clergé du Bas-Valais l'avait fait. Mais, sur des points concrets, la nouvelle constitution paraît, aux yeux de l'évêque et de son chapitre cathédral, bien moins favorable au clergé. L'article 66 restreint les droits du clergé en sanctionnant la demande, insérée dans le *Bulletin de la constituante* <sup>45</sup>, de rendre incompatibles les fonctions civiles et ecclésiastiques. De même, elle abolit les quatre suffrages de l'évêque dans le Grand Conseil, mais elle accorde deux représentants au clergé dans le pouvoir législatif, l'évêque représentant d'office le clergé de la partie du pays dont il est originaire (art. 20).

Avec l'approbation du chapitre, l'évêque se décide à publier une protestation contre le nouveau projet de constitution <sup>46</sup>. Il signe le mémoire, de même que le chanoine Berchtold, doyen de Valère, en l'absence du doyen du chapitre ; ce document porte la date du 24 août <sup>47</sup>. On peut résumer comme suit les raisons apportées dans ce mémoire contre le texte constitutionnel :

1. Le projet réduit les quatre suffrages de l'évêque à un seul, et à peu de chose la part que l'évêque a prise depuis des siècles aux affaires publiques.

2. Il dépouille les membres du clergé, sans leur consentement, d'une partie des droits qui appartiennent à chaque citoyen valaisan, en ce qu'il déclare incompatibles l'état ecclésiastique et les fonctions civiles.

3. Le projet ne comporte pas toutes les garanties pour la religion et pour l'exercice exclusif du culte divin, ni pour le maintien des droits et immunités ecclésiastiques. Or, il n'appar-

<sup>43</sup> ASHB, A 431, annexe E : séance de la Landsgemeinde, Sierre, 25 juillet 1839.

<sup>44</sup> RL, t. 6, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1839, pp. 1 et 23.

<sup>45</sup> Bulletin, N° 5, 28 janvier 1839.

<sup>46</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 22 août 1839.

<sup>47</sup> ASHB, A 437 (texte allemand). — AES, 223/58 (texte français).

tient pas au pouvoir civil de les abolir et l'évêque ne peut l'admettre.

C'est pourquoi l'évêque se prononce solennellement, en pleine entente avec son chapitre, contre un acte qui constitue une si grave atteinte aux droits de son siège épiscopal.

Ce manifeste est communiqué aux deux gouvernements de Sion et de Sierre, et publié ensuite dans le *Défenseur* <sup>48</sup>.

La position que prend l'évêque, à la veille d'une votation, ne peut qu'indisposer le gouvernement de Sion ; toutefois, la votation du 25 août n'en est aucunement influencée. Mais les Haut-Valaisans pourront désormais s'appuyer sur l'attitude adoptée par l'évêque. Le clergé haut-valaisan, en particulier, passera nettement par la suite dans l'opposition.

Le président du Conseil d'Etat de Sion, Janvier de Riedmatten trouve donc nécessaire de définir sa position dans un assez long texte daté du 9 septembre 1839 <sup>49</sup>. Il repousse énergiquement le reproche selon lequel la constitution porte atteinte à la religion, aux droits de l'Eglise ou de l'évêque. De Riedmatten est d'avis que l'on devrait tout au moins apporter les preuves et les raisons d'une accusation aussi grave. Comme cela n'est point le cas, le président du Conseil d'Etat s'estime en droit « de considérer cet écrit ainsi que d'autres qui l'ont précédé, comme conçu dans des vues purement politiques auxquelles les intérêts de la religion sont appelés à servir de manteau » <sup>50</sup>. On reproche en outre à l'évêque, dans ce texte, d'être descendu dans l'arène des combats, avec toute l'autorité de ses fonctions, depuis le début des contestations. En repoussant les projets de médiation de 1838, l'évêque aurait pris parti contre les intérêts de la majorité de ses diocésains, qui pourtant, tout comme leurs coreligionnaires du Haut-Valais, auraient un droit égal à l'amour paternel de leur évêque. Le chef du diocèse s'est refusé à participer aux travaux de l'assemblée constituante, sous prétexte que le pays entier n'y collaborait pas, mais il a siégé à la diète partielle de Sierre, alors que la majorité n'y était pas représentée. Bref, par son influence prépondérante, l'évêque a appuyé certaines personnes qui, dans leur égoïsme, voulaient perpétuer leurs privilèges sur les ruines de la liberté et au détriment du droit et de la justice. C'est pourquoi l'évêque est rendu responsable de ce que, dans une partie du pays, les ministres des autels, oublieux de leurs obligations de paix et de charité, se sont faits les propagateurs de bruits absurdes et de calomnies.

Tandis que le chanoine Derivaz découvre un progrès substantiel dans l'article concernant la religion de l'Etat, par rapport à la

<sup>48</sup> Cf. *Echo des Alpes* du 15 septembre 1839.

<sup>49</sup> Publié dans l'*Echo des Alpes* du 15 septembre 1839.

<sup>50</sup> *Ibid.*



constitution de 1815, Janvier de Riedmatten ne veut y voir que la simple reproduction de ladite constitution. Par contre, selon de Riedmatten, les articles 2 et 3 de la nouvelle charte sont beaucoup plus favorables que ceux de la constitution de 1815 ; en effet, cette dernière ne contient aucune garantie pour les droits du clergé séculier et régulier, qui obtient, dans la nouvelle, toutes les sûretés désirables. C'est pourquoi le Conseil d'Etat, par l'organe de son président, repousse la protestation épiscopale, et en appelle au patriotisme de l'évêque du pays afin qu'il reconnaisse une fois pour toutes la réalité et pour qu'il se rallie librement et spontanément au nouvel ordre de choses <sup>51</sup>.

L'hostilité de l'évêque à l'égard de la constitution du 3 août ne l'empêche pas, à la dernière minute encore, de tenter une réconciliation entre les partis prêts à se battre, à Saint-Léonard <sup>52</sup>. L'*Echo des Alpes* prétend savoir que le clergé de Sion n'a entrepris cette médiation que parce qu'il était effrayé de la tournure des événements et qu'il redoutait les mauvaises conséquences d'une guerre dont il portait une sérieuse part de responsabilité <sup>53</sup>. Malgré leur opposition à la nouvelle constitution, l'évêque et le haut clergé font un effort constant pour s'interposer entre les partis. Si cette dernière tentative de conciliation échoue, la faute n'en revient pas au clergé, mais bien plutôt à l'attitude intransigeante des chefs politiques laïcs des deux parties du canton <sup>54</sup>.

De ce qui précède, nous pouvons conclure ceci :

Le clergé valaisan joue un rôle important dans les luttes pour l'égalité de droits du Bas-Valais. De prime abord, l'ensemble du clergé du canton semble partisan, sinon expressément de l'égalité de droits, du moins d'une bienveillante neutralité. Mais bientôt une hostilité de principe se fait jour. La scission dans le clergé débute au moment où le Bas-Valais délègue sa députation à la diète du 14 janvier 1839, de manière anticonstitutionnelle, selon le principe de la représentation proportionnelle. Le clergé du Bas-Valais, en y déléguant aussi son représentant, se range aux côtés du Bas-Valais. L'évêque, le chapitre et le clergé haut-valaisan se posent non moins résolument sur le terrain de la constitution de 1815, toujours en vigueur, parce que leur pensée est encore entièrement liée par les catégories de l'ancien système corporatif et ultra-fédéraliste. Mais en adoptant le point de vue du droit, le clergé haut-valaisan oublie combien sont justifiées les revendications de la partie inférieure du pays. Se tenir au

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> Seiler, p. 475 : « Devant le danger de guerre civile, l'évêque de Sion tenta d'intervenir encore entre les parties... ». — Cf. ASHB, A 431, annexes. — Rilliet de Constant, pp. 117 et suiv.

<sup>53</sup> *Echo des Alpes*, supplément du 29 mars 1840.

<sup>54</sup> V. ci-dessus, p. 259.

droit de manière trop rigide devient une injustice. Les antagonistes de l'ordre nouveau ne saisissent pas cette injustice, et cela s'explique avant tout par la crainte du clergé de voir ses privilèges tomber du même coup que ceux du Haut-Valais. L'évêque et le clergé haut-valaisan s'attirent ainsi non seulement l'opposition du clergé, mais encore l'hostilité du front libéral dans le Bas-Valais. En repoussant les revendications et les vœux justifiés du Bas-Valais, ils fournissent aux amis de la Régénération philosophique les armes d'un combat ultérieur, et se privent de moyens utiles de propagande pour le combat. Il faut toutefois concéder que la soumission fidèle du clergé bas-valaisan lors des luttes constitutionnelles de 1839-1840 ne lui sera que de peu d'utilité au cours de la lutte idéologique qui va suivre.

En dépit d'une hostilité marquée — on doit le souligner ici — l'évêque et le haut clergé s'efforcent dès le début de jouer le rôle de médiateurs, même s'ils n'ont guère l'intention de renoncer aux privilèges coutumiers de l'Eglise et du clergé. Si cette médiation échoue toujours, la raison profonde n'en est pas à chercher du côté du clergé, mais bien plutôt de celui des dirigeants politiques des deux parties du pays. On ne saurait toutefois nier que le clergé, étant donné la grande influence dont il bénéficie toujours, spécialement dans le Haut-Valais, aurait pu faciliter, dans la mesure du possible, l'acceptation de la nouvelle constitution, surtout s'il avait pris fermement position, dès le début, dans ce sens et avec plus d'esprit de suite. Mais à l'instar de ses concitoyens haut-valaisans, il tient trop à la représentation privilégiée de l'évêque au sein du pouvoir législatif. L'importance de cette question nécessite qu'on en parle dans le chapitre qui suit.

### c) *La représentation politique du clergé*

Au cours de la campagne en faveur de la révision de la constitution et de l'égalité de droits pour la partie inférieure du canton, les conservateurs, les libéraux et le clergé du Bas-Valais marchent la main dans la main. Il faut toutefois constater que, dès le début, des différences sensibles les séparent, qui les conduiront plus tard à de véritables conflits.

En janvier-février 1839 déjà, la rédaction du *Bulletin de la constituante* publie des articles qui tendent nettement à exclure le clergé de la vie politique. Ces articles s'en prennent à la puissance excessive du clergé, qui pourrait être néfaste pour l'avenir. Le rédacteur Morand soutient que le peuple valaisan se fait une conception si élevée de son clergé, qu'il considère comme incompatibles les hautes fonctions ecclésiastiques d'une part, et les affaires purement civiles et matérielles. Il en conclut que l'on doit écarter les ecclésiastiques des assemblées législatives, ainsi

que de toutes les fonctions purement civiles. Toutefois, Morand ne peut sous-estimer la valeur incalculable que représenterait, dans le Valais catholique, une attitude positive du clergé en faveur de la Régénération. Il adoucit donc sa plume, et après avoir proclamé incompatibles les fonctions ecclésiastiques et civiles, il admet que le clergé en tant qu'élite intellectuelle du pays bénéficiera finalement, au sein du législatif cantonal, d'une représentation proportionnée au nombre et aux intérêts des ecclésiastiques. Une voix en faveur de l'évêque du pays paraît, à son sens, une solution équitable <sup>1</sup>.

A cette tendance à confiner le clergé à la sacristie, Derivaz oppose les droits du clergé à une représentation au sein du législatif. Selon lui, si les ecclésiastiques ne veulent pas devenir des parias, ils doivent avoir une représentation bien déterminée, ou bien les membres du clergé doivent jouir du droit passif d'élection comme tous les autres citoyens. Le porte-parole des ecclésiastiques bas-valaisans s'élève en outre contre la conception selon laquelle la députation du clergé au Grand Conseil ne se fonde que sur une concession bienveillante du peuple valaisan <sup>2</sup>.

Le jugement du chanoine Derivaz sur la représentation du clergé est très instructif si l'on veut comprendre l'attitude de la majorité du clergé bas-valaisan après la constitution de 1839. Cette dernière statue que le clergé doit avoir deux représentants au législatif cantonal : l'évêque, pour la partie du canton dont il est originaire, et un député des ecclésiastiques de l'autre partie du canton. Derivaz considère cette disposition comme un progrès réel par rapport à la constitution de 1815, qui ne prévoit en fait de représentation du clergé que le vote de l'évêque, disposant de quatre suffrages. L'ancienne règle lui paraît grandement préjudiciable en ce que le clergé, en l'absence de l'évêque, ne bénéficie d'aucune représentation au législatif. On voit combien les relations du clergé bas-valaisan et de son évêque ont été tendues, puisqu'on affirme que le clergé n'a jamais eu jusque-là de représentation au sens propre, attendu que l'évêque, au cours des dernières décennies, a souvent donné sa voix contre l'opinion suffisamment déclarée des ecclésiastiques. Et ce qui facilitait le comportement de l'évêque, c'est que le clergé, d'après la constitution de 1815, ne pouvait donner aucune instruction à son représentant, ni limiter la durée de son mandat <sup>3</sup>.

Au surplus Derivaz est d'avis que l'esprit de la constitution de 1815 n'a pas encore tout à fait disparu de la nouvelle charte,

<sup>1</sup> Bulletin, N° 5, du 28 janvier 1839.

<sup>2</sup> *Idem*, N° 16, du 7 mars 1839.

<sup>3</sup> A l'occasion des débats sur le projet de la nouvelle loi scolaire, Derivaz devra apprendre que la nouvelle constitution exclut aussi les instructions : AV, protocole du Grand Conseil du 30 novembre 1840.

car une partie du clergé a toujours son représentant obligatoire en la personne de l'évêque <sup>4</sup>.

Derivaz, imbu des idées de la Régénération, considère que la représentation du clergé au Grand Conseil se justifie pleinement du fait qu'aucun Valaisan jouissant du droit de vote ne doit rester sans représentation auprès du pouvoir suprême de l'Etat. A son avis, le clergé se doit de défendre son bien propre ; il doit maintenir ses droits et remplir ses obligations à l'égard du pays. Derivaz estimerait donc injuste que l'on exclue le clergé du pouvoir législatif.

Mais le *Bulletin de la constituante* conteste la justification de cet argument. Le rédacteur Morand raisonne ainsi : de l'avis unanime des nations, le clergé doit posséder des droits identiques à ceux des autres citoyens ; il ne doit donc pas non plus bénéficier de droits spéciaux. Le futur rédacteur de l'*Echo des Alpes* réclamera donc ensuite, pour la première fois, sans équivoque, la renonciation du clergé à tous ses privilèges de corps : « Renoncez à vos immunités, obéissez aux lois que vous concourez à faire, soyez justiciables des tribunaux civils, supportez comme nous les charges publiques, enfin daignez être citoyens comme nous, et nous ne contesterons certainement pas ni l'éligibilité, ni l'exercice des droits politiques ».

Morand souligne encore que l'assemblée constituante a supprimé chez elle tout privilège et qu'elle a voulu proclamer l'égalité de droits d'une manière générale, ainsi que la représentation proportionnelle. Mais ces principes se trouvent enfreints en faveur du clergé : ce corps compte, en chiffres ronds, 300 membres dans le canton ; il bénéficie donc d'un représentant pour 150 âmes environ, tandis que les laïcs n'obtiennent qu'un représentant pour 1000 âmes en chiffres ronds <sup>5</sup>. Aussi longtemps que le clergé aura un représentant pour 150 membres au Grand Conseil, cela constituera, selon Morand, une concession généreuse, et le peuple sera en droit d'attendre du clergé un appui pour l'ordre établi, et une attitude favorable à l'union et à la paix dans le pays <sup>6</sup>. Morand croit ces exigences d'autant mieux fondées que le clergé n'est soumis ni aux lois qu'il collabore à établir, ni aux tribunaux civils, et qu'il n'est astreint ni aux taxes militaires, ni aux charges communales, ni aux corvées <sup>7</sup>.

Alphonse Morand et le chanoine André Derivaz incarnent deux courants d'opinion fondamentalement opposés au sein du mouvement favorable à la Régénération : la tendance conservatrice-cléricale, et la tendance libérale-radical. Morand représente

<sup>4</sup> *Echo des Alpes* du 2 août 1840.

<sup>5</sup> *Bulletin*, N° 14, du 25 février 1839.

<sup>6</sup> *Idem*, N° 16, du 7 mars 1839.

<sup>7</sup> *Idem*, N° 14, du 25 février 1839.

la conception libérale, avec ses conclusions logiques, qui veut que l'ensemble des individus dotés de droits égaux forment la base supportant tout l'Etat démocratique moderne, Etat qui ne saurait tolérer de corps étatiques bénéficiant de droits particuliers. Derivaz, au contraire, conçoit un Etat démocratique dans lequel chaque citoyen en particulier, en tant que sujet de droits égaux, participe aux décisions de la collectivité, mais dans lequel aussi le clergé, en tant que corporation particulière, bénéficie d'une situation spéciale dans la nation en raison de sa mission et de sa tradition.

Le même antagonisme se fait jour dans la protestation de l'évêque contre la constitution du 3 août 1839, d'une part, et dans la réponse du Conseil d'Etat de Sion, d'autre part <sup>8</sup>.

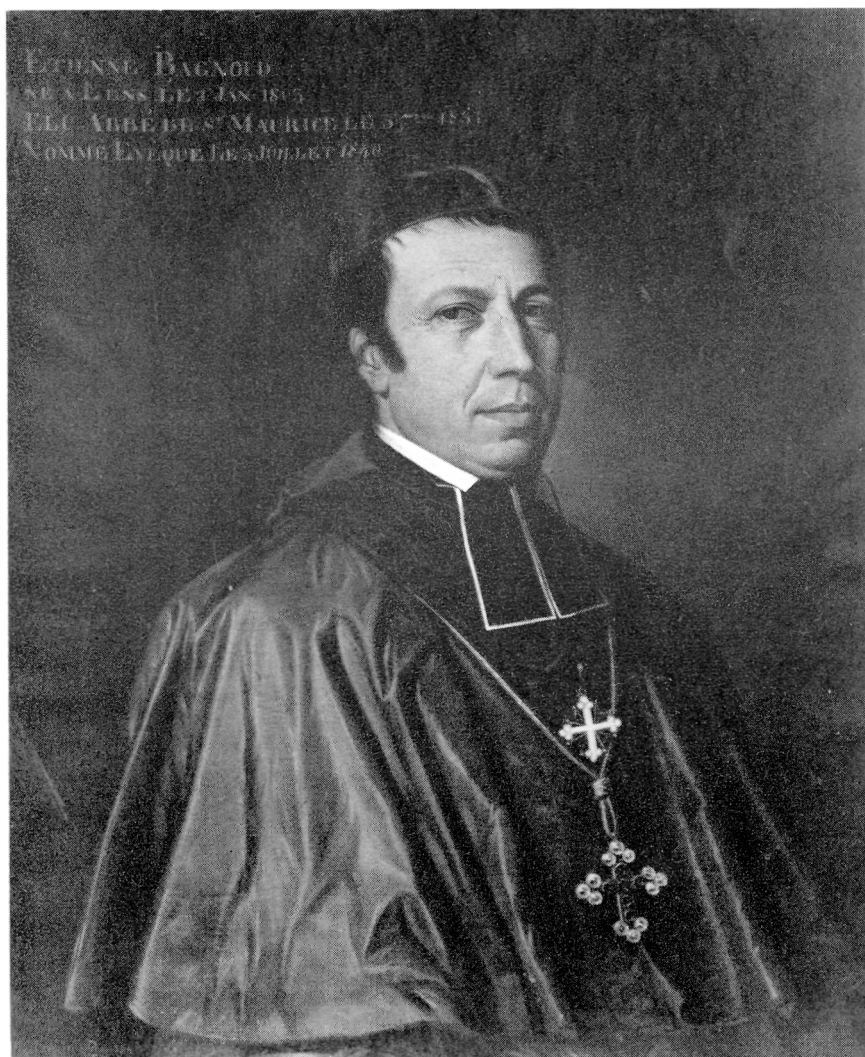
L'évêque condamne la disposition qui déclare incompatibles les fonctions civiles et ecclésiastiques et il s'oppose aussi à une réduction de ses quatre suffrages à une seule voix <sup>9</sup>. Le Conseil d'Etat réplique, par l'organe de son président Janvier de Riedmatten <sup>10</sup>, que l'incompatibilité entre fonctions civiles et ecclésiastiques n'est pas nouvelle, que la constitution de 1802 la comporte déjà, et implicitement celle de 1815 qui, par son article 18, établit des catégories excluant le clergé. En dehors de l'évêque, le Valais n'a jamais eu de représentants du clergé au conseil de la nation. Le Conseil d'Etat estime qu'une fonction aussi relevée que le sacerdoce ne saurait être compatible avec les désagréments de la vie politique. Le sacerdoce ne pourrait qu'y perdre si le curé se trouvait être en même temps président, conseiller ou juge de commune ou de district. Si des incompatibilités n'étaient pas prescrites, il n'existerait aucune raison empêchant un ecclésiastique d'être élu à toutes ces charges qui, pourtant, s'harmonisent si peu, par leur nature, avec sa vocation.

De Riedmatten pense trouver la raison véritable qui exclut les ecclésiastiques du Grand Conseil dans les droits particuliers (immunités) dont le clergé jouit dans le canton. En vertu de ces immunités, tout ecclésiastique est exempt des tribunaux laïcs. En qualité de membre du Grand Conseil, il coopérera à l'établissement des lois, mais sans être soumis à celles-ci. Or, tout droit a un devoir comme corrélatif : qui veut jouir de tous les droits d'un citoyen valaisan doit tout d'abord en assumer toutes les obligations. Si donc l'on commence par se mettre dans une situation d'exception à l'égard du pays, l'on ne saurait se plaindre si l'on se sent restreint sur quelques points en matière d'exercice des droits civiques. Et encore la constitution n'a-t-elle pas appliqué ce principe dans toute sa rigueur, puisqu'elle admet l'évêque

<sup>8</sup> V. ci-dessus, p. 274, note N° 47.

<sup>9</sup> Constitution valaisanne du 3 août 1839, art. 20 et 66, RL, t. 6, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1889, pp. 26 et 36.

<sup>10</sup> DHBS, t. 5, Neuchâtel, 1930, p. 485, N° 37, art. de Riedmatten.



**Etienne-Barthélemy Bagnoud (1803-1888),**  
abbé de Saint-Maurice 1834-1888,  
premier évêque de Bethléem, 1840.  
Portrait par Emmanuel Chapelet, 1847.  
(*Abbaye de Saint-Maurice*)

et un autre membre du clergé à l'assemblée législative, afin de conférer plus de poids à ses délibérations aux yeux de la nation.

Le gouvernement de Sion opine que le point le plus délicat se trouve dans la disposition constitutionnelle qui ramène à une seule voix les quatre suffrages de l'évêque. Si l'évêque veut y voir une atteinte aux droits de l'évêché, le Conseil d'Etat sera amené à considérer le quadruple mandat de l'évêque comme une atteinte non moins grave à la souveraineté du peuple. Cette représentation de l'évêque, muni de quatre voix, constituerait un privilège exorbitant, qui a bien pu être en vigueur pendant un certain temps, mais qui ne saurait persister en vertu de la prescription. Dans l'optique du Conseil d'Etat, cette limite apportée à l'influence temporelle de l'évêque se trouve compensée par le respect religieux dont on entoure la dignité épiscopale.

Du reste, le Conseil d'Etat, à la suite de son président, estime superflu de disputer autour de ce point, étant donné que le peuple valaisan, en sa qualité de peuple souverain, qui est son propre seigneur et maître, n'a fait qu'exercer son droit en modifiant la loi fondamentale de l'Etat. Si donc le peuple a conféré une voix dans le Grand Conseil tant à l'évêque qu'à un autre membre du clergé, le Conseil d'Etat de Sion ne voit dans ce fait qu'une reconnaissance de la haute dignité de l'évêque et du sacerdoce, et que l'intention de créer des relations de confiance réciproque entre les deux autorités, dans l'intérêt du pays et pour son avantage<sup>11</sup>. Après la révolution du 1<sup>er</sup> avril 1840, les dispositions constitutionnelles concernant le clergé entrent en vigueur ; les ecclésiastiques se trouvent devant un fait accompli, en ce qui concerne leur représentation politique, et il n'est plus question d'y rien modifier.

Ainsi, au cours des controverses suscitées par la constitution de 1839, un antagonisme est né entre le Haut et le Bas-Valais, et entre le clergé des deux parties du canton. Mais on voit encore se dessiner, à propos de la représentation des ecclésiastiques, chez les partisans mêmes de la Régénération, l'esquisse de luttes futures. Elles n'éclatent pas tout de suite, pour la bonne raison que le mouvement de la Régénération a eu grand besoin de l'appui précieux dont il a bénéficié de la part du clergé bas-valaisan. Le clergé et les partis politiques, le Bas-Valais conservateur et libéral marchent encore de pair. Dans les luttes pour reviser la constitution, le but commun est l'égalité complète de droits et aussi la représentation proportionnelle de la partie inférieure du pays, au sein du législatif cantonal. Ce but commun unit entre eux des compagnons de lutte recrutés de manière si différente.

Mais une fois le terme atteint, il s'agit de définir à nouveau l'attitude que le clergé devra adopter dans la vie publique et

<sup>11</sup> Le Conseil d'Etat de Sion à l'évêque, dans *l'Echo des Alpes* du 15 septembre 1839.

politique du canton, de délimiter les positions philosophiques et religieuses. Le clergé et les cercles laïcs conservateurs favorables à l'Eglise se voient contraints à repenser leur point de vue ; et cela va entraîner un regroupement politique total, ainsi qu'un renversement capital de la situation majoritaire dans le canton.

## 2. Raidissement du front entre radicaux et conservateurs, de 1841 à 1844

Le Bas-Valais ayant obtenu satisfaction pour ses revendications légitimes, le front va se préciser tôt ou tard entre les anciens compagnons de lutte dont les conceptions philosophiques diffèrent profondément. Les chefs libéraux ne se contentent pas de leurs conquêtes ; ils s'efforceront, par la suite, de construire l'appareil de l'Etat valaisan d'après leurs principes libéraux, et de verser l'esprit libéral dans le patrimoine national. Mais dès le début de l'année 1841, un groupe radical se sépare du tronc du parti libéral. Ces radicaux se distinguent des libéraux modérés par leurs principes et postulats ultra-rationalistes, ainsi que par leur méthode politique révolutionnaire<sup>1</sup>. Ils font une opposition consciente à l'autorité ecclésiastique, et souvent même, à l'autorité séculière. Ils ont pour objectif particulier la suppression des antiques immunités et des droits corporatifs du clergé en Valais<sup>2</sup>. Au fond, ils ne cherchent pas seulement à éliminer l'Eglise et le clergé de la vie publique, mais bien à en faire les instruments dociles d'un Etat radical. En ce qui concerne la politique ecclésiastique, ce mouvement se caractérise par une tendance nettement accentuée en faveur d'une Eglise nationale. Il est inévitable que tout cela doit conduire à des heurts entre le clergé et le radicalisme valaisans.

Tout de suite après la régénération cantonale opérée par la force des armes, le 1<sup>er</sup> avril 1840, les relations des hommes du nouveau mouvement sont loin de prendre une tournure amicale. Suivant l'ancien adage *divide et impera*, le radicalisme s'efforce de creuser le fossé qui sépare le clergé des deux parties du pays ; il souligne les mérites des ecclésiastiques du Bas-Valais en faveur de la Régénération, mais il critique avec aigreur les mesures de l'évêque et du chapitre. Une occasion toute trouvée de dresser les ecclésiastiques les uns contre les autres se présente en été 1840, lorsque l'abbé de Saint-Maurice, Mgr Bagnoud, obtient du Saint-Siège, pour lui et pour ses successeurs, la dignité d'évêque titulaire de Bethléem. L'*Echo des Alpes* prétend voir dans cette

<sup>1</sup> Seiler, pp. 504 et suiv., qui renvoie aussi à His, t. 2, Bâle, 1929, pp. 151 et suiv.

<sup>2</sup> Seiler, *ibid.*



nomination une faveur spéciale du Saint-Siège à l'égard du Valais, et une reconnaissance de la révolution valaisanne. Tandis que « certains canonistes » (du chapitre de Sion) dénonçaient la révolution du Bas-Valais comme une œuvre des ténèbres, l'abbaye de Saint-Maurice aurait toujours affiché, au cours de la Régénération politique, une attitude sage, intelligente et pacificatrice<sup>3</sup>. Ce journal loue sur tous les tons le clergé bas-valaisan, mais il polémique toujours plus ferme contre celui du Haut-Valais, en particulier contre les curés des dizains de Sierre et de Sion, dizains où les deux partis avaient combattu avec une ardeur toute particulière en vue de prendre le pouvoir<sup>4</sup>. On reproche au clergé ou bien d'avoir combattu la Régénération et d'avoir trompé le peuple, ou bien de faire de la politique en chaire, après le combat, de parler de danger pour la religion et de saper l'autorité du gouvernement<sup>5</sup>.

Mais ce sont les délibérations sur la loi scolaire concernant les écoles primaires et la loi sur la répartition des taxes militaires qui vont modifier complètement la situation dans le Bas-Valais<sup>6</sup> ; le projet de la nouvelle loi sur l'instruction primaire va se heurter à l'opposition résolue du clergé, de qui les écoles dépendent entièrement jusque-là<sup>7</sup>.

L'opposition du clergé au projet se fait jour tout d'abord dans le Bas-Valais. L'évêque approuve quelques articles que le clergé bas-valaisan veut voir insérer dans la loi. Mais le Grand Conseil repousse plusieurs de ces articles. La majorité de l'autorité législative n'admet pas, notamment, que l'évêque puisse décider en cas de divergence d'opinion avec le Conseil d'Etat. On ne veut pas tolérer davantage que le curé préside d'office la commission scolaire de chaque commune<sup>8</sup>. Derivaz, coryphée du clergé bas-valaisan, propose finalement, après des débats sans issue, de renvoyer le vote définitif au lendemain, afin de pouvoir soumettre le projet à l'évêque. Pour le cas où ce dernier ne soulèverait aucune objection, le représentant du clergé veut bien se désister de sa note de protestation<sup>9</sup>.

Le 24 novembre au matin, en calendes, l'évêque fait rapport au chapitre de Sion sur l'état des délibérations au Grand Conseil, et il sollicite ses conseils. Il est urgent de répondre, car l'après-midi déjà, toute la question devra faire l'objet d'un vote. C'est pourquoi le chapitre adopte une déclaration rédigée par le cha-

<sup>3</sup> *Echo des Alpes* du 2 août 1840.

<sup>4</sup> *Idem*, des 10 septembre et 22 octobre 1840.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Seiler, pp. 492 et suiv.

<sup>7</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai et de novembre 1840.

<sup>8</sup> Seiler, pp. 496 et suiv.

<sup>9</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 23 novembre 1840.

noine Derivaz à l'intention du Grand Conseil. Ce texte doit sauvegarder en principe les droits de l'évêque et du clergé en matière d'instruction publique. Toutefois, le chapitre exige une addition par laquelle il attire l'attention du Grand Conseil sur les conséquences que peut entraîner cette loi. Celle-ci ne garantit pas assez, en particulier, les droits de l'évêque et du clergé. Aussi l'évêque se verra-t-il contraint, en cas d'acceptation de cette loi, d'utiliser des moyens tels, pour protéger ses droits et ceux de son clergé, qu'ils constitueront un grave obstacle à l'application de la loi <sup>10</sup>. La décision du chapitre est aussitôt communiquée à l'évêque, qui en fait part au chanoine Derivaz. Derivaz juge cette addition trop sévère et comparaît en personne auprès du doyen capitulaire, afin de discuter avec le chapitre. On convoque les chanoines, pour autant qu'on peut les atteindre <sup>11</sup>. Derivaz propose de demander au Grand Conseil une interprétation authentique de l'expression employée dans la loi : « de concert avec l'évêque » et de faire insérer la réponse au protocole de ce conseil. Si cette interprétation authentique se trouve être favorable à l'autorité épiscopale, Derivaz propose de rédiger, dans une déclaration solennelle, les principes du clergé en matière scolaire. Mais si cette interprétation met seulement sur le même pied l'autorité de l'évêque et celle des six membres du conseil de l'instruction publique prévus par la loi pour désigner les instituteurs, et ne lui confère pas la même autorité que celle de tout le Conseil d'Etat, le clergé élèvera pour sa part une protestation en faveur de ses droits.

Comme le temps presse, les chanoines présents donnent leur accord à cette proposition de Derivaz <sup>12</sup>.

Derivaz demande donc au Grand Conseil comment il faut entendre l'expression : « de concert avec S. G. l'évêque ». On lui répond que la collaboration des deux autorités, le Conseil d'Etat et l'évêque, en tant que pouvoirs distincts, est nécessaire, et que les deux ont en cela un droit égal <sup>13</sup>. Toute protestation devient désormais sans objet. Derivaz dépose alors au Grand Conseil, dans une déclaration solennelle, les principes du clergé en matière scolaire <sup>14</sup>, et il se réfère en outre aux instructions qu'il a reçues de son collègue électoral du Bas-Valais <sup>15</sup>.

Une contre-déclaration du Conseil d'Etat, datée du 30 novem-

<sup>10</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 24 novembre 1840.

<sup>11</sup> Sont présents à cette discussion : les chanoines Berchtold, Machoud, Bürcher, Pierre-Joseph de Preux et le doyen du chapitre Pierre-Antoine de Preux.

<sup>12</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 24 novembre 1840.

<sup>13</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 24 novembre 1840.

<sup>14</sup> V. Farquet, p. 90.

<sup>15</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 24 novembre 1840, et annexe litt. 00, novembre 1840.

bre, conteste toutefois que la déclaration Derivaz émane d'une autorité compétente, vu que la constitution n'admet pas d'instructions données aux députés, et que les collèges électoraux n'ont d'autre attribution que de procéder à l'élection des députés. Le Conseil d'Etat souligne en outre qu'il reconnaît l'autorité ecclésiastique comme exclusivement compétente en matière d'instruction religieuse, mais que l'instruction civile du peuple est du domaine du pouvoir civil<sup>16</sup>. Le Conseil d'Etat trahit ses vues en faisant cette déclaration : il convient d'accorder la suprématie à l'Etat en ce qui concerne l'éducation de la jeunesse ; le clergé, dont la vigilance doit s'exercer non seulement sur la leçon de catéchisme, mais sur la valeur morale de chaque branche de l'enseignement, doit être éliminé de tout ce qui touche à l'école et à l'éducation<sup>17</sup>.

Cette position du gouvernement libéral, tout comme les dispositions du projet de loi que le clergé dénonce comme défectueuses, déclenchent une opposition résolue des ecclésiastiques contre la future loi ; on l'observera bientôt dans tout le canton<sup>18</sup>. Dès le 14 décembre 1840, les doyens du Haut-Valais se réunissent à Glis. Ils repoussent à l'unanimité la loi que le Grand Conseil vient d'adopter et adressent à l'évêque une lettre de protestation<sup>19</sup>. Le clergé bas-valaisan, à son tour, adresse une nouvelle pétition à l'évêque. Celui-ci prie alors le Conseil d'Etat, en date du 25 décembre, de faire usage de son droit de veto prévu par la constitution, et de suspendre cette loi jusqu'à ce qu'une entente survienne entre les pouvoirs ecclésiastique et civil<sup>20</sup>. L'abbé de Saint-Maurice Bagnoud s'adresse dans le même sens au gouvernement<sup>21</sup>. Mais le Conseil d'Etat ne donne pas suite aux exigences du clergé, car il est d'avis que l'Eglise a reçu toutes les garanties désirables<sup>22</sup>. L'évêque consulte alors son chapitre, puis il charge les doyens des deux parties du pays de convoquer le clergé en conférences régionales, et de désigner parmi ces dernières, pour les déléguer à Sion, deux ou trois représentants du clergé de chaque partie du canton. L'évêque entend discuter avec ces délégués du clergé l'attitude à adopter dans la suite envers le projet de la nouvelle loi sur l'instruction primaire<sup>23</sup>.

L'assemblée générale du clergé valaisan se réunit le 28 janvier 1841. Les représentants du chapitre sont le chanoine Pierre-

<sup>16</sup> *Ibid.*, litt. EE 2, déclaration du Conseil d'Etat du 30 novembre 1840.

<sup>17</sup> Farquet, p. 91.

<sup>18</sup> Seiler, pp. 501 et suiv.

<sup>19</sup> AES, 225/36, protocole de la conférence de Glis du 14 décembre 1840.

<sup>20</sup> Seiler, p. 502. — AV, Département de l'Intérieur, thèque 3, fasc. 2, lettre du 23 décembre 1840. — ACS, *Liber calendalis*, calende du 20 janvier 1841.

<sup>21</sup> AV, *loc. cit.*

<sup>22</sup> AES, 225/45.

<sup>23</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 27 janvier 1841.

Antoine de Preux, doyen du chapitre, le grand sacristain de Kalbermatten, le grand chantre Stockalper et le chanoine Machoud <sup>24</sup>. L'unique *tractandum* de cette séance est le suivant : quelle attitude le clergé adoptera-t-il devant la votation populaire du 7 février, et que convient-il de faire si la loi sur l'instruction primaire est adoptée <sup>25</sup> ? On ignore quelles mesures concrètes ont été prises à cette occasion, mais le seul fait de cette réunion du clergé et l'objet de ses délibérations attestent suffisamment la résistance déterminée et organisée du clergé. Et cette opposition fournit la raison essentielle du rejet de cette loi par le peuple.

En novembre 1843, le gouvernement soumet un nouveau projet de loi sur l'instruction publique, mais il le retire peu après, le Grand Conseil ayant proposé divers amendements en faveur du clergé <sup>26</sup>. Ce n'est qu'après le renversement du régime, en mai 1844, que la nouvelle loi sur l'enseignement primaire sera acceptée moyennant diverses concessions à l'Eglise <sup>27</sup>. Ces circonstances amènent le *Schweizer Beobachter*, journal radical de Zurich, à affirmer, en date du 4 juin 1844, que les troubles du Valais sont en relation directe avec les divergences au sujet de la loi scolaire : « La vraie raison de la guerre est à chercher dans l'impossibilité d'appliquer le projet de loi sur l'instruction publique, rédigé dans un esprit tout à fait ultramontain, avant d'avoir écrasé au préalable, les armes à la main, le Bas-Valais plus évolué » <sup>28</sup>. Mais la vérité est tout autre : du fait qu'ils ne peuvent faire aboutir leur nouveau projet de loi scolaire, à cause de la résistance du clergé, les radicaux se laissent entraîner à une polémique toujours plus violente contre les ecclésiastiques, et à un manque de mesure tel qu'il renforce toujours plus le front des amis du clergé.

Il est avéré que le résultat de la votation du 7 février 1841 donne au journal radical l'*Echo des Alpes* le signal d'une bataille ouverte contre le clergé. Le 15 février, il attribue l'échec de la loi encore plus à l'esprit obtus et à l'ignorance de la population qu'à la mauvaise volonté des ecclésiastiques <sup>29</sup>. Mais à partir du 18 février, il proclame expressément : « Nous voudrions aussi que tout ménagement envers le clergé cessât désormais » <sup>30</sup>. Cette feuille ne craint plus d'accuser le clergé d'ignorance, de manque

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Seiler, p. 503. — Farquet, p. 92.

<sup>26</sup> AV, protocole du Grand Conseil de novembre 1843, annexe KK, message du Conseil d'Etat.

<sup>27</sup> Farquet, p. 98.

<sup>28</sup> Cité par H.-C. Huber, *Zürcher Pressestimmen zu den Walliser Wirren des Jahres 1844*, dans *Zürcher Taschenbuch*, 69, 1949, p. 139.

<sup>29</sup> *Echo des Alpes* du 15 février 1841.

<sup>30</sup> *Idem*, du 18 février 1841.

de zèle pour propager les vertus chrétiennes, de défaut d'intérêt pour l'éducation morale du peuple, d'avarice et d'esprit de domination. L'attitude de la plupart des ecclésiastiques ne la surprend pas, car à son avis l'évêque enrichirait uniquement sa famille, grâce à son revenu annuel de 1500 louis d'or, et il remplirait le pays de mauvais prêtres. L'*Echo des Alpes* en appelle donc clairement à la lutte contre le clergé, dont la puissance s'effondrerait dès que l'on oserait s'élever contre lui. Le journal du parti radical attend de cette campagne le plus grand bien pour la religion : si l'on veut que le sacerdoce soit respecté désormais, il faut que le prêtre vertueux remplace les intrigants qui n'ont aucun souci de la religion, mais qui la discréditent souvent <sup>31</sup>.

Par la suite, cette feuille s'en prend, de manière particulièrement violente, au chapitre de Sion ; elle lui reproche d'avoir attisé et organisé la résistance à la nouvelle loi dans le Haut-Valais. Le chanoine Stockalper adresse à la rédaction une protestation formelle, datée du 25 février 1841, contre le bruit d'après lequel le chapitre l'aurait délégué dans le Haut-Valais pour l'exciter à s'opposer à divers projets de lois <sup>32</sup>. Mais la rédaction s'étonne de ce que le chapitre ait justement donné mandat au chanoine Stockalper, qui serait innocent, de le laver de cette inculpation. Elle réclame du chapitre une déclaration formelle attestant que personne ne s'est adressé aux curés du Haut-Valais en son nom, ou du moins au nom de la majorité de ses membres. Le chapitre est invité à déclarer qu'il n'y a eu aucune relation entre ces faits et l'assemblée de Glis, qui avait rédigé la protestation du 14 décembre 1840 contre la loi sur l'enseignement primaire <sup>33</sup>.

A la suite de cette mise en demeure de l'organe radical, le chapitre lui confirme, le 4 mars 1841, qu'il a été certainement l'adversaire de la loi, car une affaire si importante, qui intéresse les deux autorités, aurait dû être élaborée et approuvée par toutes les deux ensemble. Par contre, le chapitre certifie qu'en tant que tel il n'a rien entrepris contre le projet de loi. Et chaque membre du chapitre individuellement répète la même déclaration <sup>34</sup>.

On peut en déduire que le chapitre n'a manœuvré contre cette loi ni plus ni moins que les autres ecclésiastiques du canton ; au surplus, les chanoines, en tant que citoyens libres et jouissant de tous leurs droits, n'ont fait qu'exercer leur bon droit en cela.

Le journal radical, après ces déclarations, ne peut plus soutenir ses soupçons injustifiés à l'adresse du chapitre ; il se complaît dès lors de plus en plus à suspecter et à calomnier le clergé comme tel. A la suite de ces excès de langage, qui s'en prennent parfois

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Idem*, du 28 février 1841.

<sup>33</sup> *Ibid.* — Cf. Seiler, pp. 501 et suiv.

<sup>34</sup> *Echo des Alpes* du 4 mars 1841.

même au domaine dogmatique de l'Eglise, l'évêque adresse un avertissement au Conseil d'Etat, par lettre du 27 février 1841<sup>35</sup>. Le chapitre de Sion l'a conseillé dans ce sens et l'abbé de Saint-Maurice l'a assuré de son appui dans cette action<sup>36</sup>. Mais le gouvernement se contente d'une « admonestation paternelle » à la rédaction de l'*Echo des Alpes* ; il s'excuse auprès de l'évêque en disant qu'il n'a aucune juridiction sur un journal non officiel, et que des mesures plus sévères ne relèvent que des tribunaux. Toutefois, le Conseil d'Etat admet que le rédacteur<sup>37</sup> « a substitué l'exception à la règle en déversant sur la généralité du clergé le blâme qui ne peut atteindre que des cas particuliers »<sup>38</sup>.

Malheureusement, l'unité n'est pas encore rétablie en tous points au sein du clergé. Il semble que deux groupes se soient formés au chapitre de Sion, et le chanoine Derivaz polémique contre les deux à la fois<sup>39</sup>. Pierre-Joseph de Preux, le futur évêque, et François Machoud, tous deux anciens élèves du *Germanicum* à Rome, appartiendraient au groupe intégral, fidèle à Rome, mais qui ne comprend rien au monde, ce qui équivaut à la politique, selon Derivaz. Ce dernier attaque de manière particulièrement violente les chanoines Berchtold et Bürcher ainsi que le chancelier épiscopal Mengis, qui représentent une tendance plus progressiste et plus libérale. Il les accuse de vouloir implanter le fébronianisme au séminaire diocésain : « car au fond ce sont les principes que ces hommes astucieux professent, et le mot d'ultramontanisme n'est prononcé par eux que comme un terme odieux »<sup>40</sup>. Ils entendraient obtenir l'oreille de l'évêque, en qualité de conseillers, mais être en même temps les favoris du gouvernement « afin de leur faire oublier leur félonie passée ». Derivaz prétend tenir de bonne source que le groupe de Berchtold et de Bürcher n'est pas étranger aux équipes de l'*Echo des Alpes*, qui travaillent contre le chapitre<sup>41</sup>.

Il faut prendre ces assertions avec prudence, car elles procèdent d'inimitiés antérieures, nées au temps de l'affaire de la constitution. Elles n'en révèlent pas moins des tendances contradictoires au sein du haut clergé, et elles projettent une lumière significative sur le chanoine Derivaz lui-même ; ce dernier, bien que partisan convaincu de l'égalité de droits du Bas-Valais, appar-

<sup>35</sup> AES, 223/72.

<sup>36</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende des 21 et 23 février 1841.

<sup>37</sup> Alphonse Morand est le beau-frère du chef radical, le conseiller d'Etat Maurice Barman : DHBS, t. 5, Neuchâtel, 1930, p. 5, N° 8, art. *Morand*.

<sup>38</sup> AES, 223/72, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 1<sup>er</sup> mars 1841.

<sup>39</sup> Rome, Archives du Vatican, archives de la nonciature de Lucerne, vol. 172, lettre de Derivaz, du 6 mars 1841.

<sup>40</sup> Tout ce qui concerne la position philosophique et théologique de Berchtold mériterait une étude particulière.

<sup>41</sup> Rome, Archives du Vatican, *loc. cit.*

tient à l'aile conservatrice du clergé, et il rejoindra en cela le curé-doyen Dumoulin de Monthey, qui deviendra plus tard chanoine et directeur du Séminaire.

Berchtold déborde de foi libérale au progrès, « à une nature humaine qui se perfectionne lentement mais constamment ». Néanmoins, il a vu « peu de siècles où l'ordre du monde est aussi ébranlé » qu'à son époque. « Jamais l'erreur n'a formulé autant de principes plus impies en vue de les diffuser... Une ligue, qui a ses conjurés dans les quatre parties du monde, n'ambitionne rien moins que de rétablir l'homme dans le paradis terrestre, où il sera libéré de toutes les entraves de la conscience, des lois et de l'autorité humaine, où il s'enivrera, sans être dérangé, de toutes les jouissances naturelles, jusqu'à ce que la mort mette un terme définitif à son existence : telle est la seule, la plus haute destinée de l'homme. Celui qui trouble l'homme dans cette liberté n'est qu'un trompeur, un tyran, un ennemi de l'humanité, il conviendra de l'exterminer dès que les conjurés auront pris possession de ce nouveau paradis... C'est pourquoi ils tournent leurs armes de préférence contre le christianisme... le levier le plus puissant pour le renverser, c'est la haine des prêtres. Il suffit bien qu'ils appartiennent à l'état ecclésiastique ; on les hait comme la balayure de l'humanité, c'est pourquoi l'on calomnie leurs actions, leurs propos, leurs intentions. Il faut inclure aussi l'égalité individuelle des biens dans le parallèle entre les principes du comité de salut public de Paris et le paradis radical » <sup>42</sup>.

De telles remarques rendent plus qu'improbable une collusion entre Berchtold et la Jeune Suisse. C'est bien plutôt le contraire qui semble ressortir d'un voyage de Berchtold et de Bürcher, avec le chanoine Machoud, en décembre 1841, à Martigny et à St-Maurice. Ces trois chanoines ont reçu du chapitre cathédral la mission de rechercher, d'entente avec le prévôt du Grand-Saint-Bernard, l'abbé de Saint-Maurice et d'autres ecclésiastiques, la méthode à suivre pour combattre les doctrines pernicieuses qui se répandent dans le pays avec toujours plus de virulence. C'est au cours de ces entretiens que l'on envisage la fondation d'un journal capable de rivaliser avec l'*Echo des Alpes* de la Jeune Suisse, de combattre en faveur des droits de l'Eglise et du clergé et de la conception conservatrice de l'Etat <sup>43</sup>. Berchtold n'a rien de commun avec la Jeune Suisse. Ni lui ni son groupe n'appuient en secret les manœuvres de l'*Echo des Alpes* radical. Mais c'est un esprit ouvert et réfléchi et il ne s'engage pas dans des polémiques si elles ne lui laissent pas prévoir un résultat fructueux. Il a manifesté une compréhension particulière pour divers postu-

<sup>42</sup> AV, fonds Berchtold, *Prüfung der Bemerkungen welche über das bischöfliche Rundschreiben vom 12. Juli sind bekannt gemacht worden und anderer öffentlicher Schriften ähnlichen Inhalts*. Manuscrit de Berchtold, non daté.

<sup>43</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 23 décembre 1841.

lats ou essais de réformes, notamment en matière scolaire. Il ne peut pas toujours s'entendre complètement, sur de tels problèmes, avec ses confrères du chapitre et du dehors. Mais au cours de la campagne pour les droits de l'Eglise et du clergé, il se range sans équivoque aux côtés de ses confrères ; il en va de même lors de l'action contre l'*Echo des Alpes* et contre le radicalisme <sup>44</sup>.

En dehors du canton, c'est avant tout la question des couvents d'Argovie qui agite toujours plus les esprits <sup>45</sup>. Les discussions du Grand Conseil valaisan au sujet du rétablissement des couvents d'Argovie ne concernent pas seulement ces derniers ou les instructions pour les députés à la diète fédérale sur cet objet ; il s'agit bien en fait de la suprématie, voire de l'autorité exclusive d'un parti ou de l'autre dans le canton du Valais. Des théories naissent alors chez les libéraux et chez les radicaux, qui réapparaîtront après la guerre du Sonderbund.

Alexis Joris, chef militaire de la Jeune Suisse <sup>46</sup>, rejette en ces termes l'avis donné au Grand Conseil par le prévôt Filliez, à savoir que le pape avait protesté contre la suppression des couvents d'Argovie : « Le pape est un souverain étranger qui n'a rien à voir dans nos affaires intérieures » <sup>47</sup>. Le prévôt Filliez prend aussitôt la défense des droits du pape et proclame que le Souverain Pontife n'est pas un souverain étranger, puisqu'il exerce un pouvoir effectif partout où il se trouve des catholiques <sup>48</sup>. Le prévôt Filliez reconnaît avec Joris que la religion peut exister sans les couvents ; par contre, leurs droits et les propriétés de l'Eglise doivent être respectés. Cette dernière remarque donne prétexte au député radical Gard pour combattre le droit de propriété des couvents et la justification de leur maintien <sup>49</sup>.

Le 17 mars 1841, la Jeune Suisse se déclare solidaire avec les radicaux argoviens pour ce qui concerne l'abolition des couvents, en envoyant une adresse de félicitations au Conseil d'Etat du canton d'Argovie. Puis, leur organe officiel, l'*Echo des Alpes*, ouvre une violente polémique contre des ecclésiastiques du dizain de Sion, qui auraient prêché contre la suppression des couvents.

<sup>44</sup> « Il condamnait toute tendance politique qui commettait quelque injustice ou qui portait atteinte à la foi et aux droits de l'Eglise ». Franz Jost, *Plarrer Peter Josef Kämpfen (1827-1873)...*, Brigue, 1935, p. 164.

<sup>45</sup> Seiler, pp. 515 et suiv., chapitre V : « Position adoptée par le Valais dans l'affaire des couvents d'Argovie ».

<sup>46</sup> DHBS, t. 4, Neuchâtel, 1928, p. 290, art. Joris, N° 5. — Strobel, annexe biographique.

<sup>47</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 3 mars 1841.

<sup>48</sup> *Ibid.* — Cf. l'*Echo des Alpes* de 1841, N°s 20-22, comptes rendus du Grand Conseil.

<sup>49</sup> *Ibid.*



Il reproche en même temps au clergé d'attiser la haine contre le gouvernement et contre l'ordre établi <sup>50</sup>.

Les assauts incessants et démesurés de l'*Echo des Alpes* ainsi que la campagne au sujet des couvents d'Argovie engagent finalement le clergé à s'unir en un front décidé contre les attaques des radicaux.

La grande assemblée des délégués du clergé des deux parties du pays, qui se tient le 5 octobre 1841 dans la salle des calendes du chapitre de Sion, donne le premier signal manifeste de cette réaction. Les ecclésiastiques du Bas-Valais sont représentés par l'abbé de Saint-Maurice Étienne Bagnoud, par le prévôt du Saint-Bernard Benjamin Filliez et par le chanoine André Derivaz. Pour le clergé de la partie supérieure du canton comparaissent Antoine Roten, promoteur pour le Haut-Valais, Gaspard Stoffel, doyen de Viège, Gaspard Allet, doyen de Loèche, ainsi que Georges Mayoraz, doyen de Vex. Naturellement, comme l'assemblée se passe dans les locaux du chapitre, c'est ce dernier qui forme le gros de la troupe. Sont présents : Pierre-Antoine de Preux, doyen du chapitre, Antoine Berchtold, doyen de Valère, Antoine de Kalbermatten, grand sacristain, Gaspard de Stockalper, grand chantre, et les chanoines Félix Bay, Pierre-Joseph de Preux, François Machoud, official, Alphonse de Kalbermatten, Antoine Bürcher, vicaire général, Alphonse de Werra et Matthias Blatter. C'est le chapitre qui a insisté pour que l'on provoque cette conférence <sup>51</sup> ; son ordre du jour comporte : le cas des couvents d'Argovie, le problème de la représentation de l'évêque au Grand Conseil <sup>52</sup> et les questions que pose la réforme scolaire. Elle décide, sur motion du clergé bas-valaisan, de prier l'évêque d'envoyer au Grand Conseil une pétition au nom de tous les ecclésiastiques du canton. Cette adresse exprimera la reconnaissance du clergé pour les bonnes instructions que les députés à la diète fédérale ont reçues, mais elle y joindra le vœu que le Grand Conseil puisse s'inspirer du même esprit lorsqu'il formulera de nouvelles instructions. Ce texte sera rédigé en deux exemplaires, allemand et français, et il portera la signature de l'évêque, des chanoines et de tous les doyens du pays <sup>53</sup>.

La polémique suscitée par la loi sur l'instruction primaire a fait prendre conscience au clergé des défauts de l'organisation scolaire antérieure. En tout cas, du côté de l'Eglise, on songe aussi maintenant à des réformes efficaces. Sur proposition d'un représentant bas-valaisan, l'assemblée décide de faire les propositions suivantes : l'évêque désignera une commission qui sera chargée

<sup>50</sup> *Echo des Alpes*, du 9 avril 1841.

<sup>51</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 23 février 1841.

<sup>52</sup> V. ci-dessous, p. 296.

<sup>53</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 5 octobre 1841. — V. la pétition du clergé, AV, protocole du Grand Conseil d'octobre 1841, annexe B.

des questions scolaires ; ensuite, dans une lettre aux curés et aux régents, il les exhortera à veiller aux écoles et à s'y consacrer avec plus de soin. En outre, l'évêque ou la commission scolaire épiscopale désignera, dans chaque décanat, un inspecteur scolaire ecclésiastique, qui devra visiter, une fois par mois, les écoles du décanat et qui veillera à ce que les maîtres et les curés remplissent fidèlement leurs devoirs. L'inspecteur scolaire a l'obligation de rendre compte, devant la commission épiscopale, des visites qu'il fait aux écoles <sup>54</sup>.

Jusqu'ici, le clergé semble s'être limité à une attitude purement défensive devant les attaques dont il fait l'objet. Mais à présent, ainsi que cela ressort de son attitude à l'égard de la réforme scolaire, il passe à une défense active. Dès le début de l'année 1842, il se déclare toujours plus fortement solidaire du mouvement conservateur. Cette évolution revêt une importance particulière pour le Bas-Valais. Par la suite, le clergé intervient de plus en plus sciemment, jusque dans les événements politiques, afin de défendre ses droits et ceux de l'Eglise. Comme on vient de le dire, en décembre 1841, les chanoines Berchtold, Bürcher et Machoud entreprennent un voyage à Martigny et à Saint-Maurice. Le but de ce déplacement est le suivant : ils ont mission, de la part du chapitre de Sion, de délibérer avec les prélats des deux couvents et avec d'autres ecclésiastiques sur les moyens les plus efficaces à adopter contre la diffusion, chaque jour croissante, de maximes et de doctrines perverses, et contre le mal dans le pays. Au cours de ces entretiens, on semble avoir élaboré un plan tout à fait concret dans ce but, mais nous n'avons pas pu le retrouver jusqu'ici. Une nouvelle conférence a lieu avant Noël déjà ; le chapitre y délègue le chanoine Stockalper avec des instructions précises. Le chapitre se déclare prêt à faire un sacrifice spécial pour le bien du pays, notamment pour favoriser son progrès intellectuel <sup>55</sup>. Dès le 3 janvier 1842, le chanoine Stockalper fait rapport sur l'assemblée constitutive, tenue à Martigny, d'une « ligue contre le mal croissant dans la patrie ». Le chapitre, à la majorité des voix, se déclare prêt à une contribution de 24 louis d'or *ex propria bursa* pour fonder cette œuvre <sup>56</sup>. Tel est l'acte de naissance de la *Gazette du Simplon*, qui entreprend la lutte contre l'*Echo* radical, dès le 25 juin 1842 <sup>57</sup>. Dans la nuit du 12 au 13 avril 1843, une bande de Jeunes Suisses armés détruit et jette au Rhône la presse et tout le matériel de ce journal <sup>58</sup>. Mais le 12 juillet déjà, le prévôt Filliez, comme président du conseil d'administration de la *Gazette du Simplon*, convoque une

<sup>54</sup> ACS, *loc. cit.*

<sup>55</sup> *Ibid.*, calende du 23 décembre 1841.

<sup>56</sup> *Ibid.*, calende du 3 janvier 1842.

<sup>57</sup> Meyer, pp. 504-512. — Blaser, Bâle, 1956, pp. 433-434.

<sup>58</sup> Seiler, p. 534.

assemblée à Martigny afin de délibérer sur l'administration antérieure ainsi que sur une nouvelle fondation du journal détruit par la violence. Le chapitre de Sion donne mandat à son représentant, le chanoine Alphonse de Kalbermatten, d'intervenir en faveur d'une nouvelle fondation de la *Gazette* <sup>59</sup>.

Tant que l'on n'aura pas découvert de nouveaux documents, on ne pourra pas clairement établir que le clergé ait participé à fonder l'association de la « Vieille Suisse ». Il serait téméraire de vouloir rattacher directement la fondation de la « Vieille Suisse » à l'assemblée tenue à Martigny vers la fin de 1841 ou au début de 1842. Par contre, il est bien possible que « l'association contre le mal croissant dans la patrie » ait donné le branle à la fondation de la « Vieille Suisse ». On ne saurait nier davantage que « cette association contre le mal croissant dans la patrie » ait pu conduire à la société de la « Vieille Suisse ». Mais on admet plutôt jusqu'ici que celle-ci a eu sa fondation propre dans le Haut-Valais et qu'elle s'est propagée aussitôt dans le Bas-Valais.

On acquiert donc la conviction que les différents problèmes de politique ecclésiastique ont bien provoqué un regroupement dans la vie politique du Valais. Tout d'abord, les polémiques relatives à la loi scolaire entraînent une nette scission entre le clergé bas-valaisan et le mouvement libéral-radical. Les attaques excessives de l'*Echo des Alpes* et des radicaux contre l'Eglise, contre le clergé et contre les institutions ecclésiastiques, et tout particulièrement l'attitude qu'ils adoptent devant la suppression des couvents d'Argovie, conduisent peu à peu le clergé de tout le pays à un rapprochement, et enfin à une entente. La position prise au sujet des mêmes problèmes de politique ecclésiastique provoque aussi une scission sur le plan purement politique. Les attaques et les critiques effrénées des radicaux contre l'Eglise et le clergé renforcent progressivement, dans une population catholique, l'opposition des éléments conservateurs. Le clergé, qui voit dans ces derniers des compagnons de lutte auxquels il peut faire confiance, proclame très vite son identité avec le mouvement conservateur, pour autant que cette identité n'ait pas encore apparu lors des luttes suscitées en 1839 par la revision de la constitution <sup>60</sup>.

<sup>59</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 12 juillet 1843. — En réalité, ce journal ne reparait plus désormais.

<sup>60</sup> Luquet, *Etudes*, p. 178.

### 3. Discussions relatives au suppléant de l'évêque au sein du Grand Conseil

On trouve les premiers fruits de la collusion entre l'ensemble du clergé et les conservateurs à propos d'une question secondaire. La session de novembre 1842 délibère sur la représentation de l'évêque au Grand Conseil ; c'est ainsi que le problème de la représentation des ecclésiastiques redevient d'une actualité brûlante. Les opinions du clergé et des conservateurs se heurtent de nouveau à celles de la majorité libérale-radical. Mais cette fois, la ligne de démarcation ne suit plus la Morge de Conthey, car le Bas-Valais lui-même se scinde en deux camps.

Le problème de la représentation de l'évêque au Grand Conseil est ancien. Le 2 août 1840 déjà, le chanoine Derivaz en parle quand il commente la nouvelle constitution. Certes, il admet que la représentation politique du clergé, dans la constitution de 1839, est infiniment plus logique et plus équitable que dans celle de 1815. Par contre, il estime contradictoire que la première partie de l'article 20<sup>1</sup> accorde au clergé deux représentants au Grand Conseil, tandis que le second paragraphe n'accorde pas de suppléant à l'évêque. Si donc l'évêque ne peut ou ne veut pas participer aux séances du Grand Conseil, le clergé de la partie du pays dont l'évêque est originaire se trouve démuní de représentation. Pourtant, selon l'esprit de la nouvelle constitution, aucun Valaisan jouissant du droit de vote ne doit demeurer sans représentant au sein de l'autorité suprême du pays. C'est pourquoi Derivaz réclame que l'évêque, en cas d'empêchement, puisse se faire représenter au moyen d'un suppléant. A son avis, ce suppléant ne devrait être désigné ni par l'évêque, ni par le chapitre, ni par le Grand Conseil, mais bien par le clergé de la partie du pays dont l'évêque est ressortissant. L'élection devrait donc se passer selon le mode d'élection prévu pour les représentants du clergé bas-valaisan<sup>2</sup>.

Au demeurant, la question semble sombrer dans l'oubli. L'évêque Roten ne participe jamais aux sessions du Grand Conseil, mais personne ne songe à exiger un remplaçant pour l'évêque. L'occasion se présente néanmoins lorsque le chapitre, le 28 septembre 1841, sur mandat de l'évêque tombé malade, envoie au prévôt Filliez, président du comité électoral du clergé bas-valaisan, une invitation à une assemblée de délégués du clergé<sup>3</sup>. Les délégués se réunissent, le 5 octobre, dans la salle des calen-

<sup>1</sup> RL, t. 6, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1889, p. 26.

<sup>2</sup> *Echo des Alpes* du 2 août 1839.

<sup>3</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 28 septembre 1841.

des du chapitre, afin de délibérer sur les problèmes en suspens dans le diocèse. A côté de l'affaire des couvents d'Argovie, de la position du Valais à son égard et de la réforme scolaire, la représentation de l'évêque au Grand Conseil constitue l'objet principal des délibérations de cette assemblée. Ce sont de nouveau les mandataires du clergé bas-valaisan qui soulèvent le problème. A leur avis, le clergé du Haut-Valais devrait élire un suppléant pour l'évêque ; l'élu devrait siéger auprès de son collègue bas-valaisan au Grand Conseil, comme si personne ne contestait ce droit <sup>4</sup>. Le chapitre de Sion, comme les représentants du Haut-Valais, approuve la proposition des délégués du Bas-Valais. Cette motion est portée à la connaissance de l'évêque, de même que les autres décisions de l'assemblée. Par la suite, le chapitre reçoit mandat de l'évêque de poursuivre les affaires discutées <sup>5</sup>. Toutefois, il semble que l'on ne se soit pas entièrement entendu au sujet de la proposition du clergé bas-valaisan, pour le moins douteuse au point de vue du droit constitutionnel. Afin d'éviter des complications, on décide, le 4 novembre de la même année, d'adresser une pétition au Grand Conseil, afin de pouvoir élire un représentant du clergé haut-valaisan en qualité de suppléant de l'évêque <sup>6</sup>. Mais les hésitations semblent l'avoir emporté de nouveau : en tout cas, le chapitre décide, en calendes du 23 novembre, d'attendre encore avant de déposer cette pétition <sup>7</sup>. Aux calendes du 19 avril 1842, le doyen du chapitre Pierre-Antoine de Preux revient à la charge et demande aux chanoines si la pétition qu'on vient de rédiger ne doit pas être envoyée au Grand Conseil. Le chapitre s'y refuse, mais il estime nécessaire d'orienter l'évêque sur la situation, et de l'inviter à délibérer de nouveau avec le clergé des deux parties du pays. Au surplus, il se déclare prêt à soutenir l'affaire au nom de l'évêque <sup>8</sup>. Ce sont probablement des sondages confidentiels dans le milieu des chefs politiques, et l'incertitude du chapitre lui-même qui inspirent cette attitude hésitante. Sur mandat épiscopal, le chapitre adresse alors une lettre à tous les doyens du diocèse, afin de connaître la réaction de l'ensemble du clergé à l'égard de cette pétition, qui tend à ce que le Grand Conseil admette un suppléant pour l'évêque. Apparemment, les réponses sont affirmatives, car l'évêque envoie la pétition en date du 13 mai 1842 <sup>9</sup> ; il explique que sa maladie persistante l'empêche pratiquement de prendre part aux sessions du Grand Conseil, et il avise l'autorité législative que le clergé des dizains orientaux, réuni en collège électoral, va

<sup>4</sup> *Idem*, du 5 octobre 1841.

<sup>5</sup> *Idem*, du 6 octobre 1841.

<sup>6</sup> *Idem*, du 4 novembre 1841.

<sup>7</sup> *Idem*, du 23 novembre 1841.

<sup>8</sup> *Idem*, du 19 avril 1842.

<sup>9</sup> *Idem*, du 13 mai 1842.

lui désigner un suppléant pour le représenter au sein du Grand Conseil <sup>10</sup>.

Ainsi le problème est soumis à une discussion publique, qui va durer presque une année. Etant donné l'importance du communiqué de l'évêque, le Grand Conseil le transmet au Conseil d'Etat pour en obtenir un préavis. Ce dernier adresse, le 30 mai, un message au législatif ; il y déclare qu'à son avis le Grand Conseil constituant de 1839 a sanctionné un privilège en accordant deux représentants au clergé. L'évêque est d'office l'un de ces représentants. Aussi le Conseil d'Etat estime-t-il qu'une représentation de l'évêque au Grand Conseil serait contraire tant à l'esprit qu'à la lettre des dispositions constitutionnelles. Pour ce motif, le message du Conseil d'Etat propose au Grand Conseil d'aviser l'évêque que sa représentation ne peut se faire selon le mode prévu par sa lettre <sup>11</sup>. La commission chargée de l'examen du message du Conseil d'Etat propose de prier instamment l'évêque de revenir sur sa décision, car son absence du Grand Conseil causerait une impression pénible et donnerait lieu à des interprétations fâcheuses. D'autre part, la question de la représentation de l'évêque revêt une portée considérable, parce qu'elle touche à la constitution. Le mode d'élection du représentant de l'évêque serait encore plus malaisé à déterminer.

Par suite, le Conseil d'Etat est chargé de prier instamment l'évêque de prendre part aux délibérations du Grand Conseil. Toutefois, si l'évêque maintenait sa demande, le Conseil d'Etat devrait présenter une nouvelle proposition à la prochaine session du Grand Conseil <sup>12</sup>.

De fait, l'évêque persiste dans sa résolution, et le Conseil d'Etat, au début de la session de novembre 1842, présente un nouveau message au Grand Conseil <sup>13</sup>. La commission du Grand Conseil, après examen de ce message, se partage en une majorité et en une minorité : la majorité de 4 membres considère l'article 20 de la constitution cantonale comme un privilège, incessible de nature, parce que lié à la personne ou à l'office de son bénéficiaire. Dans la constitution, l'évêque est désigné comme représentant du clergé pour la partie du pays dont il est originaire ; il n'est donc pas un membre éligible, mais député d'office au Grand Conseil. De plus, le siège réservé à l'évêque au Grand Conseil lui est reconnu uniquement en raison de sa dignité épiscopale. Pour ces motifs, la majorité de la commission ne peut lui reconnaître un suppléant.

Toutefois, au cas où la majorité du Grand Conseil accep-

<sup>10</sup> AV, protocole du Grand Conseil de 1842, session de mai, annexe litt. K.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 21 novembre 1842.

terait la requête de l'évêque, l'élection de son suppléant devrait se passer, de l'avis de la majorité de la commission, dans les formes prescrites pour l'élection épiscopale, c'est-à-dire par le Grand Conseil.

La minorité de la commission, formée de trois membres, admet pour sa part que l'article 20 de la constitution accorde deux représentants au clergé, et que celui-ci serait privé de ce droit s'il ne pouvait désigner un suppléant au représentant qui lui est reconnu. Le clergé d'une partie du pays se trouverait ainsi dans une situation plus défavorable que celui de l'autre, ce qui serait une injustice et fausserait le principe de la représentation proportionnelle <sup>14</sup>.

Au cours de la discussion très vive qui s'ensuit, motion est faite de renvoyer cette question épineuse jusqu'à la prochaine revision de la constitution ; l'auteur de cette motion estime en effet qu'aucun motif impérieux ou urgent n'exige une solution instantanée. La majorité du Grand Conseil rejette pourtant cette proposition. A l'appel nominal, lors de la votation qui suit, une majorité de 24 députés se prononcent pour l'admission d'un suppléant, tandis que 18 votent contre cette solution. En même temps, on adopte la seconde proposition de la minorité de la commission, d'après laquelle le clergé de la partie du pays dont l'évêque est ressortissant doit élire le suppléant de ce dernier <sup>15</sup>.

Cette votation provoque un incident le lendemain. Pottier, chef de la Jeune Suisse, s'est refusé à voter sur le mode d'élection du suppléant de l'évêque ; il a motivé expressément son refus. Il se plaint par conséquent de ce que le protocole du Grand Conseil n'en fasse point mention, et il demande que cela soit porté au protocole. Là-dessus, Pottier, au nom de 21 députés, dépose une déclaration portant que la décision du Grand Conseil est contraire à la constitution. Les députés protestataires entendent que leurs droits et ceux de leurs électeurs soient garantis pour le cas où cette décision serait exécutée. Ils attendent en outre que le Conseil d'Etat, qui a pour devoir de veiller au maintien de la constitution et des lois, fasse encore de plus amples communications sur cette affaire litigieuse, au cours de la présente session <sup>16</sup>.

Le représentant du clergé s'oppose à ce qu'on insère cette déclaration au protocole. Au vote, ceux qui repoussent la représentation de l'évêque sont battus par 32 voix contre 40. Le président du Conseil d'Etat fait une déclaration, suivie d'une nouvelle discussion animée ; là-dessus, la minorité quitte la salle des séances. Mais la majorité du Grand Conseil se réunit en « comité

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Idem*, du 23 novembre 1842.

<sup>16</sup> *Idem*, du 24 novembre, annexe litt. L.

délibérant » et décide, pour montrer sa volonté d'apaisement, d'admettre au protocole la déclaration de la minorité. Les députés présents adoptent cette résolution à la quasi unanimité, mais décident néanmoins qu'une contre-déclaration de la majorité sera insérée à côté de la déclaration de la minorité ; cette contre-déclaration porte que la décision du 23 novembre sur la représentation de l'évêque a été prise en interprétant l'article 20 de la constitution, et qu'elle ne constitue aucune modification ou adjonction à la constitution. Le Grand Conseil se proclame seul compétent pour faire cette interprétation, et il se réserve, dans ce sens, les droits et les attributions qui lui reviennent <sup>17</sup>.

Pour la première fois, l'opposition croissante des conservateurs est ainsi parvenue à mettre en minorité le parti gouvernemental régnant des libéraux et des radicaux. Le gouvernement libéral se doit donc, pour des raisons de prestige déjà, de prendre position. Il s'exécute le 28 novembre 1842 : le président du Conseil d'Etat fait à son tour une déclaration relative à la décision du Grand Conseil, et il demande qu'elle soit mise au protocole. Le Conseil d'Etat y souligne que, lors de la session de mai déjà, il a spécifié qu'une représentation de l'évêque au Grand Conseil est incompatible avec la constitution et qu'il n'a pas changé de conviction. En effet, en dehors des collèges électoraux des districts, la constitution ne reconnaît qu'un seul collège électoral ecclésiastique. Mais la votation du 23 novembre institue un double collège électoral ecclésiastique. Par conséquent, il est tout à fait évident que le Grand Conseil a ajouté une disposition à la loi fondamentale de l'Etat, qui ne la comportait aucunement. En adoptant cette mesure, l'autorité législative a procédé à un acte qui relève uniquement de la compétence d'une autorité constituante. Le gouvernement combat ensuite la conception des députés selon laquelle leur décision ne fait qu'interpréter une disposition de la constitution. Aux yeux du Conseil d'Etat, la décision prise ne constitue nullement l'interprétation d'un texte peu clair de la constitution, mais bien l'extension arbitraire d'un privilège. Pourtant, un tel privilège doit être interprété aussi restrictivement que possible. Le Conseil d'Etat estime donc que le Grand Conseil serait resté dans les limites de ses attributions s'il s'était rangé à la proposition du Conseil d'Etat tendant à ce qu'il élise lui-même le suppléant de l'évêque. En effet, le Conseil d'Etat considère le Grand Conseil comme un véritable collège électoral, puisqu'il procède à l'élection de l'évêque <sup>18</sup>. En tant qu'assemblée électoral, il pourrait élire aussi le remplaçant de l'évêque pour le grand Conseil. Le Conseil d'Etat, en confiant cette nomination au Grand Conseil, ne lui a pas reconnu de

<sup>17</sup> *Idem*, du 24 novembre 1842. — *Echo des Alpes* de 1842, Nos 92 à 95.

<sup>18</sup> Constitution du canton du Valais du 3 août 1839, art. 31, N° 11, RL, t. 6, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1889, p. 29.



compétence nouvelle, mais il a voulu donner à l'article 20 toute l'extension dont il est susceptible, afin que le clergé obtienne tout son droit.

Le Conseil d'Etat s'écarte donc de la décision du Grand Conseil, et il la stigmatise comme étant une dérogation formelle à la constitution. C'est pourquoi il décline toute responsabilité devant les graves conséquences que cette conduite peut entraîner, et il se réserve de prendre au besoin les mesures prévues dans les limites de ses attributions<sup>19</sup>. Cette déclaration est insérée à son tour au protocole.

Le gouvernement libéral est amené à prendre cette position soit pour des raisons de prestige, soit encore sous la pression des radicaux. En tout cas, il est étonnant que, contrairement à Pottier et consorts, il reconnaisse comme compatible avec la constitution une représentation de l'évêque au Grand Conseil. Ce qui est anti-constitutionnel à ses yeux, c'est la manière dont le remplaçant de l'évêque devrait être élu.

Conformément à la décision du Grand Conseil, l'évêque donne mandat au chapitre, le 19 janvier 1843, de procéder à l'élection de son suppléant. Mais le chapitre insiste pour que l'évêque, en sa qualité de chef du clergé, procède en personne à la chose<sup>20</sup>. Les futurs candidats à l'épiscopat au sein du chapitre espèrent écarter par là le danger de perdre leurs électeurs dans le camp radical et libéral. L'évêque porte donc seul la responsabilité lorsqu'il convoque, en février 1843, le clergé du Haut-Valais, pour l'élection de son suppléant, qui doit se passer à la fin d'avril<sup>21</sup>. Des bruits et des menaces qui circulent dans le pays lui inspirent des craintes pour la sécurité personnelle de son suppléant et pour la tranquillité et l'ordre publics. L'évêque ne voit point ce que l'on pourrait objecter contre l'exercice d'un droit reconnu par la grosse majorité de l'autorité suprême du pays ; pourtant il trouve bon de s'informer sur ces rumeurs auprès du Conseil d'Etat<sup>22</sup>.

Dans sa réponse du 16 avril, le Conseil d'Etat pense pouvoir dissiper les craintes de l'évêque. Il estime toutefois utile de communiquer à ce dernier la déclaration qu'il a déposée pour sa part au Grand Conseil. Dans sa lettre d'accompagnement, le Conseil d'Etat souligne que sa conviction s'est encore accrue depuis lors, et qu'au besoin il agira conformément à sa précédente déclaration. Néanmoins, il exprime l'espoir que le patriotisme de l'évêque

<sup>19</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 28 novembre 1842, annexe litt. P, déclaration du Conseil d'Etat du 26 novembre.

<sup>20</sup> ACS, *Liber Calendalis*, calende du 19 janvier 1843.

<sup>21</sup> *Idem*, du 27 février 1843.

<sup>22</sup> AES, 223/95, échange de lettres entre l'évêque et le Conseil d'Etat au sujet du représentant de l'évêque au Grand Conseil (copies) : l'évêque au Conseil d'Etat, lettre du 15 avril 1843.

l'emportera sur son refus de siéger aux délibérations du Grand Conseil. En prenant part aux sessions du Grand Conseil, l'évêque du pays pourrait éliminer complètement une question controversée, dont les conséquences seraient imprévisibles<sup>23</sup>.

Si l'on en croit l'*Echo des Alpes*, l'élection du suppléant de l'évêque a quand même lieu. Une notice de ce journal radical indique que le chanoine Pierre-Joseph de Preux a été élu suppléant de l'évêque, à Viège, par le collège électoral des ecclésiastiques haut-valaisans<sup>24</sup>.

Le 18 mai 1843, le Grand Conseil s'assemble en session ordinaire ; mais l'évêque du pays y prend part en personne, ce qui permet d'écarter le danger d'une nouvelle dispute au sujet de la question du suppléant<sup>25</sup>. Après le décès de l'évêque Maurice Roten, survenu le 11 août 1843<sup>26</sup>, le clergé semble avoir renoncé à députer un suppléant de l'évêque au Grand Conseil. Après son élection, le nouvel évêque Pierre-Joseph de Preux prend part aux délibérations du Grand Conseil. De la sorte, la question du suppléant devient sans objet jusqu'à la nouvelle réglementation de la représentation ecclésiastique, dans la constitution de 1844.

#### 4. Lutttes pour les immunités ecclésiastiques et pour les biens du clergé

##### a) *Evolution de la question des immunités jusqu'en 1843*

En dernière analyse, l'enjeu de toutes les contestations des années 1840 entre le clergé et le radicalisme valaisan, c'est sans aucun doute les privilèges ou les immunités du clergé.

Lors des démêlés de 1839 déjà, la question des immunités réapparaît sans cesse. Nous pouvons donc admettre, sans crainte d'erreur, que ce problème n'a pas été débattu seulement dans les milieux politiques, mais qu'on s'est disputé avec passion à ce sujet dans le public. En tout cas, il est frappant que le Haut-Valais considère justement la garantie expresse des droits et des immunités du clergé, ainsi que des corporations religieuses existant en Valais, comme la condition fondamentale pour toute entente<sup>1</sup>. Dans son manifeste, le clergé du diocèse de Sion réclame « que la constitution garantisse : 1. les droits et les immunités des ecclésiastiques ; 2. les biens du clergé et les fondations pieuses ;

<sup>23</sup> *Ibid.*, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 16 avril 1843.

<sup>24</sup> *Echo des Alpes* du 30 avril 1843.

<sup>25</sup> AV, protocole du Grand Conseil, session de mai 1843.

<sup>26</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 12 août 1843.

<sup>1</sup> V. ci-dessus, p. 257.

3. les corporations religieuses existantes, avec tous leurs droits ;
4. les droits de l'Eglise sur les écoles » <sup>2</sup>.

Le 10 janvier 1839, la commission chargée des travaux préparatoires en vue de reviser la constitution demande des précisions, par l'organe de son président Eugène de Riedmatten, sur certains points contenus dans le manifeste du clergé : en particulier, elle veut savoir quelle extension le clergé désire donner aux droits d'immunité <sup>3</sup>. Cette contre-demande permet à son tour de voir toute l'importance que l'on accorde à ce problème.

Il est donc bien étonnant que le Grand Conseil constituant de janvier et d'août 1839 n'ait presque pas entamé la question des immunités. Il semble légitime d'en conclure que la constituante a renoncé à la régler sur-le-champ dans la crainte d'effaroucher le clergé et les milieux conservateurs et cléricaux du Bas-Valais. C'est pourquoi, lorsqu'une partie des ecclésiastiques du Bas-Valais réclame, dans une pétition, une garantie pour les droits de la religion et du clergé, on accepte sans autre discussion l'article 3 qui porte : « les droits du vénérable clergé sont maintenus » <sup>4</sup>. L'assemblée constituante ajoute expressément, dans son protocole, que l'on entend par « clergé » aussi bien le clergé séculier que régulier <sup>5</sup>, et que par « droits du clergé » on comprend les immunités ecclésiastiques et les autres droits résultant du droit canonique <sup>6</sup>. De même, l'article formulé de la manière suivante : « les droits du clergé, séculier et régulier, sont maintenus », est inscrit sans discussion dans la constitution du 3 août 1839 <sup>7</sup>.

L'évêque reproche quand même à la constitution du 3 août 1839 de ne pas fournir toutes les garanties que le clergé avait réclamées à juste titre, dans son manifeste du 7 janvier, en faveur de la religion et pour le maintien des droits et des immunités ecclésiastiques <sup>8</sup>.

Le *Bulletin des séances de la constituante* valaisanne ouvre, dès le 7 mars 1839, une polémique contre la représentation du clergé au Grand Conseil, en parlant des immunités ecclésiastiques. Comme nous l'avons exposé ci-dessus, le Bulletin ne veut contester au clergé ni l'éligibilité, ni l'exercice des droits politiques ; mais il entend que le clergé renonce à ses droits d'immunité, qu'il obéisse aux lois qu'il collabore à établir, qu'il soit justiciable des

<sup>2</sup> ASHB, J 50, N° 114 a.

<sup>3</sup> AES, 223/53, lettre du 10 janvier 1839 au président du comité central ecclésiastique.

<sup>4</sup> AV, protocole du Grand Conseil constituant du 29 janvier 1839 ; pétition du 23 janvier des décanats de Saint-Maurice, Martigny et Monthey.

<sup>5</sup> *Ibid.*, minute.

<sup>6</sup> *Echo des Alpes* du 5 juillet 1840.

<sup>7</sup> AV, protocole du Grand Conseil constituant du 1<sup>er</sup> août 1839, minute.

<sup>8</sup> AES, 223/58, mémoire adressé à J. de Riedmatten le 24 août 1839.

tribunaux civils, qu'il supporte les charges publiques comme les autres citoyens, en un mot, qu'il soit citoyen comme tout autre<sup>9</sup>. On retrouve un exposé analogue dans une lettre du Conseil d'Etat adressée le 9 septembre 1839 à l'évêque Roten<sup>10</sup>.

La première occasion de pratiquer une brèche dans les immunités ecclésiastiques, si odieuses au libéralisme, s'offre à la session de novembre 1840, lors de la discussion du projet de loi sur l'enseignement primaire<sup>11</sup> et sur les charges militaires. Au moment du débat sur le projet de loi sur les charges militaires, on soulève la question de savoir si les ecclésiastiques auront aussi à payer la taxe militaire. Les uns entendent que les ecclésiastiques soient imposables sur leur fortune privée, mais non pas sur les avoirs de leur bénéfice. D'autres soutiennent que les prêtres sont des citoyens comme tous les autres, et qu'en vertu de la charte fédérale ils ne sont pas exonérés des charges militaires<sup>12</sup>. Les communes devraient pouvoir décider si un bénéfice est suffisant pour être astreint à supporter de telles charges. Sans prendre de décision sur la question, le Grand Conseil adopte la loi après une longue discussion<sup>13</sup>, loi qui est repoussée par le peuple en même temps que la loi sur les écoles primaires, le 7 février 1841, notamment parce que le Haut-Valais discerne dans toutes les deux une atteinte aux immunités ecclésiastiques<sup>14</sup>.

Lors de la session de mai 1842, la loi sur les charges militaires fait l'objet de nouveaux débats. Le chanoine Derivaz, en sa qualité de représentant du clergé, demande qu'on insère au protocole une déclaration à teneur de laquelle la loi ne devrait pas porter atteinte aux droits acquis du clergé. Mais les députés s'opposent à cette requête et réclament la preuve de l'existence de traités selon lesquels le clergé serait libéré de l'impôt militaire. Pottier, chef de la Jeune Suisse, confirme pour sa part qu'en l'an 1818 le clergé et l'Etat avaient passé une convention par laquelle le clergé se serait engagé, en lieu et place de l'impôt militaire, à contribuer à l'entretien du séminaire épiscopal<sup>15</sup>. Mais, comme le soutient Pottier, les curés les plus pauvres et les plus petits bénéfices s'étant refusés à tout paiement, tout est resté sur l'ancien pied. Derivaz soutient au contraire que le contrat a été pour le moins exécuté en partie; toutefois, le séminaire n'a pu être entretenu sans l'aide de l'Etat<sup>16</sup>.

<sup>9</sup> Bulletin, N° 17, du 9 mars 1839.

<sup>10</sup> *Echo des Alpes* du 15 septembre 1839.

<sup>11</sup> V. ci-dessus, pp. 284 et suiv.

<sup>12</sup> V. l'article XII du pacte fédéral de 1815.

<sup>13</sup> AV, protocole du Grand Conseil de novembre 1840. — Cf. Seiler, p. 497.

<sup>14</sup> Seiler, *ibid.*, note N° 15.

<sup>15</sup> En réalité cette convention date de 1820 : AV, Abscheid de mai 1820, vol. IV, pp. 81 et suiv., et le texte de la convention à la p. 101.

<sup>16</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai 1842.

Finalement, malgré les protestations du représentant des ecclésiastiques, le projet de loi est accepté<sup>17</sup>. Mais au moment de la votation populaire du 21 août 1842, pas plus que le premier projet, le second ne trouve grâce devant le souverain<sup>18</sup>.

Plus les attaques des radicaux contre le clergé et contre ses droits deviennent violentes, plus leur organe de presse fait rage contre les immunités ecclésiastiques. Il offre avec prédilection à ses lecteurs des histoires scandaleuses sur le clergé, afin de bien les persuader que les délits des ecclésiastiques demeurent impunis du fait que le clergé, grâce aux immunités ecclésiastiques, ne peut être cité devant les tribunaux civils<sup>19</sup>. Ce journal pense, au moyen de ses publications, rendre attentifs ses abonnés aux tristes conséquences des privilèges corporatifs du clergé<sup>20</sup>. Le 6 mars, il publie bien une défense de ces droits, écrite par un curé de village, mais il s'efforce, dans une remarque de la rédaction, d'annihiler les moyens de défense invoqués<sup>21</sup>.

A son tour, Maurice Barman, chef des libéraux-radicaux, rend les immunités du clergé responsables de l'opposition au gouvernement libéral de 1840 à 1843 : « aussi longtemps que le gouvernement, issu de 1840, se borna à des projets d'améliorations, en dehors des prérogatives ecclésiastiques, il marcha sans opposition et sans embarras sérieux »<sup>22</sup>. Selon le même témoin, les immunités et les privilèges du clergé sont le cancer du pays, « peut-être moins par leur action propre et immédiate que par la méfiance et par la démoralisation qui en résultent et par le déni de justice qui protège les ecclésiastiques »<sup>23</sup>.

En plus des privilèges du clergé, la grande propriété foncière des églises et des couvents excite l'ire des milieux libéraux et radicaux, qui s'exprime dans vingt pétitions de même teneur, adressées au Grand Conseil, le 7 novembre 1843, par les dizains occidentaux. 1185 citoyens réclament du Grand Conseil un décret portant que l'administration des biens épiscopaux est attribuée aussitôt à l'Etat, et que leur affectation est confiée au Grand Conseil. Le but de la donation devrait être déterminant ; en particulier, ces biens devraient servir à l'entretien des ecclésiastiques nécessiteux, âgés et invalides, ainsi qu'à l'établissement d'œuvres sociales et religieuses de secours. Pour compenser le retrait de ces biens, et pour son propre entretien, l'évêque devrait percevoir de la caisse de l'Etat une pension d'un louis d'or par jour<sup>24</sup>. Les

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Ribordy, Documents, p. 410.

<sup>19</sup> *Echo des Alpes* du 3 février 1842. — Seiler, p. 505, note N° 7.

<sup>20</sup> *Echo des Alpes* des 10 et 17 février 1842.

<sup>21</sup> *Idem*, des 6 et 24 mars 1842.

<sup>22</sup> Barman, p. 1.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>24</sup> Seiler, p. 546. — AV, protocole du Grand Conseil de novembre 1843, annexe litt. D.

pétitionnaires motivent leur démarche en affirmant que l'évêque possède encore beaucoup de choses à titre de comte et de préfet du Valais, et que le but de la donation des biens épiscopaux est complètement méconnu du fait que les revenus épiscopaux ont servi avant tout à l'enrichissement de la parenté de l'évêque, au lieu de favoriser le plus grand bien du peuple et d'être utilisés pour l'enseignement, qui est la base de son progrès moral et religieux <sup>25</sup>.

La commission, composée du chanoine Derivaz et des députés Luder, Amacker, Pignat, Walker et Amherd, fait son rapport le 11 novembre : trois de ses membres estiment que cette pétition constitue une atteinte au droit de propriété garanti par la constitution et par le droit commun, et ils la repoussent.

Deux membres de cette commission partagent l'avis des précédents, mais ils expriment le vœu que le Conseil d'Etat devrait entrer en pourparlers avec le Saint-Siège afin d'obtenir des améliorations dans l'esprit de la motion des pétitionnaires.

Seul le député radical Pignat se prononce dans le sens des pétitionnaires et justifie sa position en disant que les donations, qui ont sans cesse accru la fortune de l'évêché, ont été faites exclusivement dans un but d'utilité publique <sup>26</sup>.

Le Grand Conseil estime que les modifications demandées sont contraires à la constitution, et il passe à l'ordre du jour. Mais il repousse également la motion demandant que le Conseil d'Etat informe le Saint-Siège sur l'affectation des revenus épiscopaux <sup>27</sup>.

Le 30 mars 1844, 2820 citoyens des dizains orientaux lancent une contre-pétition au Grand Conseil à l'encontre de la demande des pétitionnaires bas-valaisans. Ils profitent de leur requête pour rompre une lance en faveur des couvents existant en Valais et dans le reste de la Suisse, et de leurs droits. Ils réclament avant tout le maintien des immunités ecclésiastiques et des conventions conclues précédemment avec la Société de Jésus pour l'instruction de la jeunesse <sup>28</sup>.

Après la révolution sanglante de mai 1844 <sup>29</sup>, le Conseil d'Etat fait observer, dans son message relatif aux pétitions du Haut-Valais, que la constitution du 3 août 1839 garantit les droits dont le clergé a joui jusqu'ici. Le Conseil d'Etat n'estime donc pas qu'un changement des circonstances de fait puisse justifier une délibération du Grand Conseil avant la revision de la constitution.

<sup>25</sup> Protocole du Grand Conseil, *ibid.*

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai 1844. — Fonds Stockalper, I, No 7.

<sup>29</sup> Seiler, pp. 550 et suiv., chapitre VII, « La contre-révolution conservatrice au printemps 1844 ».

Le gouvernement déclare aux représentants du peuple qu'en vue de débats futurs, et à la suite d'un vœu exprimé par le Grand Conseil, il est entré en pourparlers avec la nonciature de Lucerne, afin d'ouvrir la voie à un concordat avec le Saint-Siège. Pour l'instant, les tractations n'ont eu aucun résultat positif<sup>30</sup>. En réalité, la démarche faite par le gouvernement est indépendante du vœu exprimé au Grand Conseil dès le 11 novembre ; car le Conseil d'Etat a déjà pris, en date du 14 octobre 1843, l'initiative d'un concordat avec le Saint-Siège, concordat qui doit régler le problème des immunités<sup>31</sup>. La nonciature a transmis la requête du gouvernement valaisan au Saint-Siège, et elle a promis de communiquer la décision du pape aussitôt qu'elle l'aura reçue.

Le Conseil d'Etat propose à la nonciature le plan suivant, comme base de négociation :

1. En conformité de l'article XII du pacte fédéral de 1815, les biens du clergé sont soumis aux charges et impôts publics, comme toute autre propriété privée.

2. Les membres du clergé supportent les charges publiques telles que corvées, taxes militaires, etc., et font leur service en personne, comme tous les autres citoyens.

3. Dans les procès civils, ils sont soumis à l'organisation judiciaire civile et aux tribunaux civils ordinaires.

4. En matière pénale, ils sont jugés par les tribunaux ecclésiastiques. Mais s'il s'agit de délits plus graves, pouvant entraîner la prison ou la peine de mort, ils sont traduits devant les tribunaux laïcs.

En tout cas, le gouvernement instituera, pour les causes pénales, un agent auprès des tribunaux ecclésiastiques, pour représenter les pouvoirs publics dans le procès, pour conduire les enquêtes et pour présenter ses conclusions<sup>32</sup>.

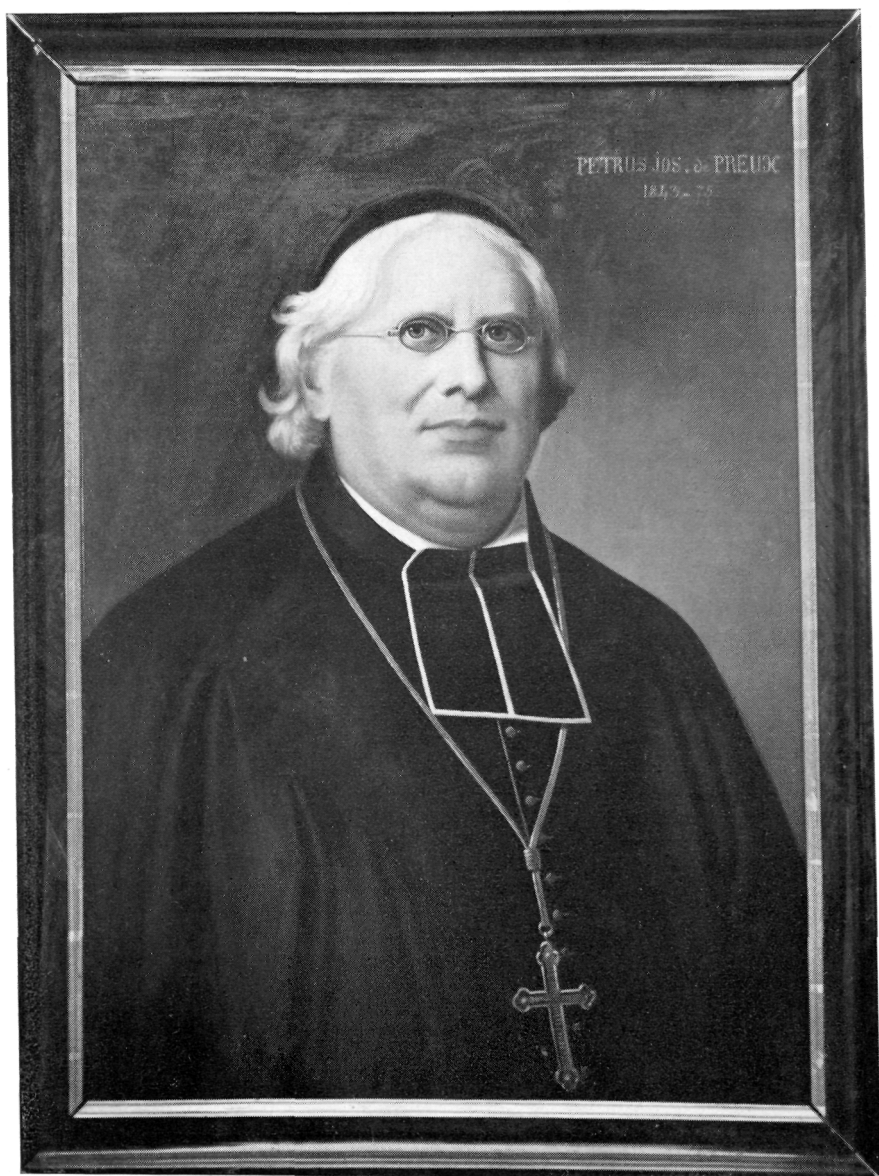
Le Conseil d'Etat projette ensuite d'abolir les immunités réelles et de limiter les droits personnels d'immunité, c'est-à-dire les prérogatives corporatives qui se rapportent au patrimoine de l'Eglise et aux personnes ecclésiastiques.

Le plan du Conseil d'Etat de s'adresser au Saint-Siège pour la question des immunités parvient à la connaissance du vicaire capitulaire Pierre-Antoine de Preux dès avant sa réalisation. C'est pourquoi ce dernier écrit une lettre confidentielle au Saint-Siège, en automne 1843, afin de l'orienter sur la démarche que le

<sup>30</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai 1844, annexe litt. G 3.

<sup>31</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 3, fasc. 2, lettre du nonce au Conseil d'Etat, du 25 octobre 1843.

<sup>32</sup> AES, 213/50.



**Pierre-Joseph de Preux (1795-1875),**  
évêque de Sion 1843-1875.

Portrait par Joseph Stocker, 1861.  
(*Evêché de Sion*)  
Photo O. Ruppen.



gouvernement va entreprendre, mais aussi sur la situation réelle du diocèse de Sion <sup>33</sup>.

Dès qu'il a reçu la requête du Conseil d'Etat, le nonce transmet, le 26 octobre 1843, les propositions de principe au chanoine Pierre-Joseph de Preux, futur évêque de Sion, et lui demande des renseignements sur l'état réel des droits corporatifs du clergé dans le canton du Valais. Le représentant du pape souhaite en particulier des précisions sur les points suivants :

1. Quel est l'état actuel des immunités ecclésiastiques dans le canton du Valais, et jusqu'à quel point observe-t-on et reconnaît-on encore le droit d'immunité personnel, réel et local ?

2. Quel est l'esprit de chacun des articles qui, selon le Conseil d'Etat, doivent fournir la base d'un concordat ?

3. Quelles retouches et limites pourrait-on apporter aux articles du Conseil d'Etat sans nuire essentiellement aux principes concernant les immunités ?

4. Est-il exact qu'une décision du Saint-Siège, favorable aux principes énoncés, pourrait satisfaire tous les fidèles ainsi que le clergé valaisan, ramener réellement la confiance dans les esprits, restaurer et consolider l'ordre public <sup>34</sup> ?

En décembre 1843, le chanoine Pierre-Joseph de Preux envoie un premier rapport au nonce, et un second, plus étendu, le 6 août 1844, en sa qualité d'évêque <sup>35</sup>. Le rapport du vicaire capitulaire et les deux exposés de Pierre-Joseph de Preux, ainsi que d'autres écrits et publications du temps, permettent de se faire une idée très précise de tout le complexe de la question des droits d'immunité et de leur application en Valais <sup>36</sup>.

*b) Etat de la question des immunités  
au moment des pourparlers en vue d'un concordat*

Du côté radical, on élève toute une série de griefs contre les immunités ecclésiastiques ; les principaux ont trait à l'indépendance du clergé et des couvents à l'égard du pouvoir de l'Etat,

<sup>33</sup> AES, 203/62, brouillon sans date, certainement antérieur au 14 octobre 1843.

<sup>34</sup> AES, 213/50, lettre du nonce à P.-J. de Preux, du 26 octobre 1843.

<sup>35</sup> AES, 213/124, correspondance avec la S. Nonciature et l'extérieur, commencée dès le mois de mai 1844.

<sup>36</sup> On consultera, pour ce qui suit : le rapport du vicaire capitulaire Pierre-Antoine de Preux (AES, 203/62, sans date) ; le rapport du chanoine Pierre-Joseph de Preux, de décembre 1843 (AES, 213/51 B) ; le rapport de l'évêque Pierre-Joseph de Preux, du 6 août 1844 (AES, 213/124). — V. en outre : Hubert ; Barman ; Maurice-Eugène Filliez, *La Vérité à ses concitoyens du Valais*, Lausanne, 1847, 67 p.

à la libre juridiction des ecclésiastiques, à l'exemption du clergé pour les charges communales, et à l'exonération d'impôts en faveur des biens d'Eglise<sup>1</sup>.

Le radicalisme, qui a pour objectif d'assujétir l'Eglise, estime intolérable que le clergé soit entièrement indépendant et qu'il ne soit soumis à aucun contrôle de la part des pouvoirs publics<sup>2</sup>. Il trouve aussi inadmissible que les couvents ne soient pas sous surveillance de l'Etat, qu'ils puissent, par exemple, admettre autant de novices qu'il leur plaît, procéder à des achats et à des ventes et contracter des emprunts<sup>3</sup>. Les adversaires des couvents estiment même que l'autorisation du pape, requise pour les affaires d'une certaine importance selon le droit canonique, ne constitue qu'une excuse facile pour échapper aux exigences de l'Etat<sup>4</sup>.

Les plaintes les plus fréquentes sont celles contre le *privilegium fori*, c'est-à-dire contre la juridiction particulière des ecclésiastiques<sup>5</sup>. Contre les tribunaux ecclésiastiques, l'*Echo des Alpes* objecte toujours que les délits des ecclésiastiques demeurent impunis, vu que le juge ecclésiastique les étouffe par esprit de caste<sup>6</sup>. Au fond, ce qui se dissimule sous ces griefs des radicaux, c'est l'intention de ramener le clergé au niveau des laïcs, de le dépouiller de sa dignité et de son prestige auprès du peuple, et de lui ôter ainsi toute influence sur ce dernier. Dans la conception du chanoine Pierre-Joseph de Preux, ce serait vraiment un spectacle singulier que de citer un ecclésiastique devant le juge du village, un curé devant son paroissien, un confesseur devant son pénitent, un ecclésiastique devant un Jeune Suisse. Les ennemis du clergé pourraient citer des clercs, pour des prétextes futiles et pour des affaires de peu d'importance, devant les juges laïcs, peut-être au sujet d'un article de journal ou d'un sermon dénonçant les maux du temps. Ces craintes du clergé paraissent fondées en fait. Les radicaux et l'organe de leur parti, l'*Echo des Alpes*, lors des mesures que l'évêque prend contre la Jeune Suisse, expriment maintes fois le regret que le clergé, voire l'évêque lui-même, ne puissent être traduits en justice<sup>7</sup>.

Quant au reproche selon lequel le clergé n'est pas astreint aux charges communales, nous l'avons déjà rencontré à diverses reprises<sup>8</sup>.

Pour ces motifs, le clergé estime nécessaire d'exposer, dans

<sup>1</sup> Hubert, pp. 60 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. V et 62.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 62. — AES, 213/51 B, rapport du chanoine P.-J. de Preux.

<sup>5</sup> *Echo des Alpes* du 17 février 1842 : « Il y a donc en Valais une caste qui jouit, sous le nom d'immunité, du privilège de l'impunité ».

<sup>6</sup> *Echo des Alpes* des 6 mars et 31 avril 1842 (couplet de Monthey).

<sup>7</sup> Seiler, pp. 506-514.

<sup>8</sup> V. ci-dessus, pp. 279 et suiv.

ses rapports à la nonciature et au Saint-Siège, le statut véritable des droits d'immunité dans le Valais de l'époque.

En principe donc, les immunités tant réelles que personnelles sont toujours reconnues en Valais. La constitution de 1839, alors en vigueur, proclame dans son article 3 : « les droits du clergé, séculier et régulier, sont maintenus ».

Mais la pratique révèle des distinctions et des exceptions. En 1843, les immunités personnelles sont encore en pleine force, tandis que l'application du principe des immunités réelles nécessite un examen détaillé.

Jusqu'à la loi des finances du 6 décembre 1850, aucun impôt cantonal ne grève les biens-fonds. A cet égard, les biens des ecclésiastiques sont placés sur le même pied que ceux des laïcs. On ne saurait donc parler, à juste titre, d'un privilège ou d'une immunité en faveur des propriétés du clergé<sup>9</sup>.

Par ailleurs, l'Etat du Valais ne connaît pas d'impôts *cantonaux* indirects tels que taxes d'importation ou d'exportation, corvées ou impôts dans des buts communaux ou militaires. Il fait face à ses besoins au moyen des contributions des communes, qui prélèvent des taxes sur leurs habitants, selon les nécessités. Par conséquent, les droits réels d'immunité, en Valais, doivent être considérés en tant que privilèges communaux. De fait, dans la plupart des communes, les biens d'Eglise sont exempts d'impôts. Toutefois, dans certaines communes, ils sont imposables, en vertu de conventions particulières, pour les prestations militaires, pour les corvées municipales, pour les améliorations communales et pour d'autres objets semblables. Ainsi, le curé de Vouvry participe aux corvées communales pour tout l'avoir de son bénéfice, tandis que son confrère de Monthey est imposé pour les nouveaux biens de fondation, mais pas pour les anciens. Les couvents du Grand-Saint-Bernard et de Collombey supportent les mêmes charges dans leurs communes. L'évêché et le chapitre de Sion paient à la ville de Sion, sous forme de subsides, un montant de 540 francs suisses à teneur d'un convenu passé avec cette ville, d'entente avec le Saint-Siège, pour les années 1837 à 1844. Mais le clergé s'attend, à la fin de ce contrat, à ce qu'on lui demande d'augmenter cette contribution. En dehors des communes mentionnées, les biens d'Eglise demeurent la plupart du temps libres de charges, bien que l'on ait tenté d'astreindre les bénéfices aux corvées communales<sup>10</sup>.

En ce qui concerne le logement des militaires, on ne fait aucune différence entre les laïcs et les ecclésiastiques, entre les biens relevant des bénéfices et les autres biens<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> Cf. Walter Perrig, *Die Finanzgesetzgebung der Republik Wallis 1802-1810*, dans BWG, t. V, p. 427.

<sup>10</sup> AES, 213/51 B.

<sup>11</sup> *Ibid.*

La tentative d'astreindre encore les ecclésiastiques aux charges militaires ne réussit pas aux radicaux, parce que le Grand Conseil, sans rejeter catégoriquement l'obligation d'imposer le clergé, ne l'affirme pas clairement non plus, et parce que la loi est repoussée par le peuple <sup>12</sup>.

Le chanoine Pierre-Joseph de Preux juge donc que l'article XII du pacte fédéral est appliqué dans une large mesure en Valais, encore que, devant le droit, ce pacte n'ait pas aboli les décrets du concile de Trente, ou d'autres conciles généraux, pas plus que les autres dispositions du droit canonique <sup>13</sup>.

Quant aux biens privés des ecclésiastiques, ils ne sont pas traités différemment des biens des laïcs. Ils sont astreints à supporter les charges publiques comme tous les autres <sup>14</sup>.

Si malgré tout le Conseil d'Etat requiert l'abolition ou une restriction des immunités, c'est pour des motifs qu'il n'expose visiblement qu'en partie dans sa lettre au nonce <sup>15</sup>. En effet, à la fin d'août 1843, Alexis Joris marche sur Sion avec un corps franc de Jeunes Suisses <sup>16</sup>, pour appuyer le gouvernement <sup>17</sup>. Dans ces circonstances dangereuses, le Conseil d'Etat, pour détourner cette bande de sa marche sur Sion et pour la décider à faire demi-tour, entre en pourparlers avec les corps francs, et il signe, dans une convention, les conditions posées par Joris <sup>18</sup>. Or, une des clauses principales porte justement que le Conseil d'Etat doit s'engager à supprimer les immunités ecclésiastiques le plus tôt possible <sup>19</sup>. On saisit bien ici la faiblesse de ce gouvernement, de plus en plus livré à la terreur radicale, et dont on peut même avancer qu'il pactise avec les radicaux <sup>20</sup>.

Le Conseil d'Etat peut donc espérer, ainsi qu'il l'exprime dans sa lettre au nonce, que l'abolition des immunités ramènera le calme et la sécurité dans le pays ; en effet, les Jeunes Suisses et leurs partisans ont promis, sous cette condition, de ne plus molester le pays <sup>21</sup>.

Pour justifier leurs revendications, les radicaux allèguent l'exemple d'autres pays où les immunités ne sont plus en vigueur depuis longtemps déjà <sup>22</sup>. Toutefois, le vicaire capitulaire observe

<sup>12</sup> V. ci-dessus, pp. 302 et suiv.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> AES, 213/51 B.

<sup>15</sup> Cf. AES, 213/50, questions du nonce.

<sup>16</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 30 août 1843.

<sup>17</sup> Cf. Seiler, p. 542.

<sup>18</sup> *Ibid.* — AES, 203/62.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> Barman et Pignat prennent parti nettement pour les insurgés.

<sup>21</sup> Cf. AES, 203/62.

<sup>22</sup> *Ibid.*

que cette suppression y a été obtenue soit par la force, soit parce que l'Eglise n'y a consenti que pour éviter de plus grands maux, ou en vue d'avantages supérieurs <sup>23</sup>.

Comme autre moyen de propagande, on prétend que les immunités réelles du clergé accroissent fortement les charges publiques des classes les plus pauvres. En réalité, le canton ne gagnerait que très peu de chose en abolissant ces immunités, pour la bonne raison que les biens-fonds et les immeubles sont exempts d'impôts. Au reste, les communes sont déjà autorisées à prélever les impôts fonciers pour amortir les charges publiques. Mais dans tout le Haut-Valais, et dans la plupart des paroisses du Bas-Valais, les bénéfices étant insuffisamment dotés, ils ne sauraient être grevés par les communes, et par conséquent, l'avantage pour les communes en serait insignifiant <sup>24</sup>.

En raison des mauvais résultats que l'on peut attendre de la suppression des privilèges corporatifs du clergé, les ecclésiastiques repoussent énergiquement la requête du Conseil d'Etat et s'opposent à toute diminution de leurs droits. Ils s'appuient en outre sur la pétition des dizains supérieurs du 20 novembre 1843 <sup>25</sup>, et sur de nombreuses requêtes émanant du Bas-Valais, qui s'opposent aux demandes et aux exigences des radicaux relatives aux immunités du clergé et au patrimoine de l'évêque <sup>26</sup>.

Le chanoine Pierre-Joseph de Preux ne se dissimule pas que les circonstances, par exemple un revirement politique en faveur des radicaux, pourraient nécessiter une modification des immunités. En pareil cas, il entrevoit une renonciation aux immunités réelles et la participation du clergé aux dépenses communales. Il prévoit une autre possibilité, savoir que l'on puisse citer le clergé devant les tribunaux séculiers en matière de procès civil, mais non pas en matière pénale. Toutefois, ces concessions ne doivent être faites qu'en cas de nécessité extrême, et la nonciature devrait exiger, en contre-prestation, qu'on augmente les bénéfices pour qu'ils atteignent au moins le minimum vital nécessaire <sup>27</sup>.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, et AES, 213/51 B.

<sup>25</sup> Seiler, p. 547.

<sup>26</sup> AES, 213/51 B.

<sup>27</sup> AES, 213/51 B.

c) *Règlement de la question des immunités  
sous le régime conservateur de 1844*

La situation politique ayant subi un revirement profond à la suite du succès de la contre-révolution conservatrice de mai 1844, et comme il n'y a plus rien à craindre pour le moment de la part des radicaux, le problème des immunités se pose sous une forme bien différente. Le gouvernement s'efforce de réaliser une réforme des droits d'immunité en plein accord avec l'évêque du pays, et il sollicite une conférence à ce sujet. Les représentants du Conseil d'Etat cherchent à amener une prise de position de l'évêque dans cette question controversée, afin de ne rien adopter contre son gré dans le nouveau projet de constitution<sup>1</sup>. Pour consolider la paix publique et pour le bien du peuple, ils proposent à l'évêque d'astreindre le clergé aux charges communales. On pourrait ainsi enlever tout prétexte à la polémique du libéralisme et de la Jeune Suisse contre l'Eglise et le clergé. Le représentant du gouvernement déclare toutefois que les bénéfices les plus pauvres devraient rester exonérés<sup>2</sup>.

L'évêque juge opportun, avant de prendre une attitude définitive, de discuter la chose avec le clergé, afin de ne pas éloigner de lui ses ecclésiastiques. Il demande donc un temps de réflexion et il convoque à Sion, pour en délibérer, l'abbé de St-Maurice, le prévôt du Grand-Saint-Bernard, le doyen du chapitre, le chanoine Derivaz en sa qualité de représentant du clergé au Grand Conseil et de promoteur pour le Bas-Valais, et le doyen Antoine Roten de Rarogne. La conférence a lieu en été 1844 ; on y discute le projet du gouvernement tendant à restreindre les immunités réelles. Les représentants du clergé bas-valaisan se prononcent en faveur d'une limitation. Ils font état de la pratique des territoires voisins, où les ecclésiastiques sont appelés à supporter les charges publiques à proportion de leurs avoirs. Ils soulignent que la pratique n'a jamais été uniforme en Valais. Dans la plus grande partie du canton, l'opinion commence à prévaloir de plus en plus qu'une contribution du clergé découle d'une exigence de la justice. Les représentants du Bas-Valais pensent en outre qu'une libre renonciation, dans les conditions actuelles, serait plus avantageuse qu'une concession arrachée plus tard peut-être par la contrainte, étant donné que la charge est modeste et que les immunités personnelles sont garanties pour l'avenir. Par cette concession on enlèverait tout fondement au grief des

<sup>1</sup> AES, 213/14, lettre de l'évêque de Preux à la nonciature, le 6 août 1844 : « *Ne quid contra eam ipsam [mentem episcopi] ipsis agere, ac in constitutionis novo projecto inserere contingeret* ».

<sup>2</sup> Ibid.

radicaux disant que les laïcs, même les plus pauvres, ont à supporter toutes les charges, tandis que les ecclésiastiques en sont exemptés. Les partisans d'une restriction aux prérogatives du clergé nourrissent aussi l'espoir que les autorités civiles appuieraient efficacement l'Eglise dans l'exercice de son ministère spirituel, si elle se montrait favorable à leurs vœux dans cette occurrence<sup>3</sup>.

Mais les représentants du clergé haut-valaisan repoussent toute atteinte au droit d'immunité, par crainte de troubles parmi le clergé et la population<sup>4</sup>. Le doyen Roten soutient que si le clergé admet la suppression des immunités, revendiquée par le libéralisme et par la Jeune Suisse, les vainqueurs sembleraient céder aux vaincus, ce qui alimenterait à nouveau la méfiance du peuple. Quant au profit qu'en retireraient les communes, il serait minime, car la plupart des bénéfices n'atteignent qu'un minimum d'existence. Le représentant des Haut-Valaisans exprime en outre sa crainte que, si le clergé renonce aux immunités réelles, le peuple, habitué à de telles révocations, n'en vienne avec le temps à demander d'abolir encore les immunités personnelles. Le peuple du Haut-Valais repousse non seulement une suppression, mais même une limitation des prérogatives corporatives du clergé, ainsi que cela ressort de la pétition du 30 mars 1844, signée par plus de 2000 citoyens<sup>5</sup>.

L'assemblée des délégués du clergé admet finalement que la question doit être réglée avec l'assentiment de tous les ecclésiastiques des deux parties du pays, ceci afin de ne pas provoquer une scission ou de l'agitation. De l'avis des représentants du clergé, seul un jugement du Saint Père, quel qu'il soit, pourra faire l'unité dans le clergé au sujet du problème des immunités<sup>6</sup>.

L'évêque, conscient de son rôle d'arbitre entre les deux parties du diocèse, soumet donc la question au jugement de la nonciature et du pape, en date du 6 août<sup>7</sup>. Pour le cas où ces instances ecclésiastiques admettraient une limitation des immunités réelles, l'évêque fait encore les propositions d'accommodement suivantes :

1. Le respect absolu des immunités personnelles doit être expressément garanti.

2. Seront seuls imposables les bénéfices dont le revenu dépasse le minimum vital.

3. Les autorités ecclésiastiques elles-mêmes estimeront le revenu et le minimum vital.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

4. Les titulaires de bénéfices payeront l'impôt sur leurs avoirs au même taux que les autres ressortissants de la commune.

5. Ils ne seront imposables que pour les prestations communales telles que l'amélioration et l'entretien des routes, des bisses, des fontaines, des champs, et autres semblables.

6. Les conventions antérieures doivent demeurer en vigueur.

7. Les restrictions portant sur les immunités réelles doivent être reconnues par le Saint-Siège, sous les réserves indiquées, à titre de sacrifice volontaire<sup>8</sup>.

Mais le prononcé du Saint-Siège se fait attendre, et le moment de la revision constitutionnelle approche. Le Conseil d'Etat demande où en sont les choses<sup>9</sup>, et l'évêque promet de communiquer la décision pontificale dès qu'il l'aura reçue<sup>10</sup>. Toutefois, il délègue en même temps un mandataire auprès du nonce apostolique à Lucerne pour le prier de ne pas donner connaissance, pour l'instant, de la décision du pape au gouvernement cantonal, mais d'attendre que la revision de la constitution ait eu lieu<sup>11</sup>. L'évêque souhaite en effet donner cette communication personnellement et à l'instant où il jugera opportun de le faire<sup>12</sup>.

Le 30 août 1844, le Grand Conseil décide de reviser la constitution. Le 14 septembre déjà, les travaux de revision sont achevés. Le même jour, le nonce peut donner connaissance à l'évêque de Sion du prononcé du pape<sup>13</sup>. Le souverain pontife donne son accord à l'abolition des immunités réelles aux conditions suivantes :

1. Les titres d'ordination, consistant en bénéfices ou en avoirs privés, ne doivent pas être taxés tant qu'ils n'atteignent pas un minimum vital.

2. Les bénéfices paroissiaux les plus pauvres doivent demeurer exempts d'impôts. Pour les bénéfices plus aisés, un montant devrait être fixé, mais il devrait être plus élevé que celui prescrit pour les titres d'ordination.

3. Le droit d'immunité concernant les dîmes et les droits d'étole doit demeurer inchangé.

<sup>8</sup> AES, 213/124.

<sup>9</sup> AES, 223/107, lettre à l'évêque de Sion, datée du 9 août 1844.

<sup>10</sup> AV, Département de l'Intérieur, th. 3, fasc. 2, lettre de l'évêque au Conseil d'Etat, du 10 août 1844.

<sup>11</sup> Cf. AES, 213/126, lettre de l'auditeur de la nonciature apostolique au chancelier épiscopal, du 12 septembre 1844.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> AES, 213/55.



4. Cet indult apostolique de renonciation devrait être en vigueur pour une durée de dix à douze ans <sup>14</sup>.

Le 19 septembre 1844, l'évêque peut faire rapport au nonce sur le cours des délibérations tendant à reviser la constitution. Mais le nonce attend, pour sa part, la votation populaire du 20 octobre <sup>15</sup> avant de prendre position à l'égard de la nouvelle constitution. Dans sa lettre du 15 novembre, il exprime tout d'abord sa satisfaction de ce que la nouvelle constitution ne contient aucun article hostile ou moins favorable aux immunités réelles, et de ce qu'elle ne souffle pas mot du concordat avec le Saint-Siège.

Par contre, le nonce s'élève contre un passage inséré au protocole du Grand Conseil à la demande de l'évêque <sup>16</sup>. D'après ce texte, toutes les communes qui voudraient astreindre les titulaires de bénéfices à supporter les charges publiques seraient libres de s'adresser à l'évêque, qui promet de recommander à la nonciature les requêtes qui seraient justifiées.

Le nonce craint que cette réglementation ne suscite autant de demandes de concordat que de communes dans le diocèse de Sion. Il trouve de plus nouveau et inouï que le Saint-Siège doive renoncer à une partie des droits d'immunité en faveur de quelques communes seulement, alors que des concordats de ce genre n'ont été conclus, jusqu'ici, qu'avec le gouvernement d'un Etat. Le nonce apostolique demande par conséquent de deux choses l'une : ou bien que l'on n'apporte aucune modification au droit d'immunité en vigueur, ou bien que cette réforme englobe l'ensemble de l'Etat. Un changement éventuel devrait toutefois s'opérer conformément aux directives du Saint-Siège contenues dans sa lettre du 14 septembre <sup>17</sup>.

Par la suite, il semble que l'on s'en tienne à l'ancien système, d'autant plus que le clergé influence de plus en plus le cours de la vie politique du pays, et « que la barque de l'Etat vogue à pleines voiles sur des eaux aristocratiques et conservatrices, jusqu'au moment où, grâce à l'habile direction de quelques-uns... elle jette heureusement l'ancre dans le port si désiré du Sonderbund » <sup>18</sup>.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> RL, t. 7, Sion, 1847, pp. 29 et 30.

<sup>16</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 29 août au 14 septembre 1844.

<sup>17</sup> AES, 203/63, lettre du 15 novembre 1844.

<sup>18</sup> Kämpfen, p. 224.

## Deuxième partie

# L'Eglise et le clergé en Valais, sous le Sonderbund, de 1844 à 1847

### 1. L'Eglise et le clergé après la constitution cantonale de 1844

Après la révolution sanglante de mai 1844<sup>1</sup>, le parti victorieux s'efforce de consolider les bases de la place forte qu'il a conquise, et d'éliminer une fois pour toutes l'influence des radicaux<sup>2</sup>. Un décret du Grand Conseil prononce la dissolution de la Jeune Suisse et l'interdiction de son organe de presse l'*Echo des Alpes*. Une contribution, dont le montant global s'élève à 14.000 francs, est infligée à une série de communes du Bas-Valais qui s'étaient particulièrement compromises lors des événements de mai. On crée en outre le tribunal central, tribunal d'exception pour les délits politiques. De même, une loi particulière sur la presse veille désormais à protéger la religion et les mœurs, ainsi que l'ordre politique existant<sup>3</sup>.

Puis, le 30 août 1844, le Grand Conseil décide à l'unanimité de reviser la constitution du 3 août 1839 ; le 14 septembre déjà, il achève ses travaux de revision. A la votation populaire du 20 octobre 1844, le projet de constitution est proclamé loi fondamentale du pays grâce à une très modeste majorité de 9849 voix contre 9543. Sur quoi la nouvelle constitution entre en vigueur le 1<sup>er</sup> décembre de cette année<sup>4</sup>.

La constitution de 1844 renforce tout d'abord, et de manière notable, les droits de l'Eglise et du clergé<sup>5</sup>. L'article 2 proclame la confession catholique religion de l'Etat et déclare qu'elle seule y a un culte<sup>6</sup>. On sait que la constitution de 1839 ne reconnaissait qu'un culte *public* en faveur de la religion catholique. Ainsi, les

<sup>1</sup> Seiler, pp. 572-577. — Strobel, p. 32.

<sup>2</sup> Seiler, pp. 573 et suiv.

<sup>3</sup> Seiler, *ibid.*

<sup>4</sup> AV, fonds Stockalper, I/7.

<sup>5</sup> Seiler, p. 576.

<sup>6</sup> RL, t. 7, Sion, 1847, p. 2.

autres confessions ou religions ne pouvaient certes pas avoir de culte public, mais bien un culte privé<sup>7</sup>. Les Réformés du Valais voient donc à juste titre, dans la nouvelle disposition constitutionnelle, une atteinte à leur liberté de religion ; aussi demandent-ils, par une supplique datée du 2 septembre 1844, de bénéficier au moins d'un exercice limité du culte évangélique. Mais la majorité du Grand Conseil repousse cette requête<sup>8</sup>.

L'explication de cette intolérance est à rechercher d'une part dans le fait qu'un nombre assez important de protestants avaient adhéré à la Jeune Suisse ; d'autre part, l'opinion publique estime que les sermons des pasteurs protestants à Ardon et à Sion constituent un prosélytisme malsain. Afin de parer à ces dangers, comme à toute interprétation arbitraire de cet article constitutionnel, on formule à nouveau ce dernier<sup>9</sup>. Sans doute, l'interdiction de tout culte protestant est aussi une réplique à la suppression des couvents d'Argovie, contraire à la constitution. C'est ce que l'on déclare expressément au chancelier d'Etat Hottinger de Zurich, lorsqu'il vient à Sion pour cette affaire, au nom de son gouvernement<sup>10</sup>.

Au moment où il s'agit d'obtenir la garantie des Etats confédérés pour la nouvelle constitution, le Conseil d'Etat se hâte de dissiper les craintes du gouvernement cantonal de Neuchâtel en assurant que, dans la pratique, le Valais ne changera rien à son attitude tolérante à l'égard des protestants<sup>11</sup>. Les habitants de Morges ayant adressé une requête à l'évêque de Lausanne et Genève en faveur de la liberté de culte en Valais, l'évêque de Sion tranquillise son confrère et déclare qu'il usera, envers les protestants habitant le Valais, de toute la bienveillance compatible avec la constitution cantonale et avec les principes du catholicisme<sup>12</sup>.

La constitution cantonale de 1844 garantit en outre, à l'arti-

<sup>7</sup> RL, t. 6, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1889, p. 23 (constitution du 3 août 1839).

<sup>8</sup> AV, fonds Stockalper, I/7. — Protocole du Grand Conseil d'août-septembre 1844. — Cf. L. R. von Salis, *Die Entwicklung der Kultusfreiheit in der Schweiz*, Bâle, 1894, p. 78.

<sup>9</sup> Tillier, t. 2, Berne, 1854, p. 196. — AV, lettres du Conseil d'Etat à l'extérieur, 1845-1847, A II, 4, 4, N° 21, lettre au Conseil d'Etat de Neuchâtel, du 14 mars 1845 : « L'esprit novateur... avait étendu sa main fatale même sur nos mœurs religieuses. Les prédications hétérodoxes et la propagande religieuse faisaient du prosélytisme, l'émotion publique fut surtout grande quand on apprit que, par la plus dangereuse interprétation de la constitution alors régnante, l'idée perceait de donner à la religion évangélique un culte quelconque, moyennant qu'il ne pût être qualifié de public ».

<sup>10</sup> Tillier, t. 2, Berne, 1854, pp. 196 et suiv. — AV, lettre du Conseil d'Etat à l'extérieur, 1839-1845, A II, 4, 3, N° 495, lettre au bourgmestre et au Conseil d'Etat du canton de Zurich, du 18 septembre 1844.

<sup>11</sup> *Ibid.*, lettres du 14 mars 1845 et du 21 avril 1846 au Conseil d'Etat neuchâtelois (N°s 21 et 41).

<sup>12</sup> AES, 213/124, lettre du 24 octobre 1844.

cle 3, les droits du clergé séculier et régulier, ainsi que le maintien des chapitres et des corporations religieuses existantes. Mais demeurent à l'écart de cette garantie les corporations religieuses qui n'existent qu'en vertu de conventions passées avec des communes<sup>13</sup>. La garantie ne s'étend donc qu'aux corporations religieuses reconnues par le canton<sup>14</sup>.

Selon entente entre l'évêque et le Conseil d'Etat, l'article 3 devait comporter l'addition suivante : « Un concordat, qui sera conclu entre l'Etat du Valais et le Saint-Siège, déterminera les charges publiques auxquelles le vénérable clergé pourra être astreint »<sup>15</sup>. Mais le Grand Conseil repousse cette addition. Finalement, on insère au protocole une disposition selon laquelle toutes les communes qui voudront appeler les titulaires des bénéfices à participer aux charges publiques, pourront s'adresser à l'évêque. L'évêque promet d'appuyer, auprès de la nonciature, dans un sens favorable, les demandes justifiées<sup>16</sup>.

Dans la nouvelle constitution, le clergé est représenté au Grand Conseil par l'évêque, qui siège d'office, et par deux représentants du clergé, l'un pour le Haut, l'autre pour le Bas-Valais. Ces deux représentants, élus par les ecclésiastiques, peuvent chacun se faire remplacer au moyen d'un suppléant<sup>17</sup>. Le Grand Conseil, pour sa part, se réserve le droit de pourvoir aux dignités ou bénéfices ecclésiastiques dont la nomination appartenait à l'ancienne diète<sup>18</sup>. Il s'agit ici en particulier du droit d'élire l'évêque et de la collature de divers bénéfices.

Excepté la représentation du clergé au sein du pouvoir législatif, les fonctions civiles et ecclésiastiques demeureront incompatibles à l'avenir<sup>19</sup>.

La constitution de 1844 se montre donc très favorable au clergé en ce qui concerne les questions, jusque-là très controversées, de sa représentation au Grand Conseil et de ses immunités. C'est un geste de reconnaissance pour l'appui précieux que tout le clergé du canton a accordé au mouvement conservateur. Cette attitude prévenante provoque un net mécontentement, même chez les libéraux modérés comme L.-J. Ritz, qui s'exprime ainsi : « On accorde tout au seul clergé : il est seul à obtenir ce qu'il ne pouvait que souhaiter. Et cela n'est pas peu de chose »<sup>20</sup>.

<sup>13</sup> V. ci-dessous, p. 370.

<sup>14</sup> RL, t. 7, Sion, 1847, p. 2.

<sup>15</sup> AV, fonds Stockalper, I/5.

<sup>16</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 29 août au 4 septembre 1844. Cf. ci-dessus, p. 316.

<sup>17</sup> Articles 21 et 22 de la constitution de 1844, RL, t. 7, Sion, 1847, pp. 5 et 6.

<sup>18</sup> Article 33, N° 14, *ibid.*, p. 9.

<sup>19</sup> Article 70, *ibid.*, p. 21.

<sup>20</sup> Ritz, p. 152.

Mais cette attitude amicale envers l'Eglise et le clergé entraîne aussi, pour ce dernier, l'obligation d'adhérer très fermement désormais au parti gouvernemental. De la sorte, le Valais connaît, sous la constitution de 1844, une véritable restauration non seulement de l'ancien principe aristocratique, mais aussi de la conscience corporative du clergé, avec ses prérogatives et ses privilèges.

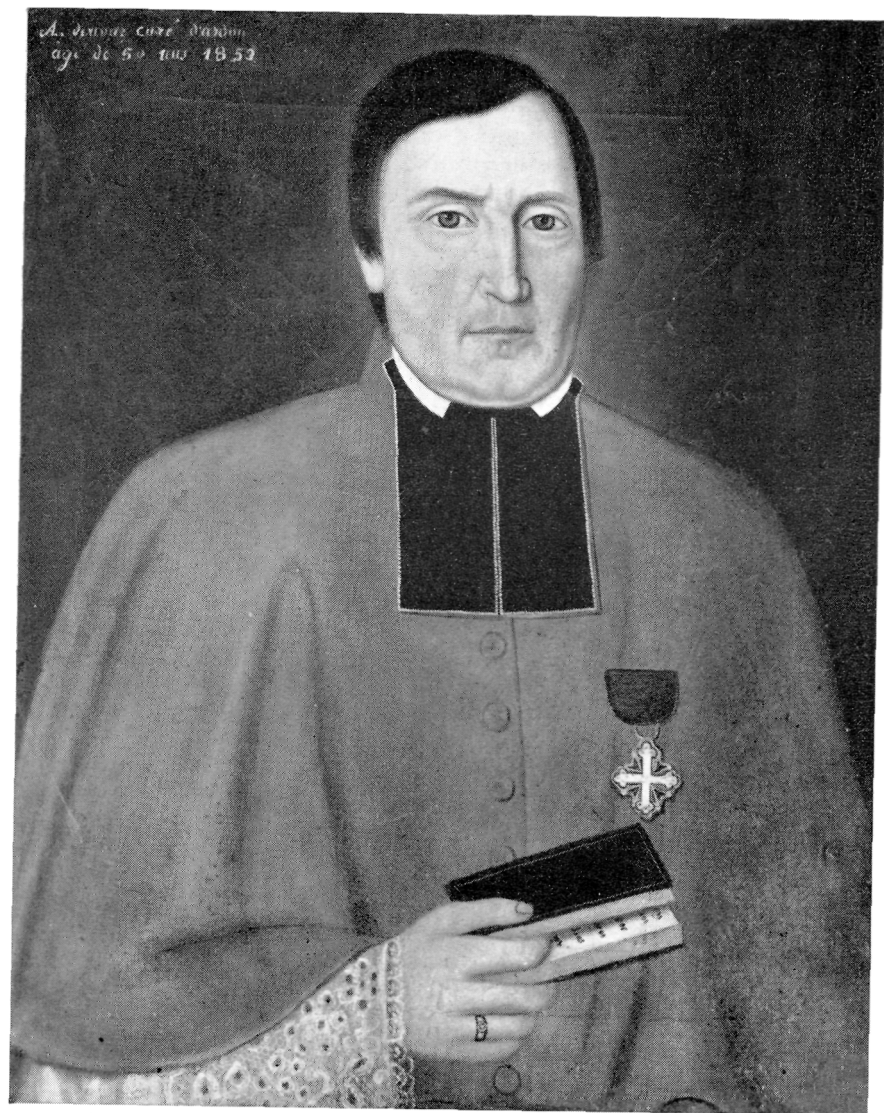
## 2. Le Valais adhère au Sonderbund

La question des couvents d'Argovie préoccupe les esprits dans toute la Confédération dès 1841. Elle divise aussi les esprits en Valais : Les Jeunes Suisses radicaux font l'honneur d'une adresse de félicitations au Conseil d'Etat argovien pour la suppression de ces couvents, à laquelle ils applaudissent entièrement. Mais la majorité du Grand Conseil, des conservateurs et des libéraux, ainsi que du peuple valaisan est révoltée par les mesures de l'Etat d'Argovie, et exige impérativement la restauration de tous les couvents argoviens, en se fondant sur la garantie que donne l'article XII du pacte fédéral pour le maintien des institutions<sup>1</sup>. Toutefois, à la fin de l'année 1841, la majorité du Grand Conseil semble adopter une attitude de plus en plus hésitante, parce que les libéraux, influencés par le libéralisme suisse, semblent disposés à des concessions. Cette attitude peu ferme a pour effet de renforcer la résistance contre la majorité libérale-radical au Grand Conseil, et aussi contre le gouvernement<sup>2</sup>. Il s'ensuit, en juillet 1842, une session extraordinaire du Grand Conseil réclamée par l'opposition conservatrice. A ce moment, le clergé est à la tête de l'opposition : il participe de manière déterminante à la pétition en vue de cette session extraordinaire. Le chanoine Stockalper se rend à Brigue, « avec l'assentiment de l'évêque, de tout le clergé bas-valaisan et d'autres amis de la religion », pour encourager les députés conservateurs des districts supérieurs à signer la pétition. Il expose les motifs qui ont amené les instigateurs à convoquer le Grand Conseil : « Plusieurs journaux s'expriment comme si les instructions de nos députés à la diète fédérale pouvaient se ramener bien facilement au même moule que celles de Neuhaus<sup>3</sup>. Quiconque a des convictions religieuses en éprouve la plus extrême inquiétude. C'est pourquoi le bon parti a résolu d'agir en sorte qu'une session extraordinaire du Grand Conseil se réunisse et qu'on y prenne des décisions claires, afin que nos députés n'usent pas de leurs instructions de façon vraiment trop

<sup>1</sup> Seiler, pp. 515-530.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 520. — AV, protocole du Grand Conseil d'octobre 1841.

<sup>3</sup> Karl Neuhaus, homme politique bernois, cf. DHBS, t. 5, Neuchâtel, 1930, p. 133, art. *Neuhaus*.



**André Derivaz (1803-1871),**  
curé d'Ardon et chanoine de Sion.

Portrait de 1853.  
(Cure d'Ardon)  
Photo R. Schmid.

élastique <sup>4</sup>. » Le nom du chanoine Derivaz est en tête de la liste des pétitionnaires ; et le fougueux représentant du clergé dirige aussi l'opposition conservatrice à la session extraordinaire du Grand Conseil <sup>5</sup>. Sans doute, cette session extraordinaire amène, sur toute la ligne, une défaite pour les pétitionnaires conservateurs-cléricaux <sup>6</sup>. C'est néanmoins la première épreuve de force visible avant les élections de 1843 pour le renouvellement du Grand Conseil, et la première mesure d'une lutte passionnée pour conquérir la majorité dans le législatif cantonal. Aux élections, les conservateurs sortent vainqueurs, parce que les radicaux dépassent toute mesure dans l'affrontement démocratique des luttes électorales, et parce que le clergé jette dans la balance toute son influence en faveur des conservateurs <sup>7</sup>.

En Valais, depuis le changement de gouvernement survenu en mai 1843, on observe en particulier que la tendance conservatrice se renforce sans cesse <sup>8</sup>. Aussi, le Grand Conseil du canton décide-t-il, dès sa session de mai 1843, de prendre parti de manière inébranlable en faveur de la restauration des couvents d'Argovie <sup>9</sup>. Mais à la diète fédérale, la proposition du canton d'Argovie de rétablir les trois couvents de femmes de Fahr, de Baden et de Gnadenenthal l'emporte grâce aux voix de 12 1/2 Etats cantonaux <sup>10</sup>. On décide donc d'éliminer la question des couvents des recès et *tractanda* de la diète. Néanmoins, les députés de Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwald, Zoug, Fribourg, Valais et Appenzell Rhodes-Intérieures, font insérer au protocole une « protestation solennelle » par laquelle ils contestent la compétence de la diète fédérale en cette matière. La députation valaisanne se rallie aux autres Etats catholiques, mais en réservant la ratification du Grand Conseil cantonal <sup>11</sup>.

Là-dessus, Lucerne, comme chef de l'opposition conservatrice-catholique, invite les Etats protestataires ainsi que Neuchâtel et Bâle-Ville, à une conférence à Lucerne, le 13 septembre, pour délibérer sur le nouvel état de la question des couvents d'Argovie <sup>12</sup>. Mais le gouvernement valaisan décide de ne pas se faire représenter à cette conférence, et de consulter le Grand Conseil au préalable. Il demande quand même qu'on lui communique, à

<sup>4</sup> ASHB, collection Joller, J 50, lettre du chanoine Stockalper, du 11 juillet 1842, à Brigue, aux députés Steffen (Fiesch) et Clausen (Ernen) au sujet des couvents d'Argovie.

<sup>5</sup> AV, protocole du Grand Conseil de juillet 1842.

<sup>6</sup> Seiler, p. 524.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 534.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 527.

<sup>9</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 27 mai 1843.

<sup>10</sup> Fetscherin, t. 1, Berne, 1874, pp. 852 et suiv.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Bonjour, p. 36.

titre confidentiel, les résultats de la conférence<sup>13</sup>. A la séance préparatoire, qui se tient à Bad Roten près de Lucerne, et au cours de laquelle on aurait déjà lancé les bases de la future alliance défensive du Sonderbund, on trouve Maurice de Stockalper, président du dizain de Brigue, bien qu'il n'y soit pas en mission officielle<sup>14</sup>. Mais le Valais n'est pas représenté à la conférence tenue aussi le 13 septembre 1843, à Lucerne<sup>15</sup>. Lucerne transmet au gouvernement valaisan, selon son désir, les décisions de l'assemblée, et l'invite à la prochaine conférence. Mais le Grand Conseil du canton, dans sa session de novembre 1843, s'oppose à une participation, tout en chargeant le Conseil d'Etat de rester en correspondance avec Lucerne, et de se faire communiquer les résolutions de la conférence. Il est précisé que cette correspondance ne doit avoir qu'un caractère de pure information, et qu'elle n'entraînera aucune obligation<sup>16</sup>.

Ainsi le Valais, malgré une majorité conservatrice au Grand Conseil, malgré sa sympathie déclarée pour les couvents d'Argovie, se tient à l'écart des conférences des cantons protestataires, tout en marquant sa sympathie. Ce sont les attaques excessives de la Jeune Suisse contre l'Eglise et le clergé et les menées révolutionnaires de cette société, qui conduisent finalement aux sanglants événements de mai 1844<sup>17</sup>, et qui engagent le Valais plus avant sur la voie du Sonderbund. Le 6 juin 1844, le Grand Conseil prend la décision, lourde de conséquences, que les députés à la diète fédérale doivent se rallier, au nom de l'Etat du Valais, au manifeste des cantons catholiques du 1<sup>er</sup> février 1844, et voter pour le rétablissement de tous les couvents d'Argovie qui avaient été supprimés<sup>18</sup>. Les députés reçoivent mandat, du même coup, pour participer aux délibérations des Etats catholiques de la conférence, et pour se rallier aux mesures qu'ils arrêteraient. Cette résolution est sans doute dans la ligne générale de conduite du parti vainqueur conservateur-clérical ; mais elle est aussi fortement influencée par l'attitude très inamicale du canton de Vaud, qui sympathise avec la Jeune Suisse, à l'occasion des événements de mai, et par les corps francs qui menacent de sortir de son territoire.

<sup>13</sup> Seiler, p. 528.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 529. — Seiler s'appuie sur J. Dierauer, *Histoire de la Confédération suisse*, trad. de l'allemand par Auguste Raymond, Lausanne, 1911-1919, 5 t. en 6 vol., t. 5, 2<sup>e</sup> partie, p. 794. — Que la conférence de Bad Roten ait été convoquée déjà en vue de fonder le Sonderbund, dont elle aurait constitué le prélude, telle est la thèse d'Oechslî, qui pense ainsi minimiser l'importance des attaques des corps francs et décharger la politique des radicaux. — V. à ce sujet O. Vasella, *Zur historischen Würdigung des Sonderbundes*, dans *Schweizer Rundschau*, 1947-1948, N<sup>o</sup> 47, pp. 8 et suiv.

<sup>15</sup> Seiler, p. 529.

<sup>16</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 23 novembre 1843. — Seiler, p. 530.

<sup>17</sup> Seiler, chapitres VI et VII, pp. 531-571.

<sup>18</sup> AV, Conseil d'Etat, II, 11, 5, Sonderbund, pièces officielles et annexes.



Le 3, puis encore le 6 mai 1844, le gouvernement valaisan sollicite une intervention fédérale. Là-dessus, le Vorort de Lucerne fait mettre de piquet une compagnie bernoise d'artillerie, quatre bataillons d'infanterie des cantons d'Uri, de Zoug, de Fribourg et de Vaud, avec deux compagnies et demie de carabiniers des cantons de Schwyz, d'Obwald et de Fribourg <sup>19</sup>. Le 8 mai, répondant à une demande de secours du 6 mai, le Vorort invite les cantons de Berne, d'Obwald, de Fribourg et de Vaud à lever aussitôt les troupes mises de piquet et à les tenir prêtes à marcher. En même temps, il fait appel à la vigilance fédérale des mêmes cantons, afin qu'ils envoient en Valais plus de troupes encore en cas de nécessité <sup>20</sup>. Mais Berne et Vaud, non contents de refuser le passage aux troupes fédérales, repoussent encore l'invitation du Vorort à convoquer leurs contingents de troupes, vu que le Vorort, d'après la lettre du pacte fédéral, n'a aucune compétence pour une intervention armée <sup>21</sup>.

Le gouvernement vaudois, pour sa part, dépêche l'intendant des postes Noblet comme observateur en Valais, afin d'obtenir des informations précises sur les événements dans la vallée du Rhône <sup>22</sup>. Alexis Joris, chef militaire de la Jeune Suisse valaisanne, informe le gouvernement vaudois, le 19 mai, que le Valais se prépare ouvertement à la guerre. Se fondant sur le pacte fédéral, il réclame le secours de deux à trois bataillons vaudois <sup>23</sup>. Les chefs radicaux se tiennent en outre en relation étroite avec le préfet d'Aigle, François Veillon, qui, vu la supériorité numérique de la Vieille Suisse, recommande à son gouvernement une intervention militaire en faveur des amis de la Jeune Suisse <sup>24</sup>.

Aussitôt, le Conseil d'Etat vaudois décide de convoquer le

<sup>19</sup> Recès de la diète fédérale extraordinaire de 1844 ; lettres du Vorort du 8 mai 1844. — Cf. Archives de l'Etat de Vaud, à Lausanne, protocole du Conseil d'Etat du 11 mai 1844.

<sup>20</sup> Tillier, t. 2, Berne, 1854, p. 180 : protocole du Vorort du 9 mai 1844, N° 494, et circulaire du Vorort aux cantons, du 12 mai 1844. — Cf. Archives de l'Etat de Vaud, *loc. cit.*

<sup>21</sup> Tillier, *loc. cit.*, p. 181, et Archives de l'Etat de Vaud, *ibid.*

<sup>22</sup> Archives de l'Etat de Vaud, *ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, protocole du Conseil d'Etat du 19 mai 1844, à 10 heures du soir : « En donnant quelques détails sur les dispositions militaires prises par le corps du parti libéral, commandé par M. Joris, M. Pignat annonce que ce dernier demande que le canton de Vaud soit informé qu'à date de ce jour (19 mai) on est en guerre ouverte, et que probablement le sang va couler ; de requérir en conséquence le canton de Vaud, à teneur du pacte, d'envoyer en Valais deux ou trois bataillons ».

<sup>24</sup> *Ibid.*, protocole du Conseil d'Etat du 20 mai 1844, extrait de la lettre du préfet Veillon : « Dans cet état de choses, la Vieille Suisse, ayant la supériorité numérique, et l'arsenal de Sion étant en ses mains, la Jeune ne pourra tenir que 2 ou 3 jours tout au plus ; je pense ainsi que pour arrêter l'effusion de sang ou préserver la vie de citoyens distingués du Valais, l'intervention serait à désirer le plus tôt possible ». — Sur François Veillon, v. DHBS, t. 7, Neuchâtel, 1933, p. 91, art. Veillon.

Grand Conseil du canton en session extraordinaire pour lui proposer de demander au Directoire fédéral une réunion extraordinaire de la diète. Ensuite, le gouvernement vaudois devra solliciter le pouvoir législatif pour qu'il lui accorde des pleins pouvoirs étendus, dans le but d'empêcher des excès, une plus longue effusion de sang et l'anarchie en Valais. Il précise toutefois qu'il n'interviendra en aucun cas contre le gré de la majorité du peuple valaisan. Dans la même séance, il délègue le conseiller d'Etat Ruchet en Valais, afin qu'il prenne contact avec le gouvernement de ce canton <sup>25</sup>.

Il n'est pas douteux que la sympathie des Vaudois soit gagnée à la cause de la Jeune Suisse du Bas-Valais ; le préfet d'Aigle l'exprime clairement dans une lettre : Veillon craint l'irritation de la Vieille Suisse du Haut-Valais, qui connaît bien cette attitude ; c'est pourquoi il réclame de son gouvernement une levée de troupes, qui lui est accordée <sup>26</sup>. En tout état de cause, les troupes ne doivent être employées, selon les instructions du gouvernement, que pour le maintien de l'ordre et de la sécurité intérieure, et pour s'opposer à toute violation de la frontière. Tout passage sur le territoire valaisan est rigoureusement interdit <sup>27</sup>.

Entre temps, le bruit parvient aux oreilles du Conseil d'Etat valaisan que des volontaires vaudois ont l'intention de se joindre aux rebelles de la Jeune Suisse. Il s'adresse donc au gouvernement du canton voisin afin de s'informer de ces plans. Celui-ci croit pouvoir l'assurer que jusqu'ici aucun Vaudois n'a pris part aux hostilités. Il fait au reste bien de ne pas entrer dans trop de détails à ce sujet, car dans la même séance, il est question d'une grave violation de frontière par des ressortissants du canton de Vaud. Le préfet d'Aigle rapporte en effet des bruits selon lesquels des gens de son district se seraient rendus en Valais, sans se mêler toutefois aux combats des deux partis. Son collègue de Vevey donne, pour sa part, des indications plus concrètes : à Vevey, des jeunes gens se sont attroupés pour porter secours aux Bas-Valaisans. Afin d'activer la réunion de volontaires, ils ont même voulu procéder à des avis publics, ce que l'on a pu empêcher <sup>28</sup>. Le Conseil d'Etat donne alors mandat au préfet d'Aigle

<sup>25</sup> Archives de l'Etat de Vaud, *ibid.*

<sup>26</sup> *Ibid.* : « Le préfet ajoute qu'il se croit d'autant plus fondé à éprouver quelques craintes, que les Haut-Valaisans sont irrités des sympathies des Vaudois pour le parti opposé. Décidé de répondre au préfet que le Conseil approuve la levée de troupes ordonnée par lui ; ... qu'il est autorisé de requérir, en cas de besoin, la levée non seulement de deux compagnies mises de piquet dans l'arrondissement de Vevey, ce dont le commandant de cet arrondissement sera prévenu, mais encore les autres troupes disponibles dans le district d'Aigle ».

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Archives de l'Etat de Vaud, protocole du Conseil d'Etat du 21 mai 1844.

Veillon d'aviser par tous les moyens à ce qu'aucun Vaudois armé ne passe sur territoire valaisan pour participer aux hostilités <sup>29</sup>.

Malgré cela, avant la sanglante bataille du Trient entre les conservateurs de la Vieille Suisse et les radicaux de la Jeune Suisse, un corps franc vaudois de 400 hommes pénètre à Saint-Maurice au son du tambour et campe à proximité de la ville, dans la nuit du 20 au 21 mai <sup>30</sup>. Le conseiller d'Etat Ruchet peut même informer ses collègues du gouvernement que dans plusieurs localités du district d'Aigle on a sonné le tocsin, sous prétexte que Saint-Maurice était en flammes <sup>31</sup>. Le Conseil d'Etat du canton de Vaud le charge donc de désapprouver cette violation de frontière auprès du gouvernement valaisan. Quant au préfet d'Aigle, il reçoit pour instruction d'empêcher, par tous les moyens à sa disposition, de nouvelles violations de frontières, et de persuader le corps franc de faire demi-tour <sup>32</sup>. A la suite de l'ordre imparti par le préfet et d'autres avertissements émanant du canton de Vaud, à la suite aussi d'informations sur l'issue de la bataille du Trient, le corps franc se décide finalement à passer de nouveau sur territoire vaudois par le pont de Lavey <sup>33</sup>.

Et pourtant, Philippe-Antoine von Segesser, qui accompagne en Valais le commissaire Schmid d'Uri en qualité de secrétaire, trouve la localité frontalière de Bex remplie de fugitifs et de troupes vaudoises, qui manifestent une sérieuse envie d'intervenir en faveur des Jeunes Suisses en déroute. Selon Segesser, le préfet d'Aigle, qui fonctionne comme commissaire vaudois pour les frontières, paraît détenir pleins pouvoirs de son gouvernement en vue d'une intervention, pour le cas où, en Valais, les troupes gouvernementales se livreraient à des excès <sup>34</sup>. D'après Tillier, il cherche un prétexte pour faire pénétrer en Valais les troupes vaudoises qui sympathisent avec les Jeunes Suisses <sup>35</sup>. Le commissaire fédéral proteste bien contre toute intervention de ce genre, mais il ne dispose d'aucun moyen pour donner un effet concret à sa protestation <sup>36</sup>.

Dans la soirée du 23 mai, les troupes valaisannes, commandées par le général Guillaume de Kalbermatten, arrivent du Trient et font leur entrée à Saint-Maurice. Seul le pont du Rhône sépare les Vaudois, qui ne demandent qu'à intervenir, des Haut-Valaisans

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> Tillier, t. 2, pp. 187 et suiv. — Archives de l'Etat de Vaud, *ibid.*, séance de nuit. Il semble même que la troupe ait eu à sa tête de hauts officiers vaudois : *ibid.*, séance du 29 juin 1844.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, séance du 22 mai 1844. — Cf. Tillier, t. 2, pp. 187 et suiv.

<sup>34</sup> Segesser, p. 63.

<sup>35</sup> Tillier, t. 2, pp. 187 et suiv.

<sup>36</sup> Segesser, p. 63.

victorieux. Quelques coups de feu tirés sur la rive du canton de Vaud semblent devoir donner le signal de la bataille. Le commissaire fédéral Schmid obtient néanmoins du général de Kalbermatten la promesse qu'il n'entreprendra aucune action contre le territoire vaudois. Il envoie aussitôt cette déclaration au colonel Bontems, qui commande les troupes vaudoises, en lui enjoignant de ne pas troubler non plus la paix de son côté et de détourner les fugitifs valaisans de nouvelles attaques<sup>37</sup>. Toutefois, le danger subsiste les jours suivants, car les fugitifs, en grand nombre, s'approchent de la frontière, et injurient spécialement les Haut-Valaisans qui gardent une entrée des ponts de Lavey, de Saint-Maurice et de Collombey<sup>38</sup>. Les commissaires fédéraux<sup>39</sup> insistent donc auprès du gouvernement vaudois pour qu'on éloigne les fugitifs de la frontière<sup>40</sup>. Le colonel Bontems rapporte aussi à son gouvernement des bruits selon lesquels les fugitifs ourdissent de nouveaux plans d'attaque, et comptent pour cela sur l'aide de leurs amis vaudois. Bontems croit toutefois que les chefs compétents de la Jeune Suisse ont renoncé à une telle tentative, du moins pour le moment<sup>41</sup>. Les commissaires fédéraux rendent encore attentif le gouvernement de Lausanne au fait que le gros rassemblement de troupes sur la frontière vaudoise empêche le général de Kalbermatten de licencier une partie de ses troupes<sup>42</sup>.

Le Conseil d'Etat vaudois se déclare aussi prêt à licencier peu à peu ses troupes, et il avise les commissaires qu'il a ordonné au préfet d'Aigle d'évacuer de son district tous les réfugiés valaisans à l'exception des malades et des blessés. Puis il fait avertir les fugitifs qu'ils peuvent séjourner dans le district de Vevey, à condition qu'ils s'abstiennent de tout attroupement et qu'ils ne s'éloignent pas de la rive du lac<sup>43</sup>.

Ainsi, pour l'instant, une intervention est bien écartée ; mais par la suite, le Valais se sent constamment menacé du côté de Vaud, en particulier parce que ce canton obtient, avec d'autres Etats confédérés, la convocation d'une diète fédérale extraordinaire au sujet des événements valaisans, afin de pouvoir intervenir, par des moyens légitimes, en faveur des radicaux battus<sup>44</sup>.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>38</sup> Archives de l'Etat de Vaud, protocole du Conseil d'Etat du 28 mai 1844.

<sup>39</sup> Segesser, p. 65. — Le second commissaire est Bernard Meyer de Lucerne.

<sup>40</sup> Archives de l'Etat de Vaud, protocole du Conseil d'Etat du 28 mai 1844.

<sup>41</sup> *Ibid.*, des 28, 29 et 31 mai 1844.

<sup>42</sup> *Ibid.*, du 28 mai 1844.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Tillier, t. 2, p. 19. — W. Schnyder, *Die vierziger Jahre des 19. Jahrhunderts im Urteil des Zürcher Bürgermeisters Dr Ulrich Zehnder*, dans *Zürcher Taschenbuch*, 64, 1944, p. 84. — Kämpfen, p. 220, écrit : « Vaud cracha feu et flammes contre l'issue contraire à ses vœux des troubles valaisans et insista pour la convocation de la diète fédérale ».

La diète fédérale décide bien à la majorité, le 28 juin 1844, « de ne s'immiscer en aucune manière dans les affaires internes du canton du Valais »<sup>45</sup>. Mais le gouvernement vaudois semble rester secrètement de connivence avec le préfet d'Aigle, qui persiste dans son attitude hostile au Valais. En tout cas, la plupart des réfugiés, avec leurs chefs, demeurent dans le district d'Aigle, en partie grâce à des autorisations particulières du gouvernement, en partie par suite de tolérance tacite<sup>46</sup>. En dépit de maintes promesses de l'exécutif vaudois d'interner ces réfugiés, les chefs de la Jeune Suisse résident encore tous dans le district d'Aigle à fin 1844. Barman a loué un domaine agricole de la commune de Bex ; Abbet et Filliez habitent également Bex avec leur famille, tandis que Joris, Dufour et Morand se trouvent à Aigle<sup>47</sup>. De la sorte, le danger demeure entier d'une tentative de soulèvement par ces réfugiés et leurs complices.

Cette menace provenant de la frontière vaudoise semble avoir poussé plus avant le Valais dans la voie du Sonderbund sur laquelle il s'est engagé. Le gouvernement valaisan est constamment amené, au cours des mois et des années qui suivent, à élever des plaintes auprès du Conseil d'Etat du canton voisin, parce que des citoyens valaisans, qui ont suivi le parti du gouvernement lors des événements de mai, sont molestés ou subissent même des voies de fait de la part des réfugiés à Bex, à Lavey et à Aigle<sup>48</sup>. En Valais se répand un bruit, qui n'est pas sans fondement, qu'un groupe de l'ancienne Jeune Suisse, avec le concours de Vaud en premier lieu, mais aussi de Fribourg, de Berne et de Genève, projette un soulèvement à main armée en Valais<sup>49</sup>.

De fait, les Jeunes Suisses de Genève ont l'intention d'opérer un débarquement au Bouveret, mais les autorités genevoises parviennent à les en empêcher<sup>50</sup>. Même si, de l'avis du Conseil d'Etat du Valais, on a beaucoup exagéré le bruit d'une invasion sur territoire valaisan, il n'en reste pas moins que ces faits représentent une provocation aux yeux de la population, et la main-

<sup>45</sup> Fetscherin, t. 1, Berne, 1874, p. 768, recès de la diète extraordinaire du 4 juin 1844.

<sup>46</sup> Archives de l'Etat de Vaud, protocole du Conseil d'Etat des 30 mai et 31 décembre 1844.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> AV, lettres du Conseil d'Etat à l'extérieur, 1839-1845, A II, 4, 3, N° 473 (18 juin 1844), N° 476 (du 19 juin 1844) ; A II, 4, 4, N° 28 (du 12 avril 1845).

<sup>49</sup> *Ibid.*, A II, 4, 3, N° 484, lettre du Conseil d'Etat vaudois du 24 juillet 1844 ; *ibid.*, N° 487, au gouvernement fribourgeois, du 27 juillet 1844 ; N° 489, au gouvernement bernois, du 29 juillet 1844 ; N° 491, au gouvernement de Genève, du 27 juillet 1844. — Strobel, p. 160, signale cette menace d'intervention : « l'idée des corps francs contre les jésuites avait déjà fait son apparition en rapport avec les événements valaisans, notamment dans les cantons de Vaud, de Berne et de Soleure ».

<sup>50</sup> Tillier, t. 2, p. 190.

tiennent dans une agitation constante. Aussi le gouvernement valaisan rappelle-t-il au Conseil d'Etat vaudois la promesse faite par le conseiller d'Etat Ruchet d'éloigner les réfugiés valaisans de la frontière et de les interner<sup>51</sup>. Cette requête vise en premier lieu les chefs des émigrés : Maurice Barman, Casimir Dufour, Alexis Joris, Alphonse Morand, Joseph Abbet et Maurice Filliez, qui semblent travailler avec un zèle tout particulier contre leur canton d'origine<sup>52</sup>. Mais le gouvernement vaudois ne paraît faire aucun effort pour remédier à ces inconvénients. Le Conseil d'Etat du Valais se voit donc toujours dans la nécessité de réitérer sa demande<sup>53</sup>. Mais Lausanne ne veut plus se souvenir d'une promesse de ce genre<sup>54</sup>.

A Sion, on se lasse finalement de prières constantes, et l'on cherche à se protéger de toute surprise par ses propres moyens. Tout d'abord, on renforce la troupe de police dans la région frontalière<sup>55</sup>. A fin février 1845, lors de la polémique contre le rappel des jésuites à Lucerne, un renversement politique se produit dans le canton de Vaud au profit des radicaux<sup>56</sup> ; le gouvernement valaisan mobilise trois bataillons de milice et fait occuper Saint-Maurice par un bataillon, afin d'éviter que les troubles ne s'étendent au Valais<sup>57</sup>. Temporairement, le blocus s'étend aux trois ponts du Rhône de Lavey, de Saint-Maurice et de Chessel, et l'on restreint la liberté de mouvement des étrangers au canton du Valais. Mais au cours de ces années, les violations de frontière se répètent constamment<sup>58</sup>, et agitent sans cesse le spectre inquiétant d'une action de corps francs contre le Valais<sup>59</sup>.

Ces relations tendues font naître, tant chez le gouvernement que dans le peuple, le sentiment très net d'une menace de la part du canton de Vaud.

Les rapports avec Berne sont aussi tendus, temporairement du moins, car il semble y avoir danger d'une invasion armée du côté bernois<sup>60</sup>. Le 21 octobre 1845, à un moment où l'on parle

<sup>51</sup> AV, lettres du Conseil d'Etat à l'extérieur, 1845-1847, A II, 4, 3, N° 484, lettre du 24 juillet 1844, et A II, 4, 4, N° 28, du 12 avril 1845.

<sup>52</sup> *Ibid.*, N° 525, du 18 décembre 1844.

<sup>53</sup> *Ibid.*, N° 514, 515 et 525, des 8 et 19 novembre et du 18 décembre 1844.

<sup>54</sup> Archives de l'Etat de Vaud, protocole du Conseil d'Etat du 31 décembre 1844.

<sup>55</sup> AV, lettres du Conseil d'Etat à l'extérieur, A II, 4, 4, N° 28, du 12 avril 1845.

<sup>56</sup> J.-Ch. Biaudet, *La révolution vaudoise de 1845*, Lausanne, 1946, pp. 25 et suiv.

<sup>57</sup> AV, lettres du Conseil d'Etat à l'extérieur, A II, 4, 4, N° 17, du 2 mars 1845 ; N° 28, du 12 avril 1845 ; N° 85, du 20 septembre 1845. — Ritz, p. 157.

<sup>58</sup> AV, *ibid.*, N° 28, du 12 avril 1845.

<sup>59</sup> *Ibid.*, et N° 206, du 25 août 1847.

<sup>60</sup> *Ibid.*, A II, 4, 3, N° 489, lettre du 29 juillet 1844, aux avoyer et Conseil exécutif du canton de Berne.

beaucoup de guerre dans la Confédération, un groupe armé de 30 à 35 hommes passe la frontière au Grimsel et prend position près du glacier du Rhône. Le but de cette expédition n'est certes pas le Valais comme tel ; ces hommes veulent simplement libérer les chefs de corps francs Fein et Dafner, au moment où les gendarmes uranais et lucernois les conduisent par la Furka. Toutefois, de telles expéditions pourraient bien entraîner de graves complications, et entretiennent l'inquiétude dans le peuple et chez les chefs du pays ; ils craignent que le Valais ne soit menacé dans sa sécurité territoriale et dans sa souveraineté cantonale<sup>61</sup>. Ce sentiment va provoquer de vives réactions après les expéditions de corps francs du 8 décembre 1844 et du 31 mars 1845 contre Lucerne<sup>62</sup>. On voit déjà le trône et l'autel en danger : le trône, c'est-à-dire la souveraineté du peuple, et l'autel, « parce que, en bannissant nos corporations religieuses, on veut commencer à extirper la doctrine de notre foi catholique »<sup>63</sup>. Les expéditions des corps francs et la crainte qu'elles ne se répètent, expliquent d'après Strobel, pourquoi la sécession de Lucerne et de la Suisse catholique s'accroît<sup>64</sup>.

Nous voyons donc le plus important motif de l'adhésion du Valais à « l'alliance défensive » des cantons catholiques, et l'explication de son attitude à son égard, dans le sentiment d'une menace pour l'indépendance cantonale en matière politique et religieuse. Ce que Strobel écrit vaut pour le Valais en particulier : « l'adhésion au Sonderbund semble un acte de légitime défense »<sup>65</sup>.

Sous le coup du meurtre de Joseph Leu d'Ebersoll, les cantons catholiques de la conférence s'entendent sur le projet d'une alliance défensive, tout d'abord à Zurich, les 10 et 17 août 1845, pendant la session d'été de la diète fédérale, et malgré des résistances de la part des représentants d'Uri et de Zoug. Ce projet d'alliance défensive est transmis, pour approbation, à chacun des Etats de la conférence<sup>66</sup>. Les deux députés à la diète fédérale, le Dr Ganioz et A. de Courten, le signent au nom du Valais<sup>67</sup>. La délégation valaisanne déclare à cette occasion que le Grand Conseil a décidé d'appuyer, dans toute leur étendue, les exigences

<sup>61</sup> *Ibid.*, A II, 4, 4, N° 118, du 30 octobre 1845 ; N° 122, du 8 novembre 1845 ; N° 17, du 28 janvier 1846.

<sup>62</sup> Cf. Message du Conseil d'Etat au Grand Conseil... pour la session extraordinaire du 12 février 1845, Sion, 1845 (imprimé, à la Bibliothèque de la Société d'Histoire du Haut-Valais à Brigue).

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> Strobel, p. 322. — Bonjour, p. 36. — His, t. 2, Bâle, 1929, p. 124.

<sup>65</sup> Strobel, p. 459.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 337.

<sup>67</sup> AV, Conseil d'Etat, II, 11, 5, Sonderbund, pièces officielles et annexes, 1844-1847. — Cf. Bonjour, pp. 55 et suiv.

que les cantons catholiques ont posées dans leur manifeste du 1<sup>er</sup> février, qu'il fera représenter le Valais aux conférences qui pourraient être tenues pour la défense de la ligue et des droits confessionnels que celle-ci garantit. Ces instructions comportent aussi, dans l'esprit des délégués valaisans, la ratification par l'Etat du Valais des décisions de la conférence du 2 février 1844<sup>68</sup>. C'est Adrien de Courten qui représente le Valais aux séances décisives des 8 et 11 décembre 1845, où l'on délibère sur « les conférences tenues à Zurich, en août 1845, au sujet de la défense de l'autonomie cantonale et religieuse qui est mise en danger »<sup>69</sup>. Lors des délibérations sur les articles de la ligue<sup>70</sup>, de Courten fait insérer au protocole, selon les instructions qu'il a reçues, la réserve suivante au nom de son canton : « La situation spéciale du Valais ne permet pas de confier sans conditions la conduite des opérations militaires en Valais à un conseil de guerre siégeant à Lucerne, bien que l'Etat du Valais soit prêt et résolu à soutenir la cause commune en temps de paix comme en cas de guerre, avec tous les moyens qui sont en son pouvoir »<sup>71</sup>.

C'est ainsi que le Valais devient un canton du Sonderbund. Le Conseil d'Etat de 1847 justifie encore en ces termes cette adhésion, dans son rapport du 5 octobre 1847 : « Le maintien de notre constitution, de l'intégrité du pacte, de nos libertés politiques et confessionnelles, de la souveraineté cantonale, voilà les seuls motifs qui les ont guidés... »<sup>72</sup>. La véritable raison de l'entrée du Valais dans le Sonderbund se trouve donc dans la menace qu'exerce sur le Valais la majorité libérale-radical dans la Confédération en général, et dans celle qu'il peut craindre de la part des cantons voisins en particulier<sup>73</sup>.

Il semble avéré que le clergé a appuyé l'entrée du Valais dans le Sonderbund, soit dans les communes, soit par ses représentants au Grand Conseil<sup>74</sup>. Le chanoine André Derivaz est incontestablement l'une des têtes dirigeantes de la politique dans les années 1844 à 1847<sup>75</sup> ; il réclame avec véhémence la restaura-

<sup>68</sup> AV, *ibid.*

<sup>69</sup> *Ibid.*, No 9, délibérations des 9, 10 et 11 décembre 1845.

<sup>70</sup> Pour le texte de ce traité, v. *ibid.*

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> Rapport du Conseil d'Etat au Grand Conseil pour la session extraordinaire du 5 octobre 1847 (imprimé, Bibliothèque de la Société d'Histoire du Haut-Valais à Brigue).

<sup>73</sup> Kämpfen, pp. 221 et suiv. : « en principe, si l'on considère les circonstances de l'époque et les attaques constantes contre les droits confessionnels des catholiques, une telle alliance peut vraiment paraître justifiée... Mais du point de vue de la sagesse politique, on pourrait objecter bien des choses contre cela ». — Cf. Strobel, p. 387.

<sup>74</sup> *Ibid.*, pp. 452 et 499 et suiv., documents Nos 40, 43, 45, 46, 48. — Cf. AV, protocoles du Grand Conseil de 1844 et 1845.

<sup>75</sup> Ribordy, p. 440.



tion intégrale des couvents d'Argovie et l'autonomie des cantons pour le règlement de leurs affaires confessionnelles ; il croit qu'une alliance défensive est le seul moyen de salut devant la menace qui pèse sur la liberté cantonale et religieuse <sup>76</sup>. La grande majorité des ecclésiastiques séculiers et réguliers du canton pensent sans doute comme lui, et estiment certainement de leur devoir d'éclairer le peuple sur les dangers qui existent. Car il s'agit en premier lieu d'une opposition de principe contre l'esprit libéral qui s'est manifesté, en Valais, par l'activité de la Jeune Suisse, sous son aspect le plus dangereux. Les missions des jésuites <sup>77</sup> et les prédications d'autres membres du clergé sur des questions religieuses du moment, sont insupportables pour les radicaux. En effet, une opposition de principe à la mentalité du moment des partisans de la Jeune Suisse provoque souvent des démissions de la société, ou détourne certains d'y entrer. Il semble bien que, dans cette guerre d'opinions, le clergé a manœuvré peut-être aussi avec maladresse, ou qu'il a parlé de telle ou de telle situation politique concrète. En tout cas, Laurent-Justin Ritz déclare, au sujet de sermons des missionnaires, qui ont été prononcés à Sion en juin 1847 : « Dans les années antérieures, j'avais entendu des choses plus édifiantes, et moins de prêches ou de missions se mêlant de politique que ce n'est le cas à présent. Les sermons allemands étaient spécialement grossiers et vulgaires » <sup>78</sup>. L'examen de recueils de sermons ou de notices de prédicateurs de l'époque ne révèlent en tout cas aucun élément qui permette de parler de sermons franchement politiques <sup>79</sup>, mais cela n'exclut pas qu'il y en ait eu. Et une simple opposition de principe a pu certainement suffire pour que des libéraux et des radicaux se sentent visés, et pour les amener à affirmer que les ecclésiastiques abusent de la chaire dans des buts politiques.

D'autre part, le clergé et le peuple valaisans sont bien persuadés que la lutte, sur le plan fédéral et cantonal, en ce qui concerne l'Eglise et la religion, n'a pas seulement pour enjeu les couvents d'Argovie ou les jésuites, mais bien aussi la position de l'Eglise, du catholicisme, et surtout de la religion positive dans l'Etat <sup>80</sup>. Comme les affaires ecclésiastiques relèvent des attributions des cantons, la lutte religieuse et ecclésiastique rejoint ici la lutte pour la souveraineté cantonale, contre le radicalisme qui s'efforce de créer un Etat unitaire.

<sup>76</sup> AV, protocole du Grand Conseil de novembre 1844 : v. les interventions du chanoine Derivaz.

<sup>77</sup> Strobel, p. 499, N° 40 ; p. 500, N° 43.

<sup>78</sup> Ritz, p. 167. — Ribordy, p. 433.

<sup>79</sup> Dans ASHB.

<sup>80</sup> Strobel, pp. 417 et suiv. — Anton Scherer, *Ludwig Snell und der schweizerische Radikalismus (1830-1850)*, thèse, Fribourg, 1954, dans *Revue d'histoire ecclésiastique suisse, Beiheft 12*, p. 149. — His, t. 2, Bâle, 1929, p. 468. — Bonjour, p. 44.

En outre, le clergé valaisan est persuadé qu'il se doit aussi de défendre les droits corporatifs que la constitution de 1844 a confirmés largement en sa faveur. Certains politiciens et quelques prêtres d'origine aristocratique luttent peut-être en faveur de la situation privilégiée de leurs familles ; mais pour la grande majorité du peuple et du clergé, il s'agit de l'Etat fédéral et de sa structure fédéraliste. Il n'y a donc rien d'étonnant si la lutte est menée avec passion justement par le peuple et par le clergé du Valais, qui ont une antique tradition corporative et extrêmement fédéraliste.

Voilà pourquoi le clergé valaisan appuie l'adhésion du Valais à la ligue défensive des cantons qui partagent ses convictions politiques et religieuses. La liaison entre la politique et la religion explique aussi pourquoi le clergé prend parti sans réserve en faveur du régime politique de 1844, dont il partage les opinions en matière de politique étatique et religieuse, et avec lequel il se sent menacé de l'extérieur, de la même manière.

### 3. Les préparatifs de guerre

Le sentiment d'une menace se transforme à certains moments en une vraie psychose de guerre, qui pousse le gouvernement valaisan à équiper ses troupes. A la suite de la première expédition de corps francs contre Lucerne, le Conseil d'Etat fait inspecter le matériel de guerre « afin d'assurer au canton une position énergique et honorable dans la guerre qui menace les cantons fidèles au pacte » ; il entreprend des négociations en vue d'échanger les deux plus gros canons de forteresse de son arsenal contre des pièces de campagne et de montagne ; il passe des commandes pour des fusils à percussion ; il fait compléter des magasins et prend en main la réorganisation de toutes les forces de combat du canton. Toutes ces mesures militaires épuisent la caisse de l'Etat, déjà faible sans cela. Le Conseil d'Etat se voit donc contraint à solliciter du Grand Conseil l'ouverture d'un crédit maximum de 200 000 francs. Ensuite, il doit disposer de pleins pouvoirs nécessaires pour continuer les préparatifs, l'armement et la mobilisation des troupes. Une commission de trois membres doit le seconder en cette matière<sup>1</sup>. Le Grand Conseil n'hésite point à approuver toutes ces exigences<sup>2</sup>.

Le 15 février 1845 déjà, le Conseil d'Etat sollicite du cardinal secrétaire d'Etat Lambruschini la mise en congé du général baron Théodore de Kalbermatten, parce qu'il y a menace de guerre civile, et que la patrie est en danger<sup>3</sup>. En même temps, le gouver-

<sup>1</sup> ASHB, message du 11 février 1845 (imprimé).

<sup>2</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 12-14 février 1845.

<sup>3</sup> AV, lettres du Conseil d'Etat à l'extérieur, 1845-1847, A II, 4, 4, N° 13, du 15 février 1845.

nement s'efforce d'acquérir de la poudre et 800 fusils, dont il a un urgent besoin, auprès du commandant du Chablais <sup>4</sup>. A quelques jours de là, le 8 mars, par l'entremise du ministre suisse à Paris, de Tschann, il requiert du gouvernement français l'autorisation d'importer, depuis les fabriques d'armes de Saint-Etienne, 600 fusils de campagne au calibre fédéral, 300 canons de carabines et 200 baïonnettes <sup>5</sup>. Laurent-Justin Ritz, tout comme l'opposition libérale, regarde tous ces préparatifs avec anxiété : « En Valais, on arme jusqu'au dernier homme, et il en résulte des frais interminables pour le pays, pour les dizains et pour les particuliers... » <sup>6</sup>. Il écrit plus loin : « On arme tout le monde à grands frais, on emprunte en grand à Genève et à Bâle, on accumule dette sur dette... Toutes les caisses sont épuisées, les profits et le commerce sont presque anéantis. On peut prévoir des temps très difficiles » <sup>7</sup>. De fait, le gouvernement éprouve des besoins d'argent toujours accrus. Dès janvier 1845, il sollicite un emprunt de l'Evêque et du chapitre de Sion, ainsi que des deux couvents de Saint-Maurice et du Grand-Saint-Bernard. Cependant, il exprime le vœu que les ecclésiastiques fassent ce geste spontanément, afin d'ôter aux détracteurs du clergé tout prétexte de dire qu'il ne fait pas cela pour la patrie, ni pour maintenir la concorde entre les citoyens et le zèle pour la patrie et la religion <sup>8</sup>. A l'exception de l'Abbaye de Saint-Maurice, qui se trouve elle-même dans des difficultés financières, les ecclésiastiques se déclarent prêts à condescendre aux vœux du gouvernement, dont ils reconnaissent les bonnes intentions à l'égard de la religion et de la patrie. Ils s'adressent donc à la nonciature de Lucerne, afin d'obtenir son assentiment, et si c'est nécessaire, celui du Saint-Siège. Le nonce consulte Rome, et peut ensuite approuver cette transaction. L'autorisation est toutefois subordonnée aux conditions suivantes : la somme mise à disposition de l'Etat sera affectée à nouveau, dans un délai de deux ans, à des nécessités qui pourraient survenir et à de bonnes œuvres. Ensuite, les ecclésiastiques ont l'obligation de solder leurs dettes éventuelles, dans le même délai, et d'appliquer à des buts charitables les intérêts de cet emprunt.

La nonciature apostolique se déclare prête à donner son consentement pour le cas où d'autres ecclésiastiques seraient encore disposés à une même contribution financière en faveur du gouvernement, car le Saint-Siège lui a donné les pouvoirs suffisants à cet effet.

Là-dessus, l'évêque, le chapitre cathédral et le couvent du

<sup>4</sup> *Ibid.*, N° 18 (du 26 février 1845).

<sup>5</sup> *Ibid.*, N° 20 (du 8 mars 1845).

<sup>6</sup> Ritz, p. 157.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>8</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 3 mars 1845.

Grand-Saint-Bernard prêtent à l'Etat la somme de 12 000 francs suisses <sup>9</sup>.

Par l'entremise d'Adrien de Courten, son premier député à la diète fédérale, le Conseil d'Etat sollicite encore l'appui de la légation de Sardaigne à Lausanne. Celle-ci se déclare prête à offrir ses bons offices, afin d'obtenir pour le Valais, auprès de quelques banquiers de Turin, l'ouverture d'un crédit de 50 000 à 60 000 francs. Le gouvernement valaisan délègue aussitôt le comte Maurice de Courten dans la capitale piémontaise, en vue de conclure l'affaire <sup>10</sup>.

Mais ces deux prêts ne suffisent à couvrir ni les besoins les plus urgents ni les préparatifs de guerre du gouvernement. Le 14 mars 1846, celui-ci se voit dans l'obligation désagréable, causée en premier lieu par l'impossibilité de remplir ses engagements financiers, de demander à Turin de bien vouloir reprendre 1000 fusils provenant des arsenaux sardes <sup>11</sup>.

Outre l'armement de ses troupes, leur approvisionnement en vivres donne de cuisants soucis au gouvernement. Le canton de Vaud ayant bloqué l'exportation de céréales à destination du Valais <sup>12</sup>, le Conseil d'Etat est contraint d'acheter du blé à l'étranger. Le 22 décembre 1846 déjà, il s'était informé, auprès de l'attaché commercial suisse Henri Notz, du prix du seigle, du froment, du maïs, etc. sur la place de Gênes <sup>13</sup>. A fin octobre 1847, il s'efforce de nouveau d'obtenir l'autorisation d'importer 2000 mesures de grain du Chablais <sup>14</sup>.

Ces divers achats de denrées et d'armes épuisent les réserves financières de l'Etat (qui s'élevaient encore le 31 mai 1847 à 58 128 francs) d'une manière si complète que le gouvernement, juste avant le début de la guerre, est contraint de solliciter derechef l'aide du clergé. Le 5 octobre 1847, le Conseil d'Etat s'adresse tout d'abord au Grand Conseil pour obtenir un crédit illimité destiné à payer l'armement général des troupes et les achats importants de munitions. De plus amples acquisitions devront suivre <sup>15</sup>.

Le 6 octobre, le chanoine Derivaz fournit un rapport au nom de la commission chargée d'examiner la demande du Conseil d'Etat.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> AV, lettres du Conseil d'Etat, *loc. cit.*, N° 39 (lettre du 5 mai 1845 à la légation sarde à Lausanne).

<sup>11</sup> *Ibid.*, N° 26 (lettre du 14 mars 1846, au comte Solar de la Marguerite, ministre de la guerre à Turin).

<sup>12</sup> *Ibid.*, N° 230 (lettre du 29 octobre 1847 à l'intendant de la province du Chablais).

<sup>13</sup> *Ibid.*, N° 122 (du 22 décembre 1846).

<sup>14</sup> *Ibid.*, N° 230 (du 29 octobre 1847) et N° 232 (du 31 octobre 1847, au ministre des affaires étrangères à Turin).

<sup>15</sup> Wallis unter dem siebenständigen Schutzbündnisse gegenüber dem XIIständigen Trutzbündnisse von 1847, Bibliothèque de la Société d'histoire du Haut-Valais, à Brigue (imprimé, 90 p.).

La commission exprime l'avis unanime que le gouvernement doit persévérer dans la défense de la souveraineté cantonale, au moyen de l'alliance avec les six autres Etats confédérés. Toutefois, le peuple devrait pouvoir prendre position dans cette question vitale; aussi la commission demande-t-elle une votation populaire générale. Si le peuple manifeste son assentiment, le crédit demandé sera accordé au Conseil d'Etat <sup>16</sup>.

Le 10 octobre 1847 <sup>17</sup>, le peuple approuve, à une écrasante majorité, la politique du gouvernement, et il est résolu à « opposer la force à la force ». Aussi le Grand Conseil accorde-t-il au Conseil d'Etat tous les pleins pouvoirs qu'il désire <sup>18</sup>. Le gouvernement décide alors d'emprunter de nouveau de l'argent à Turin, et il demande au couvent du Grand-Saint-Bernard de laisser hypothéquer ses biens-fonds en Piémont à concurrence de 100 000 francs pour garantir cet emprunt. Le couvent donne son accord, à condition que les autres corporations religieuses du pays se constituent cautions solidaires. L'évêque, le chapitre et l'abbaye promettent de fournir cette sûreté, mais pas pour tout le montant de 100 000 francs. Le chapitre cathédral exprime l'avis que le couvent du Saint-Bernard doit supporter seul sa part de risques. Sous réserve de l'assentiment du Saint-Siège, que le gouvernement doit obtenir, le chapitre est prêt à donner son cautionnement solidaire pour 25 000 francs français <sup>19</sup>. Finalement, ces différentes corporations conviennent que l'évêché et le chapitre cautionneront le solde, en plus de la sûreté de 50 000 francs donnée en commun avec l'abbaye de Saint-Maurice et avec quelques laïcs. Le 24 novembre, le Conseil d'Etat prie instamment le nonce d'autoriser le Grand-Saint-Bernard à faire cette opération, parce qu'un recours au Saint-Siège, de même que la poursuite de la lutte deviendraient impossibles au cas où cette requête serait repoussée <sup>20</sup>.

Les événements qui se précipitent ne laissent pas au nonce l'obligation d'aquiescer à la requête du Conseil d'Etat. Il n'en reste pas moins que le clergé, en se déclarant prêt à donner son appui financier à l'Etat pour maintenir l'ordre politique existant, aura fourni, aux yeux des futurs maîtres du Valais, la preuve de sa richesse, nouvelle raison qui sera invoquée pour les mesures prises, après la défaite du Sonderbund, et après la capitulation du Valais <sup>21</sup>.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, N° 17 a (circulaire du Conseil d'Etat du 6 octobre 1847 aux présidents de commune) et N° 18 (proclamation du Conseil d'Etat, du même jour).

<sup>18</sup> *Ibid.* — La votation donne 12 148 oui contre 257 non.

<sup>19</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 10 novembre 1847.

<sup>20</sup> *Ibid.*, calende du 24 novembre 1847. — AV, lettres du Conseil d'Etat à l'extérieur, 1845-1847, A II, 4, 4, N° 240 (lettre au nonce apostolique du 24 novembre 1847). — Cf. Quaglia, p. 598.

<sup>21</sup> Luquet, *Etudes*, pp. 176 et suiv.

Le lien très étroit qui unit le clergé au régime conservateur ressort aussi clairement, sinon plus nettement, du fait que les ecclésiastiques n'engagent pas seulement leurs finances, mais encore leur influence considérable auprès du peuple, voire les institutions et les usages ecclésiastiques en vue de leur conservation.

En mai 1846, le Conseil d'Etat propose d'établir une fête en l'honneur de la Vierge Marie pour commémorer la victoire de mai 1844. Le Grand Conseil, d'entente avec le chef du diocèse, proclame jour de fête nationale la fête de Notre-Dame Auxiliatrice (24 mai) ou le dimanche qui suit cette date. Les autorités sont obligées de prendre part au culte solennel d'action de grâces ainsi qu'à la procession<sup>22</sup>.

Au moment où le danger de guerre augmente, l'évêque ordonne à maintes reprises, sur motion du Conseil d'Etat, des prières publiques, des services divins et des processions<sup>23</sup>. Après l'échec d'un coup d'Etat à Fribourg, en décembre 1846, le Conseil d'Etat exprime le vœu, à l'évêque de Sion et à l'abbé de Saint-Maurice, de faire du 2 février un jour de prières et d'action de grâces, d'entente avec les alliés des autres cantons<sup>24</sup>.

Les cultes solennels, accompagnés d'inspections militaires et de bénédiction des drapeaux de l'armée, revêtent une importance particulière. Les radicaux émigrés et l'opposition libérale dans le pays trouveront dans ces faits une raison de décrier l'évêque et son clergé et de les dénoncer comme fauteurs de guerre<sup>25</sup>.

Au moment où le conflit armé est devenu inévitable, et où le gouvernement soumet à la votation populaire la décision de faire la guerre ou la paix, l'évêque adresse pour sa part, en date du 7 octobre 1847, une circulaire au clergé du pays, par laquelle il ordonne des prières publiques et des processions ; il enjoint également aux prêtres des paroisses d'instruire les fidèles sur le genre de dangers qui menacent la religion de la part des adversaires du Sonderbund. Ils doivent aussi encourager les fidèles à voter pour manifester leur volonté de défendre leur foi et leur liberté.

<sup>22</sup> AES, 223/106, lettre de l'évêque au Conseil d'Etat, de mai 1846. — Décret du Grand Conseil du 3 juin 1846, RL, t. 7, Sion, 1847, pp. 169-171. — Cf. AV, protocole du Grand Conseil de mai 1846.

<sup>23</sup> AES, 223/120, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 12 octobre 1846 ; 223/127, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 23 janvier 1847. — Cf. Ritz, pp. 163 et suiv.

<sup>24</sup> St-Maurice, Archives de l'abbaye, lettre du 23 janvier 1847, N 191.

<sup>25</sup> Cf. AES, 223/122, projet de cérémonial pour la bénédiction des drapeaux, dimanche 29 novembre 1846. — AV, protocole du Grand Conseil de novembre 1846. — Ritz, pp. 167 et suiv. : « mes drapeaux de Landsturm sont maintenant achevés ; ils ont été bénis le 29 novembre, en présence du Grand Conseil et avec une grande solennité, par l'évêque de Preux, deuxième du nom ! Le ministre de l'Evangile, le représentant de Dieu bénit des drapeaux de guerre, pour assassiner des concitoyens ! »

Cette circulaire épiscopale doit être encore lue en chaire à l'office principal <sup>26</sup>.

Ces dispositions prises par l'évêque, et les sermons des ecclésiastiques, qui en sont le résultat, paraissent expressément ordonnés à telle fin que les adversaires du clergé, après la défaite du Sonderbund, pourront dénoncer ce dernier comme le principal artisan de la guerre.

<sup>26</sup> *Wallis unter dem siebenständigen Schutzbündnisse...*, op. cit., circulaire de l'évêque au clergé du canton, du 7 octobre 1847.

## Troisième partie

# La sécularisation des biens de l'Eglise en 1848 et ses conséquences pour l'Eglise et pour le clergé du Valais

### 1. La défaite du Sonderbund et ses conséquences immédiates

Après l'effondrement de la résistance dans les autres Etats du Sonderbund, les chefs politiques et militaires du Valais doivent à leur tour se rendre à l'évidence : poursuivre la lutte ne laisse entrevoir aucune chance de succès. Le Grand Conseil le reconnaît et décide, dès le 27 novembre, de se retirer du Sonderbund ; il charge ensuite le Conseil d'Etat de négocier avec le colonel Rilliet de Constant, commandant de la première division de l'armée fédérale<sup>1</sup>. Le Conseil d'Etat envoie donc une délégation, composée de MM. Henry Ducrey et Antoine-Louis de Torrenté, au quartier général à Bex. De cette ville, les délégués font rapport au gouvernement sur le succès de leur mission<sup>2</sup>. Les plénipotentiaires signent, le 29 novembre 1847 à 10 heures, à Sous-Vent près de Bex, dans le domaine de Maurice Barman, chef des radicaux valaisans, la capitulation par laquelle le Valais confirme son retrait du Sonderbund, accepte l'occupation du pays par les troupes fédérales ainsi que l'entretien de ces dernières, désarme et licencie ses propres contingents<sup>3</sup>.

Ainsi prend fin, pour la Suisse et pour le Valais, la guerre du Sonderbund, qui n'est pas très sanglante, mais qui sera si importante pour l'évolution ultérieure de ces deux Etats<sup>4</sup>. Les vainqueurs peuvent songer maintenant à exploiter leur succès. Au cours de l'année suivante, la Confédération, organisée jusque-là en confédération d'Etats, se transforme en Etat fédératif, sous la direction de chefs politiques avisés, et cela en dépit du radicalisme, qui voudrait instaurer un Etat unitaire. Pendant ce temps,

<sup>1</sup> AV, lettres du Conseil d'Etat à l'extérieur, 1845-1847, A II, 4, 4, N° 243 (29 novembre 1847, lettre à Rilliet de Constant).

<sup>2</sup> AV, Sonderbund, II, 11, 5, N° 82, lettre du 29 novembre 1847.

<sup>3</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, N°s 29 et 30.

<sup>4</sup> His, t. 2, Bâle, 1929, p. 130.



en Valais comme d'ailleurs dans la plupart des cantons du Sonderbund, le régime clérical et conservateur doit céder le pas à un régime radical.

L'issue de la guerre du Sonderbund met un terme, en Valais, aux luttes passionnées et souvent sanglantes des partis, qui avaient secoué sans cesse le canton depuis 1839. Les vaincus de 1844 redeviennent les maîtres absolus du pays. L'Eglise du Valais, ou ses représentants, n'avait pas été sans prendre part aux combats antérieurs. Il n'est donc pas surprenant que les vainqueurs de 1847 s'en prennent avant tout à l'Eglise et à ses ministres, et qu'ils leur attribuent la responsabilité de l'adhésion au Sonderbund et de la guerre du Sonderbund.

Dès le 1<sup>er</sup> novembre 1847, les émigrés valaisans constituent à Bex un comité patriotique, et ils s'adressent au peuple du Valais dans une proclamation qui évoque leur comportement plein de modération en l'an 1840 ; ils bannissent tout sentiment de haine et de vengeance et invitent la population à renoncer au Sonderbund<sup>5</sup>. La capitulation conclue, les Valaisans qui s'étaient enfuis en 1844, et qui avaient rallié l'armée fédérale, obtiennent l'autorisation du commandant des troupes suisses de pénétrer les premiers en Valais, sous le commandement d'Alexis Joris, en vue d'être licenciés. Mais ils marchent en armes sur Sion, en dépit d'ordres exprès. « Le 1<sup>er</sup> décembre, vers 2 heures de l'après-midi, les Valaisans bannis, ayant à leur tête Barman, Dufour et Joris, ainsi que d'autres mécontents, des gens qui avaient été maltraités et des déserteurs, font leur entrée en triomphateurs, drapeaux flottants et aux sons de la fanfare »<sup>6</sup>. Ils s'emparent du siège du gouvernement et de la caisse de l'Etat<sup>7</sup>. Des soldats et des civils érigent sur la Planta, place principale de Sion, un arbre de la liberté, et l'ornent de feuilles de lierre, insigne de la Jeune Suisse<sup>8</sup>. Le pays est donc livré aux forces du radicalisme, le vainqueur du moment. Pour le Valais, et en particulier pour son clergé et pour sa population fidèle à l'Eglise, des temps de dure oppression et de violence vont commencer.

Le 2 décembre déjà, un rassemblement populaire a lieu à Sion, sur la place de la Planta ; il se compose surtout de gens du Bas-Valais et du Centre, qui obéissent à une proclamation que le Comité patriotique avait lancée de Monthey le 30 novembre<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> Bibliothèque de la Société d'Histoire du Haut-Valais, à Brigue, N° 2267 (imprimé).

<sup>6</sup> Ritz, p. 173.

<sup>7</sup> AV, fonds Gaspard Stockalper, I/5 : déclaration d'A. Joris et de Jos. Torrent que le chancelier et le caissier d'Etat n'ont cédé qu'à la force.

<sup>8</sup> Farquet, p. 100. — de Rivaz, t. 1, Sion, 1946, p. 23.

<sup>9</sup> AV, fonds de Riedmatten, Documents politiques, 1814-1857, II, fasc. 9, N° 6.

Il réclame, en qualité d'assemblée populaire générale du pays<sup>10</sup>, le droit d'élire un gouvernement provisoire, et de prendre les mesures nécessaires pour le pays en détresse. Les indications sur le nombre des participants varient entre 200 et 2000. Gaspard de Stockalper, archiviste d'Etat du régime antérieur, et conservateur convaincu, parle de 200<sup>11</sup>, et ailleurs d'une « bande politique de juifs de 300 membres »<sup>12</sup>, ou encore de « la foule de la Planta forte de 600 hommes »<sup>13</sup>. Paul de Rivaz<sup>14</sup> avance le nombre de plus de 2000 citoyens, mais sans référence. L.-J. Ritz, témoin oculaire, ne donne aucun chiffre, tandis que Baumgartner<sup>15</sup>, sur la foi d'informations précises provenant du Valais, ne parle que de 300 participants pour cette assemblée.

C'est le chef radical éprouvé, l'ancien conseiller d'Etat Maurice Barman, qui préside cette assemblée populaire. Gaspard de Stockalper rapporte que dans cette assemblée retentit « tout à coup une voix dirigée (Alphonse Morand) : à bas les immunités, à bas le clergé ! »<sup>16</sup>. On ne peut dire avec certitude que cet appel ait eu du succès, mais il caractérise bien l'esprit de cette « assemblée générale populaire », qui prend une série de décrets lourds de conséquences « pour le maintien de l'ordre, pour la sécurité des personnes et de la propriété »<sup>17</sup>.

Les décisions de l'assemblée populaire de Sion sont dictées par des vainqueurs et représentent une partie de la vengeance que le comité de Monthey avait promise, dans sa proclamation, aux mécontents et aux éléments anticléricaux du canton<sup>18</sup>. Les postulats et les revendications que les Jeunes Suisses avaient toujours soutenus, au cours des polémiques antérieures à la révolution de 1844, trouvent leur confirmation de principe dans les résolutions du 2 décembre 1847, qui serviront de base et de fil conducteur pour atteindre les buts désirés.

En vertu des décisions de l'assemblée populaire, l'Eglise avec ses représentants et ses institutions doit être éliminée une fois pour toutes de la vie publique et politique, et complètement soumise au pouvoir de l'Etat. Le *Journal du Valais*, organe officieux du gouvernement<sup>19</sup>, commente cet événement dans un article

<sup>10</sup> Nabholz, t. 2, Zurich, 1938, p. 431 : les décisions d'assemblées populaires étaient tenues pour des déclarations directes de volonté populaire, autorité suprême méritant un respect strict.

<sup>11</sup> AV, fonds Stockalper, I/8/13.

<sup>12</sup> *Ibid.*, I/5.

<sup>13</sup> *Ibid.*, I/7.

<sup>14</sup> de Rivaz, t. 1, p. 23.

<sup>15</sup> Baumgartner, t. 4, Zurich et Stuttgart, 1868, p. 77.

<sup>16</sup> AV, fonds Stockalper, I/5 et I/7.

<sup>17</sup> Voir le texte de ces résolutions dans RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, pp. 3-6.

<sup>18</sup> de Rivaz, t. 1, p. 23.

<sup>19</sup> Meyer, pp. 504-512. — Blaser, Bâle, 1956, p. 544.

consacré à l'anniversaire de l'assemblée populaire à Sion : « C'est de cette journée que datera la fin de la prépondérance de l'Eglise sur l'Etat »<sup>20</sup>. Renverser la prépondérance de l'Eglise sur l'Etat, c'est le but avoué mais non pas le véritable objectif que vise le radicalisme. Son intention est de soumettre complètement l'Eglise, ses institutions et ses ministres à la toute-puissance de l'Etat<sup>21</sup>. Les nouveaux maîtres du canton bénéficient d'un appui efficace, pour réaliser leurs visées, de la part des représentants fédéraux délégués en Valais. Le commissaire fédéral Delarageaz<sup>22</sup>, dans un discours devant le Grand Conseil constituant, félicite le pays qui a accompli un acte de justice par l'assemblée populaire du 2 décembre. L'orateur souligne « que l'Etat ne peut rester étranger à aucune manifestation de la vie humaine », et il revendique par conséquent, de manière claire et non ambiguë, la suprématie de l'Etat dans tous les secteurs de l'activité humaine. Il n'est donc pas étonnant que l'Etat veuille mettre indistinctement sous son égide la religion, l'instruction publique, l'agriculture, l'industrie, etc. Et ce n'est là qu'un euphémisme recouvrant la sujétion totale de l'Eglise au pouvoir de l'Etat. Dans ce sens encore, le représentant fédéral incite à la lutte contre l'ultramontanisme, dans lequel Maurice Barman, chef du gouvernement radical, discerne un ennemi bien plus dangereux pour le pays que la fureur dévastatrice du Rhône, qui n'est pas encore endigué<sup>23</sup>. Le second représentant fédéral, le président du tribunal suprême, le Dr Emile Frey, de Bâle, s'exprime dans le même sens : à son avis l'octroi du libre exercice du culte pour les protestants et les facilités accordées pour obtenir le droit de bourgeoisie sont les seuls moyens ultérieurs qui permettront de juguler l'influence, jusqu'à dominante, de l'Eglise catholique<sup>24</sup>.

Le premier moyen pour subordonner l'Eglise au pouvoir de l'Etat est l'abolition des immunités ecclésiastiques, préconisée de tout temps par les radicaux et par les libéraux<sup>25</sup>. On poursuit le même but en excluant le clergé de la vie politique, du fait qu'on déclare incompatibles les fonctions ecclésiastiques et

<sup>20</sup> *Journal du Valais* du 9 décembre 1848.

<sup>21</sup> Nabholz, t. 2, chapitre 6.

<sup>22</sup> DHBS, t. 2, Neuchâtel, 1924, p. 647, art. *Delarageaz*.

<sup>23</sup> Discours du représentant fédéral, le Conseiller d'Etat vaudois Delarageaz, au Grand Conseil du 28 décembre 1847 : AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, N° 2, et protocole du Grand Conseil de décembre-janvier 1847-1848.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Article 2 des résolutions du 2 décembre 1847 : RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, p. 3. — Cf. *Journal du Valais* du 9 décembre 1848 : « ...l'abolition des immunités est un fait consommé sur lequel il n'y a pas à revenir », et le discours du représentant fédéral Delarageaz : « ...le peuple a fait disparaître des privilèges surannés, des immunités qui assuraient l'impunité à une classe d'hommes, à une classe de fonctionnaires » (AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, N° 2).



**François-Benjamin Filliez (1790-1865),**  
prévôt du Grand-Saint-Bernard 1830-1865.  
*(Prévôté du Grand-Saint-Bernard, Martigny)*  
Photo R. Dorsaz.

civiles<sup>26</sup>. Et c'est ainsi que descend dans la tombe le dernier vestige de l'ancienne représentation corporative en Valais. On peut bien voir en cela l'acte final des luttes séculaires de l'évêque et du chapitre cathédral avec les patriotes du Valais pour le pouvoir temporel dans le pays<sup>27</sup>.

On ne prive pas seulement le clergé de son influence sur le plan politique et sur la vie publique ; mais l'article 9 des résolutions place encore l'instruction publique sous la surveillance de l'Etat, tout en promettant au clergé de lui laisser les mains libres en matière d'instruction religieuse<sup>28</sup>. L'école doit revêtir par là un caractère national ; elle est libérée de l'influence des ecclésiastiques, censés appartenir à une puissance étrangère<sup>29</sup>. Ainsi, l'école libérale, détachée de toute confession, semble l'avoir emporté finalement sur l'école cléricale.

Les dispositions par lesquelles les biens du clergé, des couvents et des corporations religieuses sont placés sous la haute surveillance de l'Etat vont se révéler fatales pour le clergé et pour l'Eglise du Valais dans un proche avenir. La haute surveillance de l'Etat doit même pouvoir se transformer, au besoin, en régie assurée par l'Etat<sup>30</sup>. Les pouvoirs publics tiennent en mains, de ce fait, un moyen de pression d'une exceptionnelle efficacité contre le clergé et contre les couvents. Le gouvernement reçoit mandat, en outre, d'ordonner une enquête sur la part qu'ont prise, dans les derniers événements politiques, les couvents et les corporations religieuses<sup>31</sup>. Le Grand Conseil, à son tour, pourra ordonner la suppression des corporations ecclésiastiques, dont l'existence serait jugée incompatible avec la tranquillité publique<sup>32</sup>. Puis l'article 7 met les frais de guerre et des événements politiques, à partir de 1844, ainsi que la réparation des dommages qui s'en sont suivis, « autant que possible », à la charge des couvents, des corporations religieuses et des individus, tant ecclésiastiques que laïcs, qui les auraient occasionnés<sup>33</sup>. Cette disposition, en particulier, va causer la ruine matérielle de l'Eglise et du clergé valaisan, dans un très proche avenir.

<sup>26</sup> RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, p. 3.

<sup>27</sup> Cf. à ce sujet les travaux de G. Ghika : *La fin de l'Etat corporatif en Valais et l'établissement de la souveraineté des dizains au XVII<sup>e</sup> siècle*, thèse de Genève, Sion, 1947, et : *Luttes politiques...*, dans *Vallesia*, II, 1947, pp. 71-158 ; *Contestations du clergé et des patriotes valaisans...*, dans *Vallesia*, V, 1950, VI, 1951, VIII, 1953, X, 1955, XIII, 1958, XVI, 1961, et XVIII, 1963.

<sup>28</sup> RL, *loc. cit.*, p. 4.

<sup>29</sup> Cf. le discours du représentant fédéral Delarageaz, du 28 décembre 1847 (AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, N° 2).

<sup>30</sup> RL, *loc. cit.*, pp. 3 et 4, art. 4.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 4, art. 6, al. 1.

<sup>32</sup> *Ibid.*, art. 6, al. 2.

<sup>33</sup> *Ibid.*

L'assemblée populaire s'arroge encore le droit de supprimer l'ordre des jésuites en Valais, conformément à l'arrêté de la diète fédérale du 3 septembre 1847<sup>34</sup>, et de retirer à l'abbaye de Saint-Maurice, ainsi qu'au couvent du Grand-Saint-Bernard, le droit de collature dont ces institutions jouissaient pour un grand nombre de paroisses et de bénéfices<sup>35</sup>. On voit par là que l'Etat radical n'a pas l'intention de respecter le domaine propre de l'Eglise lorsqu'il s'agit de faire valoir ses prétentions absolues contre les droits de l'Eglise et de ses institutions. Mais à côté de ces dispositions touchant l'Eglise et le clergé, l'assemblée populaire prend des mesures qui concernent le domaine de l'Etat. Le Grand Conseil et le Conseil d'Etat sont déclarés dissous et l'on désigne un gouvernement provisoire sous la présidence de Maurice Barman. Antoine de Riedmatten est élu en son absence, comme vice-président ; mais il repousse pour l'instant sa nomination, car il estime que les mesures adoptées contre le clergé sont trop draconiennes. Les autres membres du gouvernement provisoire sont : Alexandre de Torrenté, Hippolyte Pignat, François-Gaspard Zen Ruffinen, Casimir Dufour et Maurice Filliez. Sont nommés suppléants des sept conseillers d'Etat : François-Joseph Rey, le Dr Maurice Claivaz et Jean-Baptiste Briguet. Au cours du mois de décembre, on procédera à l'élection d'un Grand Conseil constituant, selon les normes de la constitution du 3 août 1839<sup>36</sup>.

Au surplus, toutes les dispositions de l'assemblée populaire seront soumises à la sanction du Grand Conseil constituant<sup>37</sup>.

Après son arrivée à Sion, le colonel Rilliet de Constant manifeste son indignation devant les procédés des chefs radicaux valaisans, et il exige d'eux l'application stricte de toutes les clauses de la capitulation, notamment le licenciement immédiat de tous les soldats valaisans<sup>38</sup>. Bien que radical convaincu, il s'acquitte de sa tâche en Valais avec tact et loyauté. Il veut même rendre visite à l'évêque de Sion, le 5 décembre. Mais celui-ci a préféré se mettre en sûreté à l'hospice du Simplon, chez les chanoines de St-Augustin, craignant des actes de violence tels qu'il s'en est produit à Fribourg<sup>39</sup>. Se sont encore enfuis, entre autres personnalités, les deux chefs du parti conservateur, le chanoine Derivaz et le général de Kalbermatten<sup>40</sup>.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 6, art. 16.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 4, art. 5.

<sup>36</sup> *Ibid.*, pp. 4 et 5, art. 10 et 11.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 6, art. 15, al. 2.

<sup>38</sup> AV, Sonderbund, II, 11, 5, N° 85, lettre de Rilliet de Constant à Barman, de Bons et Pignat, du 4 décembre 1847.

<sup>39</sup> Baumgartner, t. 4, p. 100.

<sup>40</sup> AV, protocole du Grand Conseil de décembre 1847, annexe litt. K, lettre de Derivaz, datée d'Evian, le 20 décembre 1847. — de Rivaz, t. 1, p. 22.

Entre temps, la diète fédérale du 2 décembre impose aux Etats du Sonderbund « tous les frais occasionnés par ces cantons à la Confédération par suite de la non-observance des décisions de la diète des 20 juillet et 11 août de l'année courante, sous réserve de leur droit de recours contre ceux qu'ils reconnaîtraient coupables »<sup>41</sup>. Les cantons du Sonderbund sont tenus solidairement envers la Confédération, « mais entre eux, ils supporteront les frais proportionnellement à l'échelle fédérale des paiements »<sup>42</sup>. Un premier acompte d'un million doit être versé pour le 20 décembre 1847. Le solde « qui sera déterminé par un compte final adopté par la diète fédérale », sera payé « comptant, ou par des titres reconnus agréables par la diète fédérale »<sup>43</sup>. L'occupation militaire des Etats du Sonderbund est prévue jusqu'au règlement complet de la dette<sup>44</sup>. En plus de cette contribution de guerre, les cantons du Sonderbund « doivent aussi bonifier les dommages causés par leurs troupes aux propriétés en suite de pillage ou de dégradation »<sup>45</sup>.

Le Valais doit payer une somme de 200 000 francs jusqu'au 20 décembre, ce qui met dans une situation alarmante ce pays déjà pauvre en numéraire<sup>46</sup>. Seul cet état de nécessité permet de comprendre quelque peu, tout au moins du point de vue purement pratique, les rigueurs extraordinaires dont usera le gouvernement à l'égard du clergé.

Dès le 3 décembre, le gouvernement provisoire prend en main les affaires de l'Etat<sup>47</sup>. Appuyé par les commissaires fédéraux, il peut se présenter, dans une proclamation au peuple valaisan, datée du 7 décembre, « comme la seule autorité légitime supérieure actuellement constituée dans le canton du Valais »<sup>48</sup>. Dans son appel au peuple, il attend de lui « son concours ... pour la prompte reconstitution du canton et pour l'affermissement de la confiance et de l'ordre public ». Le peuple accepte ce pseudo-gouvernement pour ce qu'il est : le fait accompli d'une petite minorité devenue toute-puissante grâce aux troupes fédérales. Le peuple valaisan, conscient de ce fait, fait sa soumission au gouvernement provisoire, bien plus par crainte et par lassitude politique qu'en raison d'une conviction profonde.

<sup>41</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, N° 32, arrêté de la diète fédérale du 2 décembre 1847, art. 1.

<sup>42</sup> *Ibid.*, art. 2.

<sup>43</sup> *Ibid.*, art. 4.

<sup>44</sup> *Ibid.*, art. 5.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> Cf. Rapport des représentants fédéraux dans le canton du Valais au haut Directoire fédéral, du 27 décembre 1847 (Bibliothèque de la Société d'histoire du Haut-Valais, à Brigue).

<sup>47</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, recueil de pièces jointes au compte rendu du gouvernement provisoire du Grand Conseil constituant, N° 3

<sup>48</sup> RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, p. 9.

Le gouvernement n'a rien de plus pressé que d'exécuter les résolutions de l'assemblée populaire de Sion, alors qu'elles auraient dû être ratifiées au préalable par le Grand Conseil constituant<sup>49</sup>. Le 9 décembre, à teneur de l'article 16 des résolutions de l'assemblée populaire, et de la décision de la diète fédérale du 3 septembre, l'ordre des jésuites est supprimé<sup>50</sup>. On enlève aux jésuites et à leurs affiliés toute autorisation de séjour ; les avoirs qu'ils possèdent en Valais sont réunis au domaine de l'Etat ; le Département de Justice et de Police et de l'Intérieur est chargé de l'exécution de ce décret<sup>51</sup>.

Le même jour, le gouvernement provisoire se réfère à un arrêté de la diète fédérale du 2 décembre 1847 et prend un décret fixant les contributions à payer par les principaux fauteurs de guerre. Ce décret rappelle expressément l'article 7 de l'assemblée populaire de Sion : « Après avoir constaté que la Caisse d'Etat est à peu près vide, et qu'il y a impossibilité de faire face aux charges publiques par les moyens ordinaires », une contribution de 200 000 francs sera prélevée sur le clergé et sur certains chefs laïcs du régime conservateur déchu. Cette contribution est répartie comme suit :

La Maison du Grand-Saint-Bernard :	80 000 francs
L'abbaye de Saint-Maurice :	50 000 francs
Les conseillers d'Etat, les membres du Grand Conseil..., qui ont excité à la révolte... :	20 000 francs
L'évêque de Sion :	20 000 francs
Le chapitre de Sion :	20 000 francs
Le chanoine André Derivaz :	10 000 francs

Les personnes déclarées comptables sont responsables solidairement envers l'Etat de la somme imposée. Encore ne s'agit-il dans cette répartition que d'un acompte, car le gouvernement fait réserve expresse du compte final de répartition des frais de guerre<sup>52</sup>. Et si la somme n'est pas payée pour le 17 décembre, le gouvernement se réserve de prendre, contre les retardataires, « telle mesure que commanderont les circonstances »<sup>53</sup>. Les personnes amendées sont avisées de ces dispositions par lettre datée du même jour<sup>54</sup>.

Les protestations contre ces mesures de rigueur ne se font

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 6, art. 15, al. 2.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 13, art. 1 du décret du 9 décembre 1847 : « l'ordre des jésuites est supprimé » (sic).

<sup>51</sup> *Ibid.*, pp. 13 et 14.

<sup>52</sup> *Ibid.*, pp. 10-12. — Cf. Baumgartner, t. 4, p. 99.

<sup>53</sup> RL, *ibid.*, p. 12.

<sup>54</sup> AES, 223/134.



pas attendre, car elles sont prises sans examen préalable de la question des fautes commises et sans jugement des tribunaux compétents.

Le prieur et le procureur général du couvent du Grand-Saint-Bernard, en l'absence du prévôt, déclarent le 17 décembre qu'ils ne peuvent reconnaître, pour de nombreux motifs, les décisions de l'assemblée populaire de Sion. Ils rejettent donc sur le gouvernement provisoire la responsabilité de tout acte contraire aux droits et à la propriété d'une institution plus européenne que cantonale <sup>55</sup>.

De même, tout le chapitre du couvent dépose une protestation solennelle, à la face de l'Europe, contre l'occupation de la maison par les commissaires et les soldats du gouvernement provisoire. Le chapitre estime que cette intrusion dans le couvent constitue la violation d'un domicile et d'un asile qui doit être ouvert à tous les voyageurs, que c'est une grave offense à l'honneur des chanoines en tant que moines et que citoyens, que c'est la prise de possession injustifiée d'une institution de bienfaisance, protégée et soutenue dès sa fondation par des bienfaiteurs de toutes les nations, par la plupart des cantons confédérés, et par la générosité des princes, au moyen âge comme aux temps modernes. Le chapitre du couvent s'oppose de même à la prise d'inventaire des biens mobiliers et immobiliers de l'hospice, ordonnée par les commissaires ; il exige le rappel des soldats et demande que le couvent soit rendu à sa véritable destination <sup>56</sup>.

Au moment de l'entrée des troupes fédérales en Valais, le prévôt Filliez s'était enfui dans les possessions de son couvent à Aoste. Il s'adresse de là, le 21 décembre 1847, au Grand Conseil constituant, et s'oppose à ce que les avoirs de son couvent soient détournés de leur but <sup>57</sup>.

Le couvent persiste encore plus tard dans son opposition, ce qui entraîne pour lui des conséquences très préjudiciables et douloureuses <sup>58</sup>. Le 22 décembre déjà, le gouvernement provisoire prend un nouveau décret contre l'hospice <sup>59</sup>. Il y enjoint aux supérieurs de la congrégation et aux autres religieux de regagner immédiatement l'hospice du Saint-Bernard. Quiconque aurait emporté du canton des objets précieux de cette maison est sommé de les réintégrer dans les huit jours, dans le lieu habituel de leur destination. Celui qui serait dépositaire, dans le canton, d'objets de valeur de l'hospice, reçoit l'ordre de les déclarer dans les trois

<sup>55</sup> AV, protocole du Grand Conseil de décembre 1847, annexe litt. K.

<sup>56</sup> *Ibid.*, lettre du 17 décembre 1847.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Cf. Baumgartner, t. 4, pp. 100 et suiv.

<sup>59</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, recueil de pièces jointes au compte rendu du gouvernement provisoire au Grand Conseil constituant, N° 15.

jours. De même, les débiteurs du couvent sont invités à consigner leurs dettes dans les huit jours auprès du Département des Finances. Il est interdit, sous peine de droit, de les payer directement à l'hospice sans autorisation du gouvernement <sup>60</sup>.

L'abbé de Saint-Maurice Bagnoud expose dans sa lettre qu'il a juré, lors de sa consécration épiscopale, de maintenir et de défendre de son mieux les droits de l'Eglise romaine et les propriétés du chapitre de Saint-Maurice. Attendu que plusieurs résolutions, notamment les articles 2, 4, 5, 6 et 7 sont contraires aux lois de l'Eglise catholique et à ses droits, le prélat déclare qu'il persistera dans sa protestation aussi longtemps que ces articles n'auront pas obtenu la sanction du pape <sup>61</sup>.

Le clergé séculier s'élève de même contre cette imposition arbitraire. Le chanoine Derivaz proteste d'Evian, le 20 décembre, contre la violation de son domicile par Alexis Joris et par Louis-Daniel Ribordy, ainsi que contre le séquestre que ces personnes ont exécuté sur les archives de la paroisse d'Ardon, en l'absence de tout juge. Derivaz s'insurge énergiquement contre l'examen de ses écrits personnels, contre le vol de plusieurs de ses documents et contre la prise d'inventaire de ses biens à Saint-Gingolph, faite par les sieurs Pierre Torrent, comme représentant du gouvernement, et André Delacoste, fils de l'ancien conseiller d'Etat. Derivaz refuse de payer la contribution qu'on lui a imposée parce qu'il s'est toujours comporté conformément à l'honneur et à son serment, en sa qualité de député, et parce qu'en outre il ne reconnaît pas l'autorité des membres du gouvernement, qui se sont violemment imposés à leur pays <sup>62</sup>.

L'évêque du diocèse Pierre-Joseph de Preux oppose à son tour un *non licet* très clair dans sa lettre du 29 décembre à l'adresse du Grand Conseil constituant. Puis il stigmatise les résolutions de l'assemblée populaire contre l'Eglise, le clergé, les couvents et contre les immunités ; il les considère comme des empiétements contraires au droit. L'évêque ne se contente pas de contester à l'Etat le droit de suspendre les immunités ecclésiastiques, mais il dénonce encore la spoliation par l'Etat des biens et des droits de collature des couvents comme une violation grossière du droit et de l'équité. Il ne peut pas reconnaître davantage à l'Etat le droit de supprimer des couvents approuvés par l'Eglise, légitimement établis dans le pays, où ils jouissent paisiblement, depuis bien des siècles, du droit de cité.

En conclusion, la lettre de l'évêque au Grand Conseil élève un *non licet* ferme et définitif à la contribution de guerre imposée

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> AV, protocole du Grand Conseil de décembre 1847, lettre de l'abbé au gouvernement, du 31 décembre 1847.

<sup>62</sup> *Ibid.*, annexe litt. K.

au clergé. De l'avis du chef du diocèse, le Grand Conseil ne saurait sanctionner un tel décret sans procès et sans une sentence préalable.

L'évêque n'exclut pas, il est vrai, de réajuster les relations de l'Etat et de l'Eglise, mais il est contraint de repousser tout changement fait par le pouvoir laïc, sans approbation du pape, car c'est un empiétement sur les droits de l'Eglise. En ces matières, l'Eglise est la seule autorité compétente, et l'évêque espère que tous ses diocésains du Valais lui rendront une obéissance inconditionnée <sup>63</sup>.

En ce qui concerne l'instruction publique, l'évêque estime que l'autorité de l'Eglise est aussi trop peu reconnue dans l'article 9 du décret du 2 décembre 1847. Tout en admettant les droits de l'Etat sur l'enseignement, l'évêque doit faire des réserves en faveur de la part qui revient à l'Eglise en ce domaine <sup>64</sup>.

Le nonce apostolique Alessandro Maciotti <sup>65</sup> appuie énergiquement la réclamation du clergé <sup>66</sup>. Dans une lettre du 31 décembre 1847, il déclare au gouvernement que le Saint-Père a désapprouvé très nettement l'atteinte que l'assemblée populaire de Sion a faite aux droits du Saint-Siège et à ceux du clergé, tant séculier que régulier, dans le canton du Valais. Sur ordre du Saint-Siège, le nonce dépose donc une protestation solennelle et il invite le gouvernement à la transmettre dès que possible au Grand Conseil constituant <sup>67</sup>.

Cette attitude très nette de l'autorité ecclésiastique fait voir au gouvernement qu'il n'obtiendra point l'argent nécessaire en suivant cette voie <sup>68</sup>. Une telle situation l'amène à élaborer le plan d'une sécularisation des biens de l'Eglise, et à réaliser, sur une base plus large, un ancien postulat datant de 1843.

Mais du même coup, le gouvernement se montre résolu à asservir l'Eglise, jusque sur le terrain ecclésiastique, en matière de pastoration, d'administration du diocèse et des sacrements. Dès la mi-décembre, il communique par lettre à l'évêque que certains curés ont abandonné leur paroisse. Cette lettre parle en termes généraux de la nécessité de remplacer certains prêtres des paroisses, parce que leur comportement ne permet pas de les maintenir à leur poste <sup>69</sup>. Le 18 décembre, le gouvernement provi-

<sup>63</sup> *Ibid.*, et AES, 223/139.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> DHBS, t. 4, Neuchâtel, 1928, p. 625, art. *Maciotti*.

<sup>66</sup> Baumgartner, t. 4, p. 103.

<sup>67</sup> AES, 213/68 (copie). — Cf. AV, fonds Stockalper, 3, annexe.

<sup>68</sup> Le 24 décembre 1847, le gouvernement frappe le clergé séculier d'une nouvelle contribution de 50 000 francs : RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, pp. 21 et 22.

<sup>69</sup> AES, 223/130.

soire exige expressément que le chancelier épiscopal Joseph Dunoyer soit démis de ses fonctions <sup>70</sup>.

Mais l'évêque de Preux ne saurait admettre un empiètement sur les droits patrimoniaux de l'Eglise, et encore moins des injonctions du pouvoir de l'Etat dans la direction spirituelle de son diocèse. L'évêque déclare de même, dans sa réponse, que pour les paroisses qui n'ont pas de curé pour l'instant, l'autorité ecclésiastique a déjà pris les mesures voulues, pour autant que les circonstances le permettent. L'évêque repousse avec dignité toute immixtion des pouvoirs de l'Etat dans les affaires intérieures de l'Eglise, et il donne l'assurance qu'il s'efforce de remplir ses devoirs dans toute leur étendue et dans les limites de ses forces.

D'après la lettre du gouvernement, datée du 15 décembre, plusieurs ecclésiastiques se seraient rendus coupables de menées répréhensibles contre la paix et l'ordre public. Dans sa réponse, l'évêque désapprouve toute activité du clergé qui pourrait troubler l'ordre public et la tranquillité si nécessaire pour le bien du peuple. Mais vu que les coupables lui sont entièrement inconnus, il demande au Conseil d'Etat de plus amples renseignements afin de pouvoir entreprendre les démarches voulues, afin de corriger des fautes éventuelles.

L'évêque de Preux promet d'accueillir toujours avec bienveillance les requêtes et les remarques respectueuses concernant l'administration des paroisses. Il se réserve toutefois d'examiner et de traiter ces demandes selon qu'il les estime justifiées devant Dieu. En ce domaine, il ne saurait jamais recevoir d'ordres de la part des pouvoirs civils, car il devrait les regarder comme des empiètements sur son autorité épiscopale, qu'il doit maintenir dans son intégrité.

L'évêque est parfaitement au clair sur les intentions des membres du gouvernement, et il voit avec douleur qu'ils s'arrogent des compétences dans l'administration spirituelle du diocèse. Néanmoins, sous la pression des circonstances, et surtout pour éviter à son secrétaire des mesures désagréables, il admet cette exigence et révoque son chancelier <sup>71</sup>.

Les visées du gouvernement provisoire ont un sens clair : l'Eglise doit devenir une pure institution d'Etat. Les faits confirment la ferme intention du gouvernement valaisan de plier l'Eglise sous le joug des pouvoirs publics <sup>72</sup>. Quant aux autorités ecclésiastiques, elles manifestent de leur côté une volonté tout

<sup>70</sup> AES, 223/136, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 18 décembre 1847.

<sup>71</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 6, N° 2, lettre du 21 décembre 1847.

<sup>72</sup> His, t. 2, p. 542 : « Le libéralisme et le radicalisme étaient, par nature, neutres en matière de religion, et le plus souvent tolérants sur le plan confessionnel ».

aussi déterminée de défendre jusqu'au bout les droits de la religion et de l'Eglise, du Saint-Siège et de l'évêché, du clergé et des couvents.

On voit que, sous la pression du gouvernement central de la Confédération, la situation s'est aggravée sérieusement sur le plan financier et idéologique. Une lutte décisive ne saurait donc se faire attendre.

## 2. La constitution cantonale et la sécularisation de janvier 1848

### *a) L'Eglise et le clergé dans la constitution de 1848*

C'est dans une atmosphère tendue que débute, le 27 décembre 1847, les délibérations du Grand Conseil constituant, qui siège avec des interruptions jusqu'au 29 janvier 1848<sup>1</sup>.

Une minorité conservatrice fait face à une majorité radicale forte et résolue, car les libéraux votent le plus souvent avec les radicaux. Dès l'assermentation des membres, un député demande qu'on précise à quelle constitution l'on doit prêter serment. Le président Maurice Barman, au nom du gouvernement provisoire, déclare qu'il ne peut s'agir que de la constitution d'août 1839, modifiée par les résolutions de l'assemblée populaire générale du 2 décembre<sup>2</sup>. Cette réponse projette une lumière singulière sur les principes juridiques et sur l'attitude du gouvernement provisoire et de ses partisans : d'une part, le Grand Conseil constituant doit tout d'abord entériner les résolutions du 2 décembre<sup>3</sup>, mais d'autre part, les députés doivent prêter serment à la constitution modifiée par lesdites résolutions.

Les délibérations sur la nouvelle constitution forment le premier objet, le plus urgent, proposé à la constituante ; elles se terminent le 12 janvier. Mises à part les dispositions concernant l'Eglise et le clergé, on ne modifie pas grand-chose. D'après L.-J. Ritz<sup>4</sup>, « l'essentiel de l'affaire, c'est qu'on avait accordé au clergé, sans réserve, en 1844, tout ce qu'il pouvait désirer, et qu'on le lui retire maintenant de la même manière ».

<sup>1</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4, N° 14 : Recès de la session du Grand Conseil constituant du canton du Valais, du 27 décembre 1847 au 29 janvier 1848, compilé par M. Stockalper, Sion, imprimerie L. Advocat (cité : Recès).

<sup>2</sup> Recès, p. 1.

<sup>3</sup> RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, p. 6, art. 15, al. 2 : « Ces dispositions seront présentées à la sanction du Grand Conseil constituant, dès son entrée en fonctions ».

<sup>4</sup> Ritz, p. 175.

Quand on délibère sur l'article 2, définissant la position de l'Eglise dans l'Etat du Valais, trois opinions divergentes se font jour au sein de la commission : une minorité de quatre membres proposent l'adoption de l'article du projet sous la forme suivante : « La religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'Etat ; la loi lui assure son appui ». Un de ces députés voudrait qu'on ajoute encore : « la *seule* religion de l'Etat », car il considère comme un malheur l'existence de deux confessions différentes dans le même pays. C'est ici la voix de l'ancien ordre de choses, qui ne conçoit qu'un Etat unitaire au point de vue confessionnel, comme c'était le cas dans d'autres cantons, par exemple à Berne et à Zurich, qui tenaient à l'ancienne conception rigide de l'Eglise nationale. La liberté de foi, de conscience et de culte, garantie par la constitution fédérale de 1848, n'est pas encore entrée en vigueur au moment où l'on élabore la constitution cantonale valaisanne.

Un second groupe, composé de trois députés, approuve le projet de l'article à condition qu'on y ajoute : « Le culte de la religion réformée est toléré, à teneur des concordats qui ont été conclus avec les cantons confédérés » <sup>5</sup>. Ils justifient leur point de vue en expliquant que c'est plus que jamais le moment de donner des marques de bienveillance à nos confédérés ; la tolérance tacite n'est pas obligatoire, mais bien la tolérance reconnue. Le Valais doit apaiser les inquiétudes que le passé a fait naître dans les autres Etats cantonaux.

Une dernière minorité de deux députés s'en tiennent au texte de la constitution de 1839 : « La religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'Etat ; elle seule y a un culte public ; la loi lui assure son appui » <sup>6</sup>. Ce groupe pense que, eu égard au petit nombre de protestants qui se trouvent actuellement dans le pays, il n'y a pas lieu de leur accorder l'exercice d'un culte public. Après une longue discussion, le projet du gouvernement provisoire est finalement adopté. La rédaction définitive de cet article a la teneur suivante : « La religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'Etat ; la loi lui assure son appui » <sup>7</sup>.

L'article ayant fait l'objet de nouvelles délibérations, et ayant été adopté en seconde lecture, un certain nombre de citoyens de confession réformée adressent de Martigny, le 8 janvier 1848, une pétition au Grand Conseil en vue d'obtenir la liberté de culte. Les commissaires fédéraux appuient chaudement cette requête, mais la commission chargée de l'examen des pétitions écarte cette demande comme tardive. A son sens, le Grand Conseil ne saurait accorder la liberté de culte aux réformés que dans la mesure où les Etats protestants, pour leur part, garantissent aux catholiques

<sup>5</sup> Recès, p. 5.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> RL, t. 8, p. 25, art. 2.

cette même liberté pour le culte de leur religion. D'ailleurs, la commission pense que la prochaine revision du pacte fédéral de 1815 donnera aux cantons l'occasion de régler le problème des deux confessions<sup>8</sup>. Après quoi l'assemblée constituante passe à l'ordre du jour.

Ces délibérations montrent nettement que la religion catholique est reconnue par le droit public, à la différence de la religion réformée. Cette dernière, tolérée tacitement, n'a aucun culte public. Mais la confession catholique bénéficie en outre de la protection juridique des lois. Le Valais demeure par là fidèle à sa tradition séculaire ; il se tient fermement au principe de l'unité de foi et à celui de l'empire exclusif d'une seule confession<sup>9</sup>. La religion catholique reste donc une institution de droit public, reconnue par la nouvelle constitution, même si, par la suite, la représentation de l'ordre ecclésiastique est définitivement abolie par cette nouvelle constitution, et si le clergé est banni de la vie politique.

Si les choses étaient allées selon la volonté de puissance de la majorité radicale, l'Eglise aurait peut-être bien pu devenir, de façon durable, un instrument de l'omnipotence étatique. En tout cas, on tente de le faire avec toute la vigueur possible, et non sans succès, ainsi que le prouve la suite des délibérations. Il est évident que dans ces circonstances le Grand Conseil ne veut pas renoncer non plus, pour l'avenir, à pourvoir « aux dignités et bénéfices ecclésiastiques dont la nomination appartient à l'Etat »<sup>10</sup>.

Les discussions sur l'article 3 de la constitution révèlent une fois de plus les objectifs véritables de la majorité radicale : on veut éliminer en tous points les immunités du clergé et de l'Eglise. La rédaction définitive de cet article a la teneur que voici : « Tous les Valaisans sont égaux devant la loi. — Il n'y a, en Valais, aucun privilège »<sup>11</sup>. Les différents projets de rédaction de la commission montrent ce que l'on entend par là. La majorité propose : « Il n'y a en Valais aucun privilège de lieu, de naissance ou de personne. — Les immunités ecclésiastiques ne sont pas reconnues en Valais »<sup>12</sup>. Mais la minorité de la commission propose au contraire : « Les immunités personnelles et réelles sont réglées par un concordat »<sup>13</sup>. On vise donc avant tout les immunités de l'Eglise. Toutefois, dans le projet, il est encore question de « privilèges d'état ». La commission unanime propose de biffer

<sup>8</sup> AV, protocole du Grand Conseil constituant de décembre 1847 et de janvier 1848, annexe, litt. 0, rapport de la commission, du 10 janvier 1848.

<sup>9</sup> His, t. 2, Bâle, 1929, p. 371.

<sup>10</sup> RL, t. 8, p. 31 (art. 31, N° 13 de la constitution du 10 janvier 1848).

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>12</sup> Recès, p. 14.

<sup>13</sup> *Ibid.*

cette expression. Les uns expliquent la suppression de ces termes « parce qu'ils regardent l'état ecclésiastique comme privilégié, jouissant de certains droits spéciaux et soumis à certaines exclusions ». Les autres veulent qu'on les biffe, « parce qu'ils considèrent l'état ecclésiastique comme une société existant dans l'Etat et n'ayant de droit spécial que pour ce qui tient à la hiérarchie » <sup>14</sup>. Ce ne sont donc pas tant les privilèges de caractère temporel qui sont intolérables aux yeux de la majorité, mais bien plutôt les immunités et les prérogatives ecclésiastiques, qu'il s'agit d'abolir définitivement. Ainsi, le principe de l'égalité de tous devant la loi est-il bien ancré dans l'article 3 de la constitution valaisanne de 1848. Que d'autres articles de cette constitution privent les ecclésiastiques de cette égalité de droits, cela n'inquiète guère la majorité anticléricale. En effet, l'article 69 supprime tous les droits politiques du clergé, tout droit électoral actif ou passif, et même son droit de vote : « Les fonctions ecclésiastiques sont incompatibles avec les fonctions civiles et l'exercice des droits politiques » <sup>15</sup>. Le clergé valaisan est soumis de la sorte à une loi d'exception, contraire aux idées juridiques modernes, ce qui paraît d'autant plus choquant que l'article 70 accorde l'exercice des droits politiques aux confédérés des autres cantons « qui accordent le même droit aux Valaisans » <sup>16</sup>.

Dans un tel état de choses, il ne peut plus être question d'une représentation de l'évêque au Grand Conseil. Au moment où l'on délibère sur l'article 21, un député propose bien de reconnaître l'évêque comme représentant du clergé au Grand Conseil, parce que la population catholique du Valais verrait avec plaisir le chef du diocèse prendre part aux délibérations de la plus haute assemblée du pays. Mais cette motion ne trouve pas grâce auprès de la majorité du Conseil <sup>17</sup>.

Ces délibérations font ressortir deux conceptions. Les uns voient dans l'Eglise une institution autonome, indépendante de l'Etat, que ce dernier reconnaît comme une corporation de droit public et avec laquelle il passe des conventions, des concordats, etc. Certaines limitations légales en la matière (lois de main-morte) ne sont pas exclues. D'autre part l'Eglise, en tant que société, a sa propre organisation, et en tant qu'institution de droit public reconnue, elle jouit de droits et de privilèges particuliers.

Les autres voient dans l'Eglise une société qui bénéficie bien d'une reconnaissance de droit public, mais qui, néanmoins, est incorporée dans l'organisme de l'Etat, comme toute autre société, et qui doit, comme telle, servir au bien de l'Etat.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 11. — RL., t. 8, p. 41.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Recès, p. 6.



Ces deux points de vue sous-entendent deux conceptions de l'Eglise d'Etat : les premiers concèdent à l'Eglise une situation privilégiée et des droits souverains propres ; les seconds font de l'Eglise une simple institution d'Etat, soumise aux lois de l'Etat comme toute autre société, à l'exception de sa propre constitution hiérarchique. Cette dernière conception de l'Eglise s'exprime dans la constitution de 1848 et dans les différents décrets qui ne font qu'exécuter les résolutions de l'assemblée populaire de Sion. Une Eglise bénéficiant de l'appui de l'Etat, mais indépendante, ne saurait trouver de place, dans la nouvelle structure étatique, pas plus que le fédéralisme si profondément enraciné dans le peuple, et qui se manifestait par la souveraineté de la commune et du district. La politique ecclésiastique des radicaux dominera encore les délibérations ultérieures du Grand Conseil sur les affaires ecclésiastiques, notamment en ce qui concerne le paiement des frais de guerre et la question connexe de la sécularisation des biens de l'Eglise.

#### *b) Le décret de sécularisation du 11 janvier 1848*

Le Grand Conseil, ayant pris connaissance de l'attitude négative des autorités ecclésiastiques à l'égard des résolutions de l'assemblée populaire du 2 décembre 1847 et des décrets des 9 et 24 décembre 1847, commence à délibérer sur cet objet dès le 5 janvier 1848.

Casimir Dufour, vice-président du gouvernement provisoire, exprime le point de vue du Conseil d'Etat dans un message : le Grand Conseil, aussi bien que le gouvernement provisoire, émane directement de l'assemblée générale du peuple du 2 décembre 1847 et en ont reçu leurs pleins pouvoirs. Le Grand Conseil tient d'elle également son origine et aucun député ne saurait siéger ni voter dans ce corps constituant s'il ne reconnaît le pouvoir populaire en vertu duquel il a été appelé aux fonctions de membre de ce corps. Les résolutions du 2 décembre sont un acte souverain obligatoire du peuple, aussi longtemps que ce dernier n'y aura pas apporté de changement. Les arrêtés d'exécution rendus par le gouvernement provisoire sont la conséquence nécessaire de ces résolutions souveraines et sont par conséquent obligatoires. Le principe consacré par l'assemblée populaire au sujet du paiement des frais de guerre a obtenu l'assentiment de l'immense majorité du peuple valaisan. Pour ces motifs, le gouvernement provisoire propose au Grand Conseil de renvoyer les protestations du clergé *ad acta* et de passer à l'ordre du jour<sup>1</sup>.

La commission chargée d'examiner ce message l'approuve à

<sup>1</sup> AV, protocole du Grand Conseil de décembre 1847 et de janvier 1848, annexe, litt. K et L. — Recès, pp. 20 et 21.

la majorité de ses membres. Par contre, une minorité déclare qu'elle ne saurait admettre le décret du 9 décembre 1847, qui répartit les frais de guerre entre les différentes corporations religieuses, à moins que cette contribution, une fois versée, ne soit remboursée ultérieurement<sup>2</sup>. Pour la majorité de la commission, cette clause paraît sous-entendue. Finalement, le Grand Conseil décide de passer à l'ordre du jour. Au cours des délibérations, on exprime l'opinion qu'il ne s'agit que d'un paiement préalable, en ce qui concerne la contribution de guerre, et que l'on n'a encore rien statué ni préjugé sur la culpabilité des personnes frappées par cette taxe. Mais cela ne change rien au fait qu'il s'agit d'une imposition arbitraire et illégale. La décision du Grand Conseil sanctionne le décret du 9 décembre et constitue néanmoins une déclaration factice de culpabilité des imposés. Ce procédé du gouvernement et du Grand Conseil force inévitablement le clergé à se mettre dans l'opposition, s'il ne veut pas ouvrir toutes grandes les portes, pour l'avenir, à un traitement contraire au droit. Les conséquences de cette décision du Grand Conseil, qui couvre l'initiative du gouvernement provisoire, ne vont pas tarder à se manifester. Le pays se trouve vraiment dans une situation presque sans issue. D'après un calcul de l'archiviste du Grand Conseil, Gaspard de Stockalper, la dette du Valais s'élève, au 20 janvier 1848, à la somme de 1 493 642 francs<sup>3</sup>. Or, la caisse de l'Etat est absolument vide<sup>4</sup>. Le gouvernement provisoire est donc contraint à rechercher de l'argent par tous les moyens, s'il veut remplir ses engagements envers la Confédération.

C'est dans le message du gouvernement provisoire, daté du 8 janvier 1848, que la sécularisation des biens ecclésiastiques apparaît pour la première fois comme imminente. L'assemblée populaire de Sion a placé les biens du clergé, par son article 4, sous la haute surveillance de l'Etat et a octroyé à ce dernier le pouvoir de les régir au besoin. Le gouvernement provisoire fait un pas important de plus et propose au Grand Conseil d'adopter en principe, « la réunion au domaine de l'Etat des biens meubles et immeubles dont jouissent le Révérendissime évêque de Sion, le vénérable chapitre de Sion et les recteurs de la cathédrale, le séminaire, les couvents et les corporations religieuses existant dans le canton ». L'Etat, pour sa part, doit rétribuer convenablement le clergé et pourvoir à l'hospitalité au Grand-Saint-Bernard et au Simplon. L'excédent de ces biens du clergé doit être appliqué à l'amortissement de la dette publique<sup>5</sup>.

<sup>2</sup> Recès, p. 21.

<sup>3</sup> *Ibid.*, annexe, litt. R. — AV, fonds Stockalper, N° 6.

<sup>4</sup> RL, t. 8, pp. 10-12 et 21-22. Décrets des 9 et 24 décembre 1847.

<sup>5</sup> Recès, p. 22. — AV, protocole du Grand Conseil constituant de janvier 1848, annexe litt. M.

La commission nommée pour examiner ce message propose l'ajournement de son rapport au 20 janvier, afin d'approfondir l'étude de cette question. Mais la majorité du Grand Conseil réclame qu'elle étudie aussitôt les propositions du Conseil d'Etat. Le but de ce zèle est clair : l'Etat doit absolument trouver de l'argent dans le plus court délai. Mais pour le gouvernement provisoire, la sécularisation des biens d'Eglise du diocèse et des corporations est une affaire décidée. Il compte sur un succès d'autant plus grand que ses méthodes seront plus brusques <sup>6</sup>.

Le 10 janvier, la commission dépose son rapport. La minorité approuve sans réserve les propositions du gouvernement provisoire <sup>7</sup>. Mais la majorité de la commission se prononce pour un « emprunt forcé sur les maisons religieuses du Grand-Saint-Bernard et de Saint-Maurice pour pourvoir aux premiers besoins du moment ». L'emprunt doit être réalisé en date du 1<sup>er</sup> février 1848 ; l'Etat doit se reconnaître débiteur de cette somme et il s'engagera à la rembourser dès que ses finances le lui permettront. Si le paiement de l'impôt forcé n'est pas effectué le 1<sup>er</sup> février, la majorité de la commission propose une sécularisation temporaire des biens que ces deux établissements possèdent dans le canton de Vaud. Ces biens devront rester hypothéqués jusqu'au paiement des sommes exigées. En outre, on suggère de nommer une commission particulière chargée de préparer un règlement de compte de tous les frais, et une négociation sera ouverte avec le Saint-Siège au sujet de ce règlement <sup>8</sup>.

Maurice Barman, président du gouvernement provisoire, s'élève alors énergiquement contre les conclusions de la majorité de la commission, car, à son avis, elles n'atteignent pas le but recherché. Barman explique que les couvents, malgré l'hypothèque qu'ils ont offerte sur ces biens, n'ont pu réunir le montant de 50 000 francs. Il est donc évident qu'avec ces biens on ne payera pas les quelque cent mille francs qu'il faut présentement au pays. Contrairement à ce que propose la majorité de la commission, Barman défend avec vigueur le point de vue du gouvernement provisoire et réclame la réunion au domaine de l'Etat des biens mentionnés ci-dessus et appartenant à l'Eglise diocésaine ainsi qu'aux corporations religieuses <sup>9</sup>.

Il s'ensuit une discussion longue et animée. Pour la votation, l'appel nominal est demandé et le décret de sécularisation est accepté par 46 voix contre 34 <sup>10</sup>.

<sup>6</sup> On comparera, sur le Plateau suisse, les « propositions *ex abrupto* » dans la question des jésuites (tactique radicale).

<sup>7</sup> Recès, p. 23.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> Recès, p. 24.

Dès le 11 janvier 1848, le décret fait l'objet d'une seconde lecture. Un débat animé recommence entre les adversaires et les partisans du point de vue du Conseil d'Etat ; les membres du gouvernement provisoire interviennent, de même que le président du Grand Conseil. A la votation finale, le décret de sécularisation est voté par 42 voix contre 36. Les conservateurs et un certain nombre de libéraux modérés ont voté contre ce décret. Finalement, à la requête de plusieurs députés, le Grand Conseil décide de soumettre ce décret à la votation populaire, le 16 janvier, en même temps que le projet de constitution. C'est ainsi que la majorité radicale au sein du Grand Conseil remporte une victoire qui sera d'une grande importance pour l'avenir de l'Eglise et du clergé en Valais <sup>11</sup>.

En dépit de la confusion des raisons tactiques et juridiques avancées pour ou contre le décret de sécularisation, pendant les délibérations du Grand Conseil, on peut quand même dégager certaines conceptions fondamentales et certains points de vue.

Les partisans de la sécularisation soutiennent que l'assemblée populaire générale, tout comme l'opinion publique, accusent le clergé d'être le principal fautif de la guerre du Sonderbund <sup>12</sup>. Un orateur souligne bien, au nom du gouvernement provisoire, qu'on ne veut pas imposer au clergé et à quelques laïcs une sorte d'amende en argent ni une imposition définitive, mais bien un emprunt forcé, et que l'on n'entend préjuger en rien de leur culpabilité <sup>13</sup>. Mais malgré cette déclaration du gouvernement, les autres interventions des orateurs favorables au gouvernement montrent clairement qu'à leurs yeux le seul coupable est bien le clergé <sup>14</sup>.

Donc, pour les partisans du décret, c'est une simple question de justice que le clergé et les corporations ecclésiastiques aient aussi à supporter la charge principale des dettes de guerre <sup>15</sup>.

Il est étonnant que les adversaires du décret admettent, à peu d'exceptions près, cette déclaration de culpabilité du clergé ; cela peut provenir du fait qu'ils considèrent vraiment le clergé comme

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Recès, p. 27.

<sup>13</sup> Recès, p. 26.

<sup>14</sup> Recès, p. 27 : « La gravité de leurs attentats, c'est d'avoir exposé l'existence du Valais vis-à-vis de la Confédération ; c'est d'avoir témérairement exposé la fortune et la vie de tous les Valaisans » (discours d'un membre du gouvernement).

<sup>15</sup> *Ibid.* : « ... Depuis 1844 à 1847 inclus, c'est le clergé qui a voulu, qui a soufflé la guerre : qu'il prenne donc son parti, si les résolutions ne lui sont pas favorables... La mesure proposée par le gouvernement vis-à-vis du clergé se justifie encore par un principe de la justice relative ; car encore une fois, qui a voulu, qui a encouragé, qui a décidé la guerre ? N'est-ce pas lui ? Ne l'a-t-on pas vu au Grand Conseil délibérer et décider, dans les chaires prêcher et dans les assemblées populaires voter la guerre contre la Confédération ? » (discours du président du Grand Conseil, Pierre Torrent).

l'un des principaux coupables<sup>16</sup>, soit aussi de ce qu'ils veulent se mettre à l'abri d'une contribution les atteignant eux-mêmes ou d'autres encore. Néanmoins, on fait toujours observer que le décret frappe aussi bien les coupables que les innocents<sup>17</sup>.

Les défenseurs du décret avancent un autre argument en faveur de la sécularisation : c'est l'état de nécessité extraordinaire dans lequel se trouve le pays<sup>18</sup>. Un adversaire du décret concède même à ses partisans que, dans les temps de calamité, les canons de l'Eglise comme les lois de l'Etat autorisent à frapper d'impositions extraordinaires les biens du clergé. Il ajoute encore que, selon les lois de l'Eglise, le superflu (*superfluum*) du clergé appartient aux pauvres et qu'aujourd'hui, le pauvre c'est l'Etat. Mais il repousse catégoriquement le principe de propriété invoqué par l'Etat et s'oppose donc à la sécularisation<sup>19</sup>.

Cet exposé amène le président du Grand Conseil, Pierre Torrent, à développer la doctrine des droits de l'Etat en cas de nécessité. La question qui préoccupe le Grand Conseil est, selon Torrent, « une question de nécessité et de salut public »<sup>20</sup>. D'après lui, les législateurs de Rome ont déjà proclamé ce principe : *Salus reipublicae suprema lex esto!* Il est donc tout naturel, pour le président Torrent, que l'Etat, en temps de calamité publique, n'ait égard ni à la source, ni à la nature des biens ; pour se sauver, il les prend où il les trouve<sup>21</sup>.

Cette conception du droit de nécessité de l'Etat avait depuis longtemps déjà ses partisans ailleurs qu'en Valais, et elle avait eu des applications pratiques. Elle remonte à l'idée du haut-domaine de l'Etat (*dominium eminens*) du Hollandais Hugo Grotius<sup>22</sup> ; les publicistes allemands en ont déduit un droit de disposition arbitraire en faveur de l'Etat<sup>23</sup>. H. Conring<sup>24</sup> limite les effets pratiques du domaine éminent de l'Etat (sécularisation) aux cas

<sup>16</sup> Recès, p. 26.

<sup>17</sup> Recès, p. 25.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Recès, p. 26.

<sup>20</sup> Recès, p. 27 : « Ce dont nous nous occupons est une question de nécessité et de salut public ».

<sup>21</sup> *Ibid.* : « Dans les calamités publiques, la société ne connaît ni source ni nature des biens ; pour se rétablir, pour se sauver, elle les prend où elle les trouve ».

<sup>22</sup> H. Grotius, *De jure belli ac pacis*, Amsterdam, 1689, I, c. 1, § 6 ; III, c. 20, § 7.

<sup>23</sup> Eugen Isele, *Die Säkularisation des Bistums Konstanz, und die Reorganisation des Bistums Basel, dargestellt mit besonderer Berücksichtigung der Entstehung und Rechtsnatur des Diözesanfonds. Freiburger Veröffentlichungen aus dem Gebiete von Staat und Kirche*, t. 3, Bâle et Fribourg, 1933, p. 54. — Joseph Buholzer, *Die Säkularisation katholischer Kirchengüter während des 18. und 19. Jahrhunderts, insbesondere in Frankreich und Deutschland, Österreich und der Schweiz*, thèse, Lucerne, 1921, p. 36.

<sup>24</sup> H. Conring, *De dominio eminenti summae potestatis civilis*, Brunswick, 1730, t. 3, pp. 1013 et suiv.



**Guillaume de Kalbermatten (1793-1875),**  
général des troupes valaisannes lors du Sonderbund.  
*(photographie appartenant à M. Eugène de Courten, Sion)*

d'extrême nécessité<sup>25</sup>. Mais des publicistes allemands ont transformé ce droit de nécessité en un droit souverain de l'Etat, car à l'exemple de J.-A. Sauter, ils font dépendre l'application du haut domaine de l'Etat du seul profit de l'Etat<sup>26</sup>. Si l'on ne peut établir que Conring ait été connu en Valais, on trouve par contre à la Bibliothèque Cantonale, à Sion, un exemplaire de l'ouvrage de Joseph-Antoine Sauter, dont la page de garde indique qu'il a appartenu au Dr Henri Ducrey, avocat à Sion<sup>27</sup>. Selon Sauter, les biens temporels de l'Eglise appartiennent effectivement aux Eglises, mais les droits des princes, soit du pouvoir civil, sont les mêmes, à leur égard, qu'à celui de l'ensemble des autres biens sis sur le territoire de l'Etat. Et il en conclut :

1. La charge de conserver et d'administrer les biens de l'Eglise incombe en commun aux pouvoirs ecclésiastique et civil ; tous les deux exercent ce pouvoir selon leur droit propre.

2. Les propriétés que les Eglises détiennent sont soumises aux deux pouvoirs, de sorte que les biens qui seraient moins nécessaires à une Eglise pourraient être affectés à une autre, en vertu d'une décision soit de l'Eglise, soit de l'Etat, ou encore appliqués à d'autres buts pies.

3. Les biens d'Eglise sont sur le même pied, dans l'Etat, que les autres biens privés.

4. En vertu du domaine éminent de l'Etat, les biens ecclésiastiques peuvent être étatisés ou affectés à d'autres buts profanes, mais seulement toutefois lorsque la raison d'Etat, c'est-à-dire le bien de tout l'Etat ou de la majeure partie de ce dernier, l'exige clairement.

5. En pareil cas, les dommages qui seraient causés aux Eglises dans l'intérêt général seront réparés, dans la mesure du possible, grâce aux deniers publics<sup>28</sup>.

Il est manifeste que les avis des partisans du décret de sécularisation se recouvrent, en substance, avec la doctrine de Sauter. Le fait qu'un juriste valaisan a utilisé cet ouvrage permet de songer à une influence directe de cet auteur. Du reste, lors de discussions ultérieures entre le chapitre de Sion et la commune de Sion, l'ouvrage de Sauter est assez souvent cité dans les mémoires de l'administration municipale ; c'est une raison de plus pour croire à une influence directe de Sauter sur les conceptions relatives au droit ecclésiastique en Valais<sup>29</sup>.

<sup>25</sup> E. Isele, *loc. cit.*

<sup>26</sup> *Ibid.* — Isele cite J.-A. Sauter, *Fundamenta juris ecclesiastici catholicorum*, Rotweil, 1825, t. 2, § 856.

<sup>27</sup> J.-A. Sauter, *op. cit.*, t. 1, p. 149, § 145.

<sup>28</sup> *Idem*, t. 2, § 856.

<sup>29</sup> Cf. le mémoire de l'administration communale de Sion, du 25 janvier

Les arguments invoqués par Maurice Barman en faveur de la sécularisation proviennent de sources semblables. Barman cherche à démontrer que les biens ecclésiastiques en Valais ne sont pas propriété de l'Eglise, mais qu'ils appartiennent au peuple. Certes, il ne peut contester la donation des biens ecclésiastiques en faveur de l'Eglise et des couvents. Mais il soutient que le clergé, et en particulier le clergé régulier, ne jouit des biens qui lui ont été donnés qu'en vertu du consentement exprès et tacite du peuple. Barman est persuadé qu'il va de soi que tout bien doit avoir son propriétaire, et que ce ne peut être ici que le peuple ; et par le terme « peuple » il entend l'Etat. Il dit en effet : « Les religieux ne sauraient être considérés comme des propriétaires ; et si l'Etat ne l'est pas, on propose une iniquité en adoptant, pour base de nouvelles impositions, celle dont le clergé a été frappé par décret du 9 décembre 1847 <sup>30</sup> ». Barman se défend contre une objection de ses adversaires lorsqu'il tente d'établir une distinction entre les biens du peuple et de l'Etat. Pratiquement, on arrive au même résultat. En tout cas, Barman veut déduire le droit de l'Etat de procéder à une sécularisation du fait que le peuple ou l'Etat serait le vrai propriétaire du patrimoine de l'Eglise. Son raisonnement suppose démontrée l'hypothèse selon laquelle les bénéfices, les institutions et les corporations ecclésiastiques ne sauraient être des sujets capables d'exercer un droit de propriété, mais que les vrais titulaires de ce droit de propriété doivent être le peuple ou l'Etat.

Au fond, ni le gouvernement provisoire, ni les autres protagonistes du décret de sécularisation ne se soucient beaucoup du droit en vigueur. L'Etat a besoin d'argent, et certains milieux entendent se dédommager sur les biens de l'Eglise. C'est pourquoi l'on s'efforce, par tous les moyens, de réunir une majorité au Grand Conseil, afin de créer, par un décret, du droit positif.

Les adversaires du décret de sécularisation se recrutent parmi la minorité conservatrice, mais aussi chez certains libéraux modérés, qui pensent conformément au droit. Ainsi, le futur chancelier et conseiller d'Etat Charles-Louis de Bons écrit encore à sa femme, à Saint-Maurice, le 11 janvier 1848, qu'il a parlé et voté contre le projet du gouvernement provisoire, ce qui n'a pas causé peu d'étonnement ; mais peu lui importe ; l'essentiel pour lui est d'être en paix avec sa conscience <sup>31</sup>.

Les arguments des opposants, encore plus que ceux des par-

1862, au sujet du *privilegium fori*, AV, Contentieux de l'administration cantonale, thèque 127 c, N° 88 bis, pièce N° III, et réponse du chapitre de Sion, *ibid.*, N° IV. — On y lit, entre autres, les paragraphes 149 et 945 de Sauter.

<sup>30</sup> Recès, p. 26.

<sup>31</sup> Saint-Maurice, Archives de l'abbaye, N 191-III, Rapports avec l'Etat, 1840 et suiv. Lettre de Ch.-L. de Bons à son épouse, née de Rivaz, du 11 janvier 1848.



tisans du décret, sont forgés ad hoc, c'est-à-dire en vue des débats, et doivent être estimés à leur juste valeur. Les partisans du Sonderbund, notamment, sont contraints de chercher à sauver ce qui peut l'être, par la voie des concessions et des compromis. Il est certain que l'un ou l'autre député veut sauver sa propre peau ; mais ils admettent de grever les biens de l'Eglise au moyen d'un emprunt forcé certainement pour cette raison de tactique politique. C'est pour cela qu'ils ne prennent point parti avec véhémence en faveur du droit de propriété de l'Eglise et de ses institutions. Afin de préserver au moins le principe du droit de propriété de l'Eglise et du clergé, et bien qu'avec le cœur serré, ils se prononcent à la majorité pour cet emprunt forcé, conformément au préavis de la majorité des membres de la commission. Ils posent encore cette condition que l'Etat reconnaîtra cet emprunt comme une dette et qu'il devra la rembourser ultérieurement.

Quelques opposants toutefois se placent, avec logique, au point de vue du droit, et repoussent avec la dernière énergie tout compromis qui ne serait pas approuvé par le Saint-Siège. Ainsi, un député fait état de la protestation de l'autorité ecclésiastique et il s'oppose non seulement à une sécularisation ou à un emprunt forcé, mais il conteste encore à l'assemblée populaire du 2 décembre 1847 le droit de mettre les dettes de guerre autant que possible à la charge du clergé et des corporations religieuses. Avec conviction, il dénie au peuple le droit d'exiger d'un député qu'il porte atteinte au droit de propriété d'autrui. Il repousse une tentative de ce genre qu'il estime « communiste ». Il demande qu'on prouve que le Grand Conseil dispose du droit d'aliéner ou de grever d'hypothèques les biens du couvent du Grand-Saint-Bernard et de l'abbaye de Saint-Maurice, sis dans le canton de Vaud <sup>32</sup>.

La minorité est unanime à considérer que la sécularisation est contraire au droit <sup>33</sup>. Un votant conteste à l'Etat, en admettant même la raison d'Etat, le pouvoir de léser ou d'annihiler les droits d'autrui ; pour défendre les couvents, il invoque expressément la garantie que leur accorde le pacte fédéral de 1815 <sup>34</sup>.

Certes, une partie de la minorité reconnaît que le clergé porte la responsabilité de la guerre ; mais cette circonstance n'a pas d'effet sur le problème de la sécularisation des biens de l'Eglise. En effet, ainsi qu'un député le souligne, une corporation comme telle ne saurait être inculpée d'actes punissables ; on ne peut punir que des membres individuellement. Le corps ou l'institu-

<sup>32</sup> Recès, p. 26.

<sup>33</sup> Recès, p. 25 : « Un quatrième ne peut voter la mesure proposée ni sous le rapport civil, ni sous le rapport religieux. Toutes les lois humaines, aussi bien que notre constitution, consacrent l'inviolabilité de la propriété, et le décalogue dit : le bien d'autrui tu ne prendras... ».

<sup>34</sup> *Ibid.*

tion ne peut répondre des actes de ses membres, ce qui entraînerait la dissolution de cette corporation. Le message du gouvernement provisoire n'a pas le courage de prononcer la suppression des couvents, mais on marche sans doute dans cette direction. En sécularisant les avoirs des couvents, ou en chargeant l'Etat de doter les moines, on condamne leur corporation à une mort lente <sup>35</sup>. Au surplus, un député observe que le décret frappe sans distinction les coupables et les innocents. Il reconnaît bien à l'Etat le droit de punir les usufruitiers du patrimoine de la corporation s'ils sont en faute, mais non point les usufruitiers des générations futures. Il n'est pas permis de donner à ces biens une destination autre que celle établie par les fondateurs <sup>36</sup>.

Quelques membres de la minorité admettent bien le droit de l'Etat au « superflu » des biens ecclésiastiques, mais ils estiment, sur la base d'un calcul provisoire des avoirs de ces couvents, que leur superflu ne suffit pas à combler le déficit <sup>37</sup>.

Afin de sauvegarder le droit de propriété de l'Eglise et de ses institutions, la minorité propose d'autres méthodes pour assainir les finances de l'Etat. Elle pense qu'il n'est pas nécessaire d'avoir immédiatement les 1 400 000 francs en chiffres ronds, auxquels ascende la dette nationale. Pour l'instant, il faudrait trouver 400 000 francs ; on pourrait réunir cette somme au moyen d'un emprunt forcé auprès des deux couvents du Grand-Saint-Bernard et de Saint-Maurice, ainsi qu'auprès de l'évêché et du chapitre de Sion. Pour le solde du montant, il faudrait trouver d'autres moyens. Ceux qui défendent ce point de vue expriment l'espoir que la Confédération, en ce qui concerne les délais et les conditions de paiement, n'usera pas de plus de rigueur envers le Valais qu'à l'égard des autres cantons du Sonderbund <sup>38</sup>.

Pour protéger les biens de l'Eglise, on voit apparaître, outre l'emprunt forcé, le plan d'un emprunt garanti par les communes. Quelques membres isolés songent encore à un impôt général sur la fortune, voire à une émission de papier-monnaie pour amortir cette dette. Un député propose enfin de demander au peuple de souscrire à un emprunt national <sup>39</sup>.

Mais tous ces projets tombent d'eux-mêmes au moment où la majorité du Grand Conseil adopte le décret de sécularisation. Les adversaires de ce décret sont réduits à réclamer certaines garanties pour que l'Etat remplisse effectivement aussi ses engagements envers le clergé. L'avocat Rion propose donc :

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> Recès, pp. 25 et suiv.

1. Qu'il soit prélevé sur les propriétés du clergé un capital suffisant pour produire les sommes nécessaires à l'acquittement des annuités destinées aux dépenses du culte et à l'entretien du clergé, ainsi que pour faire face aux frais d'administration de ces capitaux.

2. Qu'il soit prélevé en plus une somme représentant la première annuité.

3. Que les intérêts échus seront réservés aux titulaires.

4. Que les capitaux affectés seront confiés aux communes intéressées à la conservation des corporations religieuses ; les communes ne pourront se dessaisir d'une valeur quelconque, faisant partie du capital de réserve, sans une autorisation préalable du Grand Conseil ; ce dernier statuera, par voie de décret, les corporations entendues <sup>40</sup>.

Charles-Louis de Bons, animé d'une sympathie incontestable envers l'abbaye de Saint-Maurice, demande, dans une motion, que l'on garantisse l'admission des novices dans les couvents, étant précisé que le nombre actuel des religieux ne saurait être dépassé <sup>41</sup>. Cette motion, ainsi que celle de Rion, sont renvoyées au Conseil d'Etat, qui les examinera et qui devra les prendre en considération lorsqu'il élaborera le texte du décret <sup>42</sup>.

Après avoir remporté la victoire au Grand Conseil, les radicaux cherchent encore à influencer la votation populaire en leur faveur. Le « club de la Croix-Blanche », ainsi nommé d'après le local ordinaire de réunion des radicaux extrémistes <sup>43</sup>, agit en maître et seigneur. Afin d'amener le peuple à accepter le décret, ses partisans exposent divers motifs dont il n'est pas du tout ou peu fait mention dans les délibérations du Grand Conseil. On cherche maintenant à convaincre le peuple que le clergé, libéré des affaires et des soucis temporels, de l'administration de ses terres notamment, pourra bien mieux se consacrer à sa haute vocation. On allègue encore les coutumes en vigueur dans bien des localités pour les ensevelissements. Ces usages ruineux, hérités du paganisme, les cierges d'offrande (distribution de cierges, de pain et d'argent), ne sont profitables qu'au clergé et devraient être abolis. On invite souvent aux enterrements un grand nombre de prêtres, que l'on doit régaler aux frais du défunt. Les radicaux pensent que le meilleur moyen de modifier ces charges, qui oppriment le peuple, consiste dans la réglementation prévue par le décret, à savoir que les ecclésiastiques reçoivent un traitement en argent, tout comme les fonctionnaires de l'Etat. D'après

<sup>40</sup> Recès, p. 28.

<sup>41</sup> *Ibid.* — Saint-Maurice, Archives de l'abbaye, *loc. cit.*

<sup>42</sup> Recès, p. 28.

<sup>43</sup> Saint-Maurice, Archives de l'abbaye, *loc. cit.*

Gaspard de Stockalper, c'est bien là qu'il faut rechercher l'une des principales raisons pour lesquelles le peuple votera le décret de sécularisation. Lors de la campagne électorale, on souligne encore que le clergé et les couvents sont trop libres et trop indépendants en matière politique et religieuse <sup>44</sup>.

La consultation populaire du 16 janvier 1848 répond en effet aux vœux des radicaux. Par 7916 voix contre 702, le peuple adopte la nouvelle constitution ; par 6287 voix contre 1314, il approuve le décret portant réunion au domaine national des biens du clergé. Il faut dire que beaucoup de citoyens s'abstiennent de voter, que d'autres votent conditionnellement, mais qu'on ne les compte ni comme acceptants, ni comme rejetants <sup>45</sup>.

Ce qui est vraiment tragique dans ces faits, c'est que le peuple catholique du Valais, intimidé et excité par la propagande des hommes au pouvoir, approuve ce décret hostile à l'Eglise et cette constitution cantonale anticléricale, alors que peu auparavant il se déclarait prêt à engager ses biens et son sang pour défendre l'Eglise, la foi et la liberté. S'il sacrifie ses convictions les plus sacrées et la tranquillité de sa conscience, moyennant quelques avantages financiers, la faute en revient principalement au découragement qui suit la perte de la guerre, mais aussi à la pression des autorités, à la menace d'une occupation de longue durée par les troupes fédérales dans le pays, et à la crainte de devoir en supporter les conséquences matérielles <sup>46</sup>.

Les instructions du 13 janvier 1848, que le conseiller Alexandre de Torrenté donne aux préfets de district en vue de la votation populaire du 16 janvier, nous renseignent sur les méthodes de pression dont se sert le gouvernement provisoire. D'après ces instructions, le secrétaire de chaque bureau de vote « rendra l'assemblée attentive sur l'immense portée de cette mesure nécessitée par l'état malheureux de nos finances et principalement par la résistance du clergé au paiement des contributions qu'on lui avait imposé. Il fera observer de plus qu'un refus [du décret et de la constitution] entraînerait à sa suite le paiement des frais par le peuple ». Le président du bureau de vote « annoncera ensuite que les citoyens qui veulent rejeter le décret auront à consigner leur vote... au bureau ». Ces listes ont été effectivement déposées et envoyées à Sion, ce qui constitue naturellement un moyen de pression très efficace, mais extrêmement critiquable <sup>47</sup>.

<sup>44</sup> AV, fonds Stockalper, I/5.

<sup>45</sup> ASHB, collection Joller, résultat des procès-verbaux de la votation du 16 janvier 1848.

<sup>46</sup> AV, fonds Stockalper, I/5.

<sup>47</sup> *Ibid.* — Texte français des instructions pour MM. les représentants du gouvernement : v. Recès, recueil des pièces jointes au compte rendu. — Texte allemand dans ASHB, legs Steffen. — Cf. AES, 223/150, lettre de l'envoyé extraordinaire du pape Mgr Luquet au cardinal secrétaire d'Etat Lambruschini, du 11 mars 1848.

Cette pièce officielle confirme que le peuple a été victime de pression et de terrorisme au cours de cette votation, ce qu'un député soutiendra plus tard au Grand Conseil <sup>48</sup>. Les pétitionnaires de Naters et de Viège confirment ces faits. Les pétitionnaires de Naters déclarent, dans leur supplique du 2 février 1848, que leur conscience n'est pas en paix parce qu'ils ont approuvé trop facilement le décret du 11 janvier. Ils demandent donc, pour autant que cela dépend d'eux, et pour leur tranquillité, que ce décret soit considéré comme non avenu <sup>49</sup>.

Les pétitionnaires de Viège retirent de même manière, le 7 février 1848, leur adhésion au décret de sécularisation, et ils protestent contre son application, ainsi que contre les suites qui peuvent en résulter ; ils ne veulent prendre aucune part à ce décret, et justifient leur démarche en expliquant qu'ils ont donné leur approbation sans réfléchir. De plus, ils rejettent formellement l'interprétation extensive donnée par le décret d'application du 29 janvier, et la dénoncent comme la plus grave des injustices <sup>50</sup>.

*c) Le décret d'exécution du 29 janvier 1848 et sa signification pour l'Eglise et pour le clergé*

Le peuple ayant sanctionné le décret de sécularisation du 11 janvier, le gouvernement provisoire se met aussitôt à élaborer un nouveau décret qui réglera l'exécution du premier dans les détails. Le 28 janvier, la commission chargée de l'examen du projet dépose son rapport. La discussion générale tourne de nouveau autour de la question de droit. Même après l'acceptation par le peuple, plus d'un député ne semble encore aucunement convaincu du droit de s'approprier les biens du clergé, droit que le décret institue en faveur de l'Etat. Plusieurs orateurs déclarent, en effet, qu'ils ne sauraient participer aux délibérations que sous la réserve expresse que le décret sera soumis à l'approbation du Saint-Siège <sup>1</sup>. Et de fait, une série de députés quittent la salle des séances avant le vote.

Le 29 janvier, le décret d'exécution <sup>2</sup> est adopté à une forte majorité (45 voix contre 25), et il entre en vigueur le 6 février 1848 <sup>3</sup>. C'est ainsi que paraît scellé le sort des biens ecclésiastiques en Valais, ceux du clergé mais surtout ceux des couvents.

<sup>48</sup> AV, recès de la session de mai 1848, discours de Courten. — Fonds Stockalper, I/7.

<sup>49</sup> AV, fonds Stockalper, I/5.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> Recès, p. 29.

<sup>2</sup> RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, pp. 51-62.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 62.

Ce décret et celui du 11 janvier fournissent toutes les précisions sur l'étendue de la sécularisation en Valais, sur les engagements que l'Etat assume envers l'Eglise et le clergé. Ils révèlent aussi toute l'étendue de la mesure selon laquelle l'Etat libéral se permet d'intervenir dans l'administration spirituelle du diocèse et dans les affaires internes de l'Eglise.

Le décret du 11 janvier considère en principe comme biens de l'Etat : tous les biens meubles et immeubles dont jouissent l'évêque de Sion, le chapitre cathédral, les recteurs de la cathédrale, le séminaire, les couvents et les corporations religieuses existant dans le canton<sup>4</sup>. En compensation, l'Etat se charge de rétribuer convenablement les membres du clergé, de supporter les charges du culte et de pourvoir à l'hospitalité du Saint-Bernard et du Simplon. L'excédent de ces biens sera employé à l'amortissement de la dette publique<sup>5</sup>.

Le préambule du décret d'exécution reprend ces dispositions mot à mot<sup>6</sup>. Il résulte à l'évidence du texte de ces décrets que les avoirs propres du diocèse et des couvents sont réunis, dans leur totalité, au domaine de l'Etat. On sécularise donc les biens de la mense épiscopale, les avoirs de la fabrique du chapitre et de tout le chapitre, les prébendes particulières des chanoines, le patrimoine du séminaire épiscopal et des bénéfices institués dans la cathédrale de Sion pour les recteurs. L'article 4 du décret d'exécution supprime encore les rectorats et remet leurs charges au chapitre cathédral. Une entente à passer entre ce dernier, l'Etat et l'administration de la ville devra compléter cette réglementation<sup>7</sup>. On séquestre ensuite les avoirs de tous les couvents du canton, pour autant que le décret d'exécution n'en décide pas autrement, comme c'est le cas pour les couvents des capucins de Sion et de Saint-Maurice. Les biens des hospices du Grand-Saint-Bernard et du Simplon sont également compris dans la sécularisation, et n'y échappent point, quoi qu'en dise His<sup>8</sup>. Mais en contre-partie, l'Etat prend à sa charge l'hospitalité gratuite dans ces hospices et il assure leur conservation à l'avenir.

Ce qui n'est pas clair, c'est ce que les décrets désignent par les termes « corporations religieuses ». Mgr V. Bieler soutient qu'il faut entendre par là les paroisses et les confréries religieuses<sup>9</sup>. A notre sens, il ne peut pas s'agir de ces institutions. Le décret du 29 janvier 1848 proclame le maintien du couvent du Grand-Saint-Bernard (et de l'hospice du Simplon), de l'abbaye de

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 23-24.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>8</sup> His, t. 2, Bâle, 1929, p. 133.

<sup>9</sup> Bieler, pp. 36-37.

Saint-Maurice, des couvents de religieuses de Brigue et de Collombey, ainsi que des capucins de Sion et de Saint-Maurice<sup>10</sup>. Mais l'article 26, alinéa 1, interdit « l'existence en Valais de tout couvent ou corporation religieuse autre que ceux mentionnés ci-dessus »<sup>11</sup>. Il devient donc évident que les termes « corporations religieuses » ne désignent point les paroisses ou les confréries religieuses, mais bien plutôt les établissements conventuels et les maisons religieuses. Le second alinéa de l'article 26 donne en effet comme exemple les religieuses de l'ordre de Saint-Joseph à Martigny<sup>12</sup>. Au demeurant, le décret place l'ensemble des biens du clergé sous la haute surveillance de l'Etat, et les confie même, au besoin, à sa gestion (article 33). Nous ne pouvons donc pas nous ranger à l'opinion de Mgr V. Bieler qui déduit de ce texte un droit de propriété de l'Etat sur les biens d'Eglise des paroisses, c'est-à-dire la sécularisation de ces biens<sup>13</sup>.

Le message du gouvernement provisoire du 8 janvier 1848 renvoie déjà, pour justifier la sécularisation, à l'exemple de la France et de la Savoie, où l'Etat salarie les ecclésiastiques, après avoir réuni les biens de l'Eglise au domaine national. Le gouvernement provisoire revendique la même chose pour ce qui concerne les avoirs de l'évêché et des couvents en Valais, et garantit en contre-partie que l'Etat rétribuera le clergé atteint par cette mesure. Mais les bénéfices paroissiaux doivent rester la propriété des paroisses et seront régis par elles<sup>14</sup>. Il semble que le terme « paroisse » ne signifie nullement ici la fondation de droit canonique, mais bien plutôt la communauté paroissiale ou religieuse relevant du droit ecclésiastique de l'Etat, et qui est identique, aujourd'hui encore en Valais, avec une ou plusieurs communes politiques. Dans la conception du gouvernement provisoire, la commune politique serait propriétaire des biens de la paroisse, et cela avant que l'on ne procède à une sécularisation. Ainsi — toujours selon l'hypothèse du message du 8 janvier — l'Etat ne pourrait en aucune façon séculariser les biens d'une paroisse, qui ne serait pas incorporée à un couvent, puisqu'il est présupposé que ces biens sont déjà la propriété des communes politiques.

Mais il n'en va pas de même, certes, pour les avoirs des paroisses dépendant jusque-là des couvents du Grand-Saint-Bernard et de Saint-Maurice. En vertu du décret du 11 janvier, l'Etat est devenu le véritable propriétaire de tous les biens des couvents, et par conséquent aussi des paroisses incorporées à l'un de ces

<sup>10</sup> RL, t. 8, pp. 51-58.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Bieler, p. 37.

<sup>14</sup> Recès, annexe litt. M. : « ... Dans notre pensée, il ne peut s'agir ici des bénéfices paroissiaux : ceux-ci *resteraient* la propriété des paroisses et seraient régis par elles ».

deux couvents. En sa qualité de propriétaire, l'Etat est en droit de conférer à des tiers la propriété et l'usufruit. C'est ce que l'Etat fait précisément par le décret du 29 janvier, puisqu'il déclare et reconnaît la fortune mobilière et immobilière de ces paroisses propriété des communes politiques (article 28). En même temps, il prive le clergé régulier de l'usufruit des biens proclamés fortune de la commune, mais il exige des communes qu'elles dédommagent leurs pasteurs en leur versant un traitement annuel. Les communes sont responsables des biens paroissiaux, qu'elles doivent garantir, et l'Etat se réserve le droit de surveiller ces avoirs.

Tandis qu'on enlève aux couvents la fortune des paroisses régulières et qu'on la fait passer dans les avoirs des communes politiques existantes, tout demeure au *statu quo* pour les autres paroisses. Les bénéfices séculiers constituent donc désormais de véritables fondations ecclésiastiques, ou bien, d'après l'interprétation du gouvernement provisoire, ils deviennent propriété des communes politiques. Au cours du procès « des biens paroissiaux des fondations », l'administration municipale de Sion pourra déclarer plus tard : « Guidés par la conviction que les décrets du 11 et 29 janvier n'ayant rien statué à l'égard des bénéfices paroissiaux séculiers, nous estimions que ceux-ci sont conservés intacts et restent en dehors des effets de ces décrets » <sup>15</sup>.

Le chapitre cathédral, qui doit se défendre contre les prétentions de la ville, partage avec le Conseil d'Etat la persuasion que l'Etat, par les décrets de janvier, n'a voulu viser aucun bénéfice séculier « car nulle part on [n']a touché aux fonds des fabriques ; nulle part l'on [n']a porté atteinte aux fondations de messes et d'anniversaires perpétuels ; nulle part les bénéfices séculiers n'ont été compris dans les mesures dont ceux de la cathédrale ont été frappés » <sup>16</sup>.

Dans la pratique, le clergé administre lui-même, par la suite aussi, la fortune paroissiale des bénéfices séculiers, avec l'aide du conseil de fabrique du lieu ; mais l'Etat exerce sa haute surveillance sur les bénéfices paroissiaux par l'entremise des préfets de district. C'est pourquoi, en février 1851, les préfetures reçoivent l'ordre d'inspecter, au courant du mois de mars, les registres de l'état des personnes, le fonds destiné à l'entretien du culte, sa gestion, son affectation, etc. Mais les représentants du gouvernement se heurtent souvent à une résistance énergique de la part du clergé des paroisses et des conseils de fabrique, surtout dans

<sup>15</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 42 : lettre du président du conseil municipal de Sion au conseiller d'Etat chargé du Département des Finances, du 18 juillet 1848.

<sup>16</sup> *Ibid.*, lettre du chapitre de Sion au Conseil d'Etat, du 8 février 1850. — Cf. lettre du conseil municipal au Conseil d'Etat, du 13 juin 1848 (*ibid.*), et lettre de la commission de la ville de Sion au Grand Conseil, du 18 juin 1854 : « Le décret du 11 janvier 1848... n'a pas voulu atteindre les biens de la paroisse de Sion, ni ceux d'aucune autre paroisse du canton » (*ibid.*).



la partie alémanique du canton. Le préfet de Brigue François-Hildebrand Steffen se voit donc obligé, pour éviter toute friction entre l'Etat et l'Eglise, de demander à l'évêque d'inviter les cures et les conseils de fabrique du district à ne point faire opposition à l'ordonnance légale du Conseil d'Etat. Quant au Conseil d'Etat lui-même, il semble avoir rencontré de semblables difficultés, car il donne pour instruction aux préfectures de Brigue, de Mörel et de Conches, de ne pas se livrer à un contrôle minutieux des comptes de la fabrique des églises, mais de s'assurer simplement que les avoirs des fondations sont bien affectés conformément à leur but <sup>17</sup>.

L'Etat s'engage aussi, pour sa part, lors de la sécularisation, à rétribuer le clergé du diocèse ; il assure à l'évêque de Sion un traitement annuel de 6000 francs suisses, plus 1000 francs pour les secrétaires de la curie épiscopale <sup>18</sup>. La rétribution des chanoines varie, suivant la fonction des titulaires, entre 900 et 1300 francs <sup>19</sup>. En outre, l'évêque et le chapitre ont la « jouissance des édifices servant à leur résidence, à charge des réparations locatives et de l'entretien ordinaire » <sup>20</sup>. Enfin, selon un texte qui figure au protocole du Grand Conseil, mais non dans celui du décret, l'évêque bénéficie encore de la jouissance d'un jardin de 600 toises <sup>21</sup>.

Sur la liquidation des biens de l'évêché et sur les capitaux du haut clergé, on doit prélever tout d'abord un capital dont l'intérêt, au taux de 4 %, sera égal à la somme de 23 000 francs, nécessaire à la dotation <sup>22</sup>. Ce capital de dotation est confié à la bourgeoisie de Sion, à titre de dépôt, mais l'Etat s'en réserve l'administration <sup>23</sup>. L'excédent des biens d'Eglise ainsi saisis pourra être affecté au paiement des dettes de l'Etat <sup>24</sup>.

Les intérêts ou baux, échus le 31 décembre 1847, provenant des biens mobiliers ou immobiliers de l'évêché, du chapitre, des chanoines et recteurs, sont reconnus propriété des titulaires <sup>25</sup>. L'Etat se charge de faire opérer, sans retenue, la rentrée des intérêts tant échus qu'à échoir <sup>26</sup>.

En outre, l'Etat s'engage à supporter les frais du séminaire

<sup>17</sup> ASHB, collection d'autographes du curé Joller, J 650, N° 77, lettre du préfet de Brigue F.-H. Steffen à l'évêque de Sion, du 21 mars 1851.

<sup>18</sup> Décret du 29 janvier 1848, art. 2, RL, t. 8, p. 52.

<sup>19</sup> *Ibid.*, art. 3.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 53, art. 5.

<sup>21</sup> Recès, p. 29, discussion article par l'article de l'art. 2 (= 5 du décret du 29 janvier).

<sup>22</sup> RL, t. 8, p. 53, art. 6, al. 1.

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp. 53 et suiv., art. 6, al. 2 et 3.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 60, art. 34.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 54, art. 7.

<sup>26</sup> *Ibid.*, art. 8. — Cf. Recès, p. 31.

diocésain, à concurrence des rentes actuelles de cet établissement. Les besoins matériels du séminaire seront réglés de concert entre l'évêque et l'Etat <sup>27</sup>.

Les pouvoirs publics entendent donner une marque de leur bienveillance en faveur de l'évêque, du chapitre cathédral et de tous ceux qui paieront sans délai, en tout ou en partie, les sommes exigées par les décrets des 9 et 24 décembre 1847. L'Etat considère ces sommes comme un prêt sans intérêts, mais il s'engage à les rembourser dans un terme que le Grand Conseil fixera, en tenant compte du plus ou moins d'empressement avec lequel on aura fait ces versements. Quant à ceux qui, jusqu'ici, ont refusé de payer, la créance demeure exigible. Ces sommes sont aussi considérées comme un prêt sans intérêt en faveur de l'Etat, mais leur remboursement ne s'opérera que dans un terme beaucoup plus éloigné <sup>28</sup>.

L'Etat procède avec bien plus de rigueur contre les couvents, en particulier contre celui du Grand-Saint-Bernard et contre l'abbaye de Saint-Maurice, que contre les institutions ecclésiastiques du diocèse, parce que les premiers ont refusé jusqu'ici de donner suite aux exigences des décrets de contribution. Tout d'abord, on les prive des droits de collature pour les paroisses et bénéfices relevant jusque-là du couvent ou de son chef. La collature ou la repourvue en est remise à l'évêque de Sion, qui procédera à la nomination sur une quadruple présentation faite par le Conseil d'Etat et par le conseil communal de la localité. L'évêque a un délai d'un mois pour accepter ce droit de collature ; en cas de refus de sa part, ce droit est dévolu à l'Etat <sup>29</sup>.

De même que les biens du diocèse, la fortune des deux couvents, incorporée au domaine de l'Etat servira à amortir la dette publique, pour autant qu'elle n'est pas affectée au capital de dotation <sup>30</sup>. Quant aux biens des bénéfices réguliers, qui sont devenus propriété des communes, ils seront employés à l'entretien du clergé paroissial et aux frais du culte. Un excédent éventuel sera joint au fonds communal des écoles. Toutefois, la moitié de l'intérêt de cet excédent sera dévolu à l'Etat, pendant dix ans, et réservé à l'amortissement de la dette publique <sup>31</sup>.

Si la congrégation du Grand-Saint-Bernard n'a pas été supprimée, elle le doit sans doute au fait que les hospices du Saint-Bernard et du Simplon sont des établissements de bienfaisance d'une portée internationale. Pour tranquilliser l'opinion publique européenne, le Grand Conseil valaisan se voit contraint de garan-

<sup>27</sup> RL, t. 8, p. 59, art. 27.

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 60 et 61, art. 35 et 36.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 52, art. 1.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 60, art. 34.

<sup>31</sup> *Ibid.*, art. 32.

tir à perpétuité l'exercice de l'hospitalité dans ces deux hospices<sup>32</sup>. Mais si les chanoines ne se soumettent pas aux prescriptions de l'Etat, on prévoit leur remplacement par d'autres religieux. En pareil cas, les avoirs des deux maisons seront soumis à des administrations distinctes, chargées de veiller à leur conservation afin de garantir en tout temps l'exercice de l'hospitalité<sup>33</sup>. Le couvent a un délai de 8 jours pour exhiber l'état détaillé de sa fortune et « la comptabilité des dix dernières années avec titres originaux à l'appui », pour les deux hospices. En cas de refus de ces exigences, le gouvernement est autorisé à utiliser les avoirs du couvent, sis dans le canton de Vaud, et une part égale sur ceux qui se trouvent en Valais<sup>34</sup>.

L'abbaye de Saint-Maurice est touchée de façon non moins sensible : à l'exception de l'abbé, les conventuels sont mis à la disposition de l'évêque de Sion ou de l'Etat pour la pastoration ou pour l'instruction publique. Dans l'un et l'autre cas, le consentement de l'abbé est réservé. En cas de contestation, le Grand Conseil décide<sup>35</sup>.

On assure à l'abbé et aux chanoines qui résident à l'abbaye, sans exercer de ministère, un capital de dotation de 180 000 francs, au taux de 4 %, dont jouiront également les curés qui résigneront leurs fonctions, les anciens professeurs de l'abbaye, les malades et les infirmes<sup>36</sup>. L'article 17 limite à douze le nombre des chanoines résidant à l'abbaye. Ils pourront être employés à l'enseignement, dans l'établissement que l'Etat fondera dans les édifices de l'abbaye<sup>37</sup>.

Si l'abbaye désire bénéficier de ces dispositions, elle doit fournir, dans les quinze jours, un inventaire détaillé de sa fortune et une comptabilité des dix dernières années, avec pièces à l'appui. Faute de quoi l'abbaye pourra être supprimée<sup>38</sup>.

Le couvent des ursulines de Brigue est maintenu, en vue des services que l'Etat peut en attendre en faveur du peuple et de l'instruction publique. Toutefois, le nombre des religieuses est réduit à dix<sup>39</sup>. L'Etat radical, en adoptant ces mesures, suit exactement la même ligne que les radicaux d'ailleurs<sup>40</sup>.

Les dispositions concernant le couvent des bernardines de Collombey équivalent à une suppression. L'Etat libéral, qui inter-

<sup>32</sup> Recès, p. 31 (délibération sur les articles 10-12).

<sup>33</sup> RL, t. 8, p. 55, art. 12, al. 1 et 2.

<sup>34</sup> *Ibid.*, pp. 54 et 55, art. 9 et 13. — Cf. Quaglia, p. 591.

<sup>35</sup> RL, t. 8, pp. 55 et 56, art. 15.

<sup>36</sup> *Ibid.*, art. 16 et 18.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 57, art. 20.

<sup>39</sup> *Ibid.*, art. 21.

<sup>40</sup> His, t. 2, Bâle, 1929, p. 623.

dit la vie contemplative dans un couvent cloîtré<sup>41</sup>, défend à ce couvent de recevoir des novices. On promet à ces moniales un capital de dotation de 75 000 francs, qui doit porter intérêt à 4 %. « Dès que la réduction du nombre de ces religieuses ou les circonstances le permettront, le couvent, avec ses dépendances, seront destinés à un objet d'utilité publique »<sup>42</sup>.

Les couvents des capucins de Sion et de Saint-Maurice sont conservés, et on leur laisse la jouissance de leurs avoirs<sup>43</sup>. Mais eux aussi n'échappent à une suppression que s'ils se mettent à la disposition de l'évêque ou de l'Etat pour desservir le culte ou pour l'instruction publique<sup>44</sup>.

A la fin de la discussion sur le décret du 29 janvier 1848, une minorité de la commission chargée de l'examen de ce texte propose encore un article additionnel par lequel le Conseil d'Etat serait autorisé à modifier le décret si, dans le délai de huit ou de quinze jours, le clergé versait 1 500 000 francs dans la caisse de l'Etat. Mais la majorité du Grand Conseil repousse cette proposition, qui provoque néanmoins une longue joute oratoire, et qui suscite diverses motions analogues<sup>45</sup>.

Les adversaires du clergé s'opposent à ce qu'on s'adresse à celui-ci pour obtenir de lui un paiement volontaire. Plusieurs députés appuient pourtant la motion en faisant ressortir les énormes difficultés que rencontrerait en chemin l'amortissement de la dette de l'Etat. A leur avis, le Grand Conseil ne pourrait repousser une offre éventuelle du clergé de reprendre la dette publique sans aller au-delà des décisions de l'assemblée populaire<sup>46</sup>.

F.-G. Zen-Ruffinen présente à son tour un projet ainsi conçu : « Si le vénérable clergé proposait, pour l'amortissement de la dette publique, des moyens préférables à ceux prévus au présent [décret], le Conseil d'Etat est autorisé à en traiter avec qui de droit et à modifier, s'il y a lieu, le présent décret, sous réserve de la ratification par le Grand Conseil ». Mais la majorité repousse cette motion. Là-dessus, le conseiller d'Etat Pignat, chef du Département des Finances, propose une autre rédaction : « La nécessité d'une stricte et rigoureuse exécution de toutes les dispositions du présent décret, qui n'ont trait qu'à la question matérielle du paiement de la dette publique avec l'excédent des biens du clergé, est laissée à l'appréciation du pouvoir exécutif pour le cas où le clergé, dans les quinze jours qui suivront la promulgation du pré-

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> RL, t. 8, p. 57, art. 22 et 23.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 58, art. 24.

<sup>44</sup> *Ibid.*, art. 25.

<sup>45</sup> Recès, p. 34.

<sup>46</sup> *Ibid.*

sent, procurera à l'Etat les moyens nécessaires pour combler le déficit de la fortune publique »<sup>47</sup>.

F.-G. Zen-Ruffinen s'oppose à ce que l'on enlève encore au clergé les biens immobiliers qui doivent servir à constituer sa dotation. Il soutient que le clergé n'entrera en pourparlers avec l'Etat que si on lui garantit ces immeubles.

Après une longue discussion, Pignat propose finalement une nouvelle formule transactionnelle : le Conseil d'Etat serait autorisé à négocier pour le cas où le clergé proposerait des moyens plus propres que ceux prévus par le décret. Toutefois, pour bénéficier de cette disposition, le clergé devra soumettre ses propositions au Conseil d'Etat, dans les quinze jours suivant la promulgation de ce décret. S'il s'abstient, ou s'il fait des offres jugées inacceptables par le gouvernement, il ne sera plus admis à en faire<sup>48</sup>.

Les amis du clergé tentent bien encore de faire prolonger le délai imparti pour soumettre des propositions. Mais la majorité adopte sans changement le projet Pignat<sup>49</sup>. On accorde au moins de la sorte un court répit avant des mesures très rigoureuses, et l'on parvient à ménager une possibilité de négociations. Il appartient désormais au clergé de mettre à profit le délai imparti.

### 3. Pourparlers en vue d'une convention entre l'évêché et l'Etat

#### a) *L'activité de Mgr Luquet, délégué extraordinaire, de février à juin 1848*

Le 28 décembre 1847, Mgr Luquet, évêque de Hésébon<sup>1</sup>, est nommé par bref pontifical délégué apostolique extraordinaire pour la Suisse<sup>2</sup>. Ce légat extraordinaire a notamment pour mission, dès son arrivée en Suisse<sup>3</sup>, de régler les questions relatives à l'Eglise et au clergé du Valais. Le délai de 15 jours, imparti au clergé pour payer, commence à courir à partir du 6 février<sup>4</sup>.

Le 5 février déjà, l'abbé de Saint-Maurice Bagnoud et le chanoine Gaspard de Stockalper arrivent à Lucerne en qualité de dé-

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.* — Cf. ACS, *Liber calendalis*, calende du 30 janvier 1848.

<sup>49</sup> Recès, p. 35.

<sup>1</sup> Esseiva, pp. 138 et suiv., surtout rem. 1 (p. 138).

<sup>2</sup> Baumgartner, t. 4, Zurich, 1868, pp. 198 et suiv. — J. Schmidlin, *Papstgeschichte*, 4 vol., Munich, 1933-1939, t. 2, p. 190.

<sup>3</sup> Il arrive à Lucerne le 24 janvier 1848.

<sup>4</sup> Luquet, Lettre, p. 60. — AES, 223/45, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 7 février 1848.

légues du clergé valaisan<sup>5</sup>. En présence du nonce Maciotti<sup>6</sup>, ils s'entendent avec le délégué extraordinaire sur les mesures à prendre. On établit à cette occasion un premier calcul des sommes que l'évêché, le chapitre, les couvents et les autres ecclésiastiques doivent verser à titre de contribution générale pour l'Etat<sup>7</sup>. Le 10 février, le délégué extraordinaire se déplace de Lucerne en Valais, afin d'aviser sur place aux moyens qui permettraient de sauver une partie au moins des biens d'Eglise déclarés propriété de l'Etat<sup>8</sup>. Il arrive à Sion le 14 février, en compagnie de l'abbé de Saint-Maurice Bagnoud<sup>9</sup>. Il délibère aussitôt avec les représentants du haut clergé et tient plusieurs conférences avec eux<sup>10</sup>. Le légat apostolique est connu pour son esprit progressiste et libéralisant ; il croit répondre entièrement aux vœux du souverain pontife en faisant tout ce que sa conscience lui permet en vue de réconcilier l'Eglise et l'Etat. Le haut clergé, pour sa part, est persuadé qu'il ne pourra sauver une partie des biens de l'Eglise qu'au prix de grands sacrifices<sup>11</sup>.

La première entrevue de Luquet avec le Conseil d'Etat a lieu le 16 février<sup>12</sup>. On y manifeste une méfiance marquée envers l'envoyé du Saint-Siège ; on en a la preuve notamment dans le fait que, pendant la conférence, la porte de la pièce voisine reste ouverte, afin qu'un sténographe puisse noter à son insu les déclarations de Luquet<sup>13</sup>. Après cet entretien avec le Conseil d'Etat, Luquet réunit à nouveau les membres du clergé, puis, le 18 février, il formule au nom de ceux-ci un premier projet de conciliation en vue de liquider le contentieux de l'Eglise et de l'Etat sur le plan matériel<sup>14</sup>. Le clergé offre 500 000 francs pour amortir la dette publique ; il se réserve toutefois les ventes des biens nécessaires à cet effet, mais il s'engage à verser ce montant à la caisse de l'Etat, dans les délais fixés par le gouvernement. Le reste des biens du clergé doivent demeurer garants pour celui-ci d'un revenu stable et suffisant pour l'avenir.

<sup>5</sup> ACS, *Liber calendalis*, calende du 30 janvier 1848.

<sup>6</sup> Le nonce Maciotti quitte la Suisse peu après, pour prendre un repos momentané. Mais le 19 juillet 1850, le chargé d'affaires Bovieri avise le Conseil fédéral que Mgr Maciotti a été nommé grand aumônier et qu'il cesse, par conséquent, d'être nonce apostolique pour la Suisse. Bovieri fonctionne aussitôt en qualité de chargé d'affaires apostolique : Berne, Archives fédérales, Département politique, 1848-1917, Etats étrangers, carton No 537, liasse : *Röm. Staaten : Päpstl. Nuntiatur, 1850-1868*.

<sup>7</sup> Luquet, Lettre, p. 61.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 61. — ACS, *Liber calendalis*, calende du 17 février 1848.

<sup>11</sup> Luquet, Lettre, pp. 66 et suiv.

<sup>12</sup> *Ibid.* — AV, protocole du Conseil d'Etat du 16 février 1848.

<sup>13</sup> Luquet, Lettre, p. 66.

<sup>14</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 9 août 1848.

Comme les offres de ce genre nécessitent toujours l'approbation du Saint-Siège, le clergé propose encore un concordat avec Rome, seul moyen en harmonie avec son devoir. De l'avis des ecclésiastiques, on aurait ainsi la possibilité de régler, conformément au droit canonique, les autres dispositions du décret du 29 janvier, de même que les dispositions antérieures<sup>15</sup>.

Le Conseil d'Etat n'en repousse pas moins l'offre de l'Eglise comme insuffisante<sup>16</sup> ; il souligne en outre qu'en ce qui concerne le Grand-Saint-Bernard, « il ne peut traiter à part »<sup>17</sup>.

Le délai imparti au clergé expire le 21 février. Certes, le décret du 29 janvier déclare que, si ses propositions sont repoussées, il ne sera plus admis à en faire. Mais le gouvernement semble interpréter l'article 37 en ce sens qu'il ne pourra faire de nouvelles propositions à la fin du délai de quinze jours. En tout cas, Luquet est persuadé que tout est perdu si la proposition faite par le clergé n'est pas reconnue acceptable à cette date<sup>18</sup>. Celui-ci doit se hâter pour empêcher, par tous les moyens possibles, la vente de ses biens<sup>19</sup>. C'est dans ce but qu'un membre du chapitre suggère de soumettre une double proposition au gouvernement : d'une part, la somme d'argent offerte par l'Eglise serait encore augmentée et d'autre part, on proposerait aussi une dotation du clergé. Ainsi le gouvernement aurait le choix entre la somme offerte et la dotation. L'évêque et le chapitre adoptent aussitôt cette proposition. Le prévôt du Grand-Saint-Bernard, présent depuis la première conférence, déclare s'en remettre complètement à ce que l'envoyé du Saint-Siège décidera. Par contre, Luquet observe avec quelque humeur que l'abbé de Saint-Maurice fait le plus de difficultés, malgré le désir de conciliation qu'il proclame. Mais à la fin, il se rend à cette proposition<sup>20</sup>. Le temps presse, et Luquet, qui ne peut plus consulter Rome, se trouve devant une décision lourde de conséquences. Deux délégués du chapitre sondent le gouvernement au nom du clergé. Le Conseil d'Etat donne toutes les garanties désirables pour la dotation et déclare acceptable la double proposition ; là-dessus, le délégué apostolique fait, le 21 février, cette double proposition au nom du clergé : le clergé se déclare prêt à payer à l'Etat 850 000 francs sur le rachat de ses biens. Sur cette somme, l'évêque doit contribuer pour 150 000 francs, le chapitre, pour 100 000, le couvent du Grand-Saint-Bernard, pour 300 000, l'abbaye de Saint-Maurice, pour 150 000, les chapelles, confréries et bénéfices, pour 100 000, le Séminaire et les autres couvents, pour 50 000. Moyennant ce

<sup>15</sup> AV, fonds Stockalper, I/5.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Luquet, Lettre, p. 63.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 67-68.

versement, le clergé demeurera propriétaire du reste de ses avoirs. Quant aux sommes déjà versées, elles seront défalquées du montant à fournir.

Pour le cas où cette offre serait repoussée, les ecclésiastiques proposent une dotation qui serait garantie par un concordat passé avec le Saint-Siège <sup>21</sup>.

L'attitude antérieure du clergé laisse bien supposer qu'il ne voit dans cette seconde proposition qu'une dernière porte de secours, car elle équivaut à une renonciation à son droit de propriété sur les biens de l'Eglise. Quant à la décision du Conseil d'Etat, qui convoite l'ensemble des biens ecclésiastiques, elle est facile à prévoir : le gouvernement rejette promptement la première proposition, mais il accepte l'autre, c'est-à-dire la dotation. Ainsi, du moins, la voie des négociations demeure ouverte au clergé, qui peut espérer des concessions ultérieures de la part de l'Etat <sup>22</sup>. Prévoyant la décision du Conseil d'Etat, le délégué apostolique insiste résolument auprès du Saint-Siège pour qu'il accepte le traitement que l'Etat garantit au clergé. Mais Rome repousse cette partie de l'offre et charge son représentant de faire comprendre aux autorités politiques que le pape ne pourra point prêter la main à une spoliation de l'Eglise. Pour le cas où le gouvernement se contenterait de l'offre de 850 000 francs et laisserait le clergé en possession paisible de ses biens, Rome se déclare prête à autoriser la mise en hypothèque, voire la vente d'une partie des biens ecclésiastiques. Dans l'intention du pape, le paiement de cette somme ne doit pas être considéré comme une amende, mais comme un acte de générosité chrétienne, accompli pour soulager les laïcs et le canton <sup>23</sup>.

Par lettre du 3 mai 1848, Mgr Luquet communique la décision du pape au Conseil d'Etat valaisan, en lui donnant une forme diplomatique <sup>24</sup>. Le 6 mai, il adresse encore une lettre particulière, sur un ton résolu, au Grand Conseil du canton qui se réunit pour la session de mai. Il le rend attentif au fait que la pacification religieuse dépend uniquement du bon vouloir du Grand Conseil. Même si le pape est tout disposé à faire des concessions, il ne pourra jamais approuver la réunion de l'ensemble des avoirs de l'Eglise au domaine de l'Etat, pas même en contrepartie d'un traitement convenable que l'Etat assurerait au clergé. C'est pourquoi le délégué extraordinaire du pape exige une modification du décret du 29 janvier, dans le sens indiqué par le Saint-Siège,

<sup>21</sup> AV, protocole du Grand Conseil d'août 1848, annexe L. — Fonds Stockalper, I/5.

<sup>22</sup> Luquet, Lettre, p. 69. — AV, fonds Stockalper, I/5.

<sup>23</sup> Luquet, Lettre, pp. 70-72 ; lettre du cardinal secrétaire d'Etat Lambruschini à Mgr Luquet, du 13 avril 1848.

<sup>24</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai à novembre 1848, Message du Conseil d'Etat au Grand Conseil (texte allemand).



afin de rendre possible une entente sur les autres questions en suspens <sup>25</sup>.

Dans son message du 12 mai, tout en s'étonnant quelque peu de la différence de ton des deux lettres de Luquet, le Conseil d'Etat trouve « que le résumé ... du délégué apostolique ... n'est point inconciliable avec les décrets des 11 et 29 janvier ». De l'avis du gouvernement, ces décrets n'excluent pas, pour le clergé, la jouissance d'une partie des biens-fonds. Il demande donc que l'on « prélève une somme d'un million et demi de francs, sur les biens de l'évêché, du chapitre de Sion et sur ceux des couvents, à affecter à l'amortissement de la dette publique ». Le Conseil d'Etat exprime l'espoir qu'il pourra donner rapport, à la prochaine session du Grand Conseil, sur l'heureuse issue des négociations qu'il va continuer sous les auspices du légat apostolique <sup>26</sup>.

La commission chargée de l'examen du message du Conseil d'Etat fournit son rapport le 16 mai. La majorité de la commission estime qu'il ne convient pas de modifier le décret du 29 janvier, et demande que l'on charge le Conseil d'Etat d'exécuter complètement tous les articles du décret. Mais elle propose de laisser au clergé les biens-fonds en jouissance, à titre de pension ou de traitement, sous la surveillance de l'Etat, pour autant que cela peut se concilier avec l'intérêt public et avec les prescriptions du décret. En examinant de plus près les motifs de la majorité de la commission, on voit nettement que l'Etat, en garantissant au clergé un droit de jouissance, n'entend renoncer en aucune façon au droit de propriété sur les biens de l'Eglise. De l'avis de la majorité de la commission, les autorités du pays ont solennellement reconnu ce droit, le peuple l'a sanctionné, et le Saint-Siège l'a admis, au moins pour une partie des biens ecclésiastiques. Le droit de propriété de l'Etat ne saurait donc être contesté sans que l'on ne remette tout en question, ni sans que le canton ne se retrouve dans la situation où il était avant le 11 janvier 1848.

Les partisans de la majorité s'élèvent très énergiquement contre les expressions « pardon » et « spoliation », qui se trouvent dans la lettre du délégué apostolique. Ils ont la conviction que le Grand Conseil n'a besoin d'aucun pardon, car l'Etat a simplement repris l'exercice d'un droit inhérent au souverain, afin de rendre impossible, une fois pour toutes, un usage du superflu de la fortune du clergé aussi fatal que celui des années précédentes <sup>27</sup>. La majorité de la commission propose donc de charger le gouvernement d'entrer en négociations avec le légat

<sup>25</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai 1848, annexe litt. D, lettre adressée de St-Maurice, le 6 mai 1848, par Luquet au Grand Conseil du canton du Valais.

<sup>26</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai 1848, annexe litt. D, Message du Conseil d'Etat au Grand Conseil, en date du 12 mai 1848.

<sup>27</sup> *Ibid.*, protocole de la séance du 17 mai 1848.



*M<sup>r</sup> Rilliet-de Constant,  
Colonel Fédéral.*

**Frédéric-Jaques-Louis Rilliet-de Constant (1794-1856),  
colonel fédéral.**

*(Lithographie de la Bibliothèque Nationale Suisse, Berne)*

du Saint-Siège pour régler aussi les autres points concernant les rapports de l'Eglise et de l'Etat. De plus, on exigera de l'évêque de Sion, « comme chef des fonctionnaires ecclésiastiques », un acte formel d'adhésion aux lois du pays. La majorité de la commission justifie cette mesure contre l'évêque en rappelant l'attitude adoptée par une partie du clergé, jusque dans les confessionnaux, contre les citoyens qui avaient voté pour le décret du 11 janvier, afin d'enrayer les effets de ce décret. La majorité de la commission estime que le comportement des ecclésiastiques constitue une tentative de réaction politique. Considérant que les directives nécessaires à cet effet ont dû émaner de l'évêque de Sion, la mesure vise celui-ci. S'il refuse de proclamer sa loyauté, ou s'il entend faire obstacle à l'exécution du décret du 29 janvier, il sera déposé de ses fonctions. Le Conseil d'Etat est chargé de présenter cette demande au Saint-Siège par l'intermédiaire du légat apostolique<sup>28</sup>.

La minorité de la commission, composée des députés Clemenz, Stockalper et de Courten<sup>29</sup>, propose ce qui suit à l'encontre de l'avis de la majorité :

1. Le Conseil d'Etat continuera les négociations entamées avec Mgr Luquet.

2. Comme base des négociations, le clergé devra payer la somme qui sera déterminée entre le légat et le gouvernement, et qui sera répartie entre les diverses corporations ecclésiastiques, selon les décrets des 11 et 29 janvier, moyennant garantie nécessaire pour l'existence des couvents et du clergé.

3. Au moyen de cette somme, que le clergé s'est déclaré prêt à verser, l'Etat restitue à ce dernier les avoirs qu'il a incorporés au domaine national, afin que l'Eglise puisse les conserver en pleine propriété et en jouir avec garantie de l'Etat.

4. L'Etat conserve la haute surveillance : le clergé et les corporations religieuses ne peuvent aliéner ces biens ni les grever en aucune façon sans le consentement préalable de l'Etat. Ces dispositions ne concernent pas les biens que le clergé devrait vendre pour amortir la dette de l'Etat<sup>30</sup>.

Dans l'exposé de leurs motifs, les orateurs de la minorité et leurs partisans soutiennent que le Valais parviendra à régler son différend avec le clergé au moyen de négociations plutôt qu'à coup de décrets. Ils soulignent ensuite que la dette publique peut être couverte au moyen du superflu des avoirs ecclésiastiques, sans que l'on ne porte atteinte aux droits du clergé et de l'Eglise.

<sup>28</sup> *Ibid.* et annexe litt. D, rapport du 7-10 août.

<sup>29</sup> AV, fonds Stockalper I/7.

<sup>30</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai 1848, *loc. cit.*

La minorité reconnaît aussi à l'Etat le droit de recourir aux biens du clergé en temps de calamité ; mais elle exige que cela se fasse dans une juste mesure et au moyen d'un impôt général. Elle conjure le Grand Conseil de satisfaire le désir de tous de revenir à un état de choses normal et à une paix durable, ce qui ne peut se faire que si l'harmonie règne entre le pouvoir séculier et le pouvoir ecclésiastique.

Ensuite, ils attirent l'attention sur le changement considérable de situation survenu depuis la proclamation des décrets des 11 et 29 janvier. Ainsi que l'affirme le député de Courten, le pays se trouvait alors dans la position la plus critique ; une dette énorme pesait sur le canton et le clergé refusait formellement d'aider l'Etat au moyen de ses deniers. Aujourd'hui, au contraire, le pape offre, par son légat, une partie des biens de l'Eglise pour éteindre la dette de l'Etat. Au moyen de ce sacrifice fait par le clergé du Valais, la minorité de la commission estime que l'on atteindra deux buts : on amortira la dette publique et on enlèvera au clergé toute influence étrangère à celle que lui donne son ministère.

En terminant, la minorité attire l'attention sur les difficultés qui pourraient surgir dans le cas où Rome ne ratifierait pas la vente des biens du clergé. Si l'Etat ne pouvait vendre ces biens, non seulement on ne pourrait pas amortir la dette publique, mais l'Etat devrait supporter encore des frais d'administration <sup>31</sup>.

Ces points de vue diamétralement opposés des deux groupes de la commission suscitent un débat extrêmement passionné au sein du Grand Conseil. Les auditeurs font éclater des applaudissements ou manifestent hautement leur désapprobation. L'archiviste du Grand Conseil, Gaspard de Stockalper, rapporte qu'on ne peut presque plus se faire entendre <sup>32</sup>. Enfin, à la demande d'un député, la minorité précise ses propositions dans ce sens qu'elle laisse en dehors de toute discussion le décret du 11 janvier, mais qu'elle demande une modification à celui du 29, en vertu des termes de l'article 37.

Le Grand Conseil ne voit qu'une divergence d'opinion dans les mots entre le désir de la majorité, qui réclame le maintien du décret, et celui de la minorité, qui voudrait des négociations au sens de l'article 37. Finalement, il abandonne les propositions des deux groupes de la commission et charge le Conseil d'Etat de continuer les négociations conformément à son message. Toutefois, la somme d'un million et demi de francs ne doit pas constituer une condition *sine qua non* <sup>33</sup>.

Une lettre datée du 18 mai informe Mgr Luquet dans ce sens <sup>34</sup>.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> AV, fonds Stockalper I/5.

<sup>33</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai 1848, *loc. cit.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, et fonds Stockalper, *loc. cit.*

C'est ainsi que le Grand Conseil approuve l'attitude du Conseil d'Etat : en effet, celui-ci n'estime pas que le décret du 29 janvier soit inconciliable avec la volonté du pape, car celui-ci désire que le clergé demeure en possession des biens qui ne seraient pas affectés à l'amortissement de la dette publique.

Le délégué extraordinaire a donc la consolation d'avoir obtenu « une modification de la plus haute importance et longtemps inespérée au sujet du fatal décret de janvier »<sup>35</sup>. Mais il se trompe lorsqu'il pense qu'à son départ du Valais il ne reste plus qu'à fixer la somme à offrir pour l'extinction de la dette publique<sup>36</sup>. La suite des négociations montre que Luquet est par trop optimiste.

D'ailleurs le délégué extraordinaire est en butte à des attaques toujours plus violentes<sup>37</sup>. Les radicaux le critiquent, ce qui n'est pas étonnant. Mais les milieux rigoureusement conservateurs, et même Gallus-Jacob Baumgartner<sup>38</sup>, condamnent sévèrement son activité. La raison en est dans les propositions, trop révolutionnaires pour la Suisse, que Luquet a adressées au Vorort en vue d'une conciliation entre le Saint-Siège et la Confédération<sup>39</sup>.

Chargé tout d'abord d'une mission non officielle en Suisse, Luquet remet au Vorort de Berne, le 9 avril 1848, en audience solennelle, des lettres de créance délivrées par le pape en date du 1<sup>er</sup> mars, par lesquelles il est accrédité comme délégué extraordinaire du Saint-Siège auprès de la Confédération<sup>40</sup>. A cette occasion, il soumet au Directoire un programme complet et novateur en vue de réorganiser les affaires ecclésiastiques en Suisse<sup>41</sup>. D'après ce texte, l'élection des évêques est confiée au peuple en ce sens que le clergé présente six candidats et que le gouvernement en propose trois au choix de la nation. Le Saint-Siège confirme l'évêque ainsi élu. L'élection des curés se fait de la même manière, mais les six candidats sont proposés par le conseil d'église ; le conseil communal en élimine trois, et les paroissiens élisent, parmi les trois qui restent, le curé qui doit être confirmé par l'évêque. On renonce aux immunités du clergé. On modifie la discipline ecclésiastique concernant les mariages mixtes et civils, ainsi que les fêtes de précepte, les jours de jeûne et d'abstinence. Les fêtes de précepte seront reportées aux dimanches, les jours de jeûne, les vigiles, les jours d'abstinence et les quatre-temps, de même que le carême seront transférés à tous les ven-

<sup>35</sup> Luquet, Lettre, p. 73.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>37</sup> Esseiva, p. 138.

<sup>38</sup> Baumgartner, t. 4, Zurich, 1868, pp. 200 et suiv.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> Berne, Archives fédérales, dossier : *Luquets Schrift über die religiösen Verhältnisse in der Schweiz*.

<sup>41</sup> Baumgartner, *loc. cit.* — AV, fonds Stockalper, 8/14 et 15. — Département de l'Intérieur, thèque 4.

dredis de l'année en mémoire de la mort du Christ, et à la semaine sainte, en souvenir de sa passion.

En matière financière, on décrète une dotation du clergé selon le grade du titulaire. Au lieu de l'archevêché suisse projeté par les radicaux, on établit plusieurs évêchés au moyen des avoirs provenant des couvents supprimés : un évêché pour le Tessin libérera ce territoire de l'influence de Milan. On prévoit la constitution des évêchés d'Avenche, de Genève, de Fribourg et de Lucerne <sup>42</sup>.

Il semble que Luquet veuille étendre ces réformes au Valais également, si l'on en croit les notices de G. de Stockalper <sup>43</sup>. Ce sont ces projets qui rendent leur auteur suspect aux yeux de ces catholiques « qui ont défendu les droits de l'Eglise, pendant des siècles, avec fidélité et conviction » <sup>44</sup>. Il est probable que ceux-ci sont intervenus à Rome contre Luquet. En tout cas, Luquet y est rappelé après avoir été réprimandé, comme l'écrit Baumgartner, pour cette démarche entreprise de son propre chef, et après avoir reçu l'ordre de déclarer, encore avant son départ, que ses projets ne sont que des vues purement personnelles, et qu'ils ne représentent en aucune manière les intentions du pape <sup>45</sup>. Le 8 juin 1848, Luquet annonce aux autorités fédérales qu'il doit quitter la Confédération pour un certain temps et se rendre à Rome, où il est rappelé pour une consultation orale au sujet des affaires religieuses de la Suisse <sup>46</sup>.

Il semble bien que Luquet soit tombé en disgrâce à Rome. Ce qui est certain, c'est qu'il est relevé de ses fonctions de délégué extraordinaire du pape auprès de la Confédération et qu'il ne reviendra plus en Suisse. Joseph Bovieri, jusqu'ici chargé d'affaires, assumera désormais la défense des intérêts du Saint-Siège <sup>47</sup>.

b) *Négociations entre le clergé diocésain et l'Etat*  
*La convention du 19 novembre 1848*

Le départ de Mgr Luquet oblige le clergé valaisan à poursuivre directement les négociations avec l'Etat. Néanmoins, en quittant la Suisse pour Rome, Luquet semble avoir pris encore l'initiative d'une solution nouvelle et extraordinaire pour liquider la question

<sup>42</sup> ACS, N° 431, copie de la proposition de Mgr Luquet, évêque de Hésébon.

<sup>43</sup> AV, fonds Stockalper, 8/14 et 15.

<sup>44</sup> Baumgartner, t. 4, p. 201.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> Berne, Archives fédérales, circulaire à tous les Etats de la Confédération, Berne, 12 juin 1848, dossier : *Luquets Schrift über die religiösen Verhältnisse in der Schweiz*.

<sup>47</sup> Il conviendrait d'étudier dans un ouvrage particulier l'activité de Luquet pour l'ensemble de la Suisse, car elle dépasse le cadre de notre sujet.

financière. Il s'agit d'un plan tendant à réunir au diocèse de Sion l'abbaye de Saint-Maurice, qui est toujours sous la menace d'être supprimée ; son maintien serait ainsi assuré et l'on réglerait du même coup les problèmes financiers avec l'Etat <sup>1</sup>.

Peu après le départ de Luquet, l'abbé Etienne Bagnoud est appelé à Rome, où il reçoit, du cardinal secrétaire d'Etat Soglia, deux lettres contenant les instructions nécessaires et lui donnant mission d'entrer en pourparlers avec le chef du diocèse de Sion et avec les autres intéressés. Les instructions comportent le règlement qui suit :

1. Un nouvel évêché est établi à Saint-Maurice sous le nom d'évêché d'Agaune, et il sera réuni à celui de Sion et à l'abbaye de Saint-Maurice. L'église de Saint-Maurice est érigée en cathédrale. L'évêque d'Agaune et de Sion possédera donc deux cathédrales et une église abbatiale.

2. L'évêque résidera alternativement à Sion et à Saint-Maurice pendant six mois ; il y aura cependant dans l'une et l'autre ville, durant toute l'année, une cour ecclésiastique, un vicaire général et un chapitre cathédral distinct.

3. Il y aura deux chapitres composés d'un nombre égal de dignités, de chanoines et d'autres bénéficiers.

4. Toutes les fois qu'il y aura dans l'un de ces chapitres une place vacante, les chanoines de l'autre pourront demander d'y être transférés.

5. A la mort de l'évêque, il n'y aura qu'un vicaire capitulaire qui sera nommé par les dignitaires des deux cathédrales, et qui aura sa résidence administrative là où l'évêque résidait avant de mourir. C'est au vicaire capitulaire qu'il appartient de désigner un pro-vicaire pour l'autre chapitre.

6. Les édifices de l'abbaye de Saint-Maurice seront destinés à l'usage de l'évêque et de sa cour, ainsi que d'un grand et d'un petit séminaire, et, si faire se peut, de quelques chanoines à disposition.

7. Les chanoines réguliers actuels qui ont fait profession recevront un indult de sécularisation, sauf la substance de leurs vœux. Ils seront reçus au nombre des chanoines prébendés ou recevront une pension. L'évêque de Bethléem, qui se démettra de ses fonctions d'abbé, sera doté. Les plus jeunes chanoines, non profès, pourront être reçus au séminaire diocésain. C'est au séminaire qu'appartiendront, après leur décès, les meubles dont la jouissance sera accordée aux chanoines profès pendant la durée de leur vie.

<sup>1</sup> Luquet, Lettre p. 74.

8. L'évêque de Sion, l'abbé de Saint-Maurice et le prévôt du Grand-Saint-Bernard se sont déclarés prêts à verser, ainsi que d'autres membres du clergé, pour soulager le pays dans sa situation pénible, la somme de 850.000 francs suisses. Le pape a ratifié cette offre et permet au clergé d'hypothéquer quelques-uns de ses immeubles et même d'en aliéner, afin de réunir la somme nécessaire pour amortir la dette.

9. Les difficultés survenues au sujet de la collature des bénéfices dépendant de l'abbaye de Saint-Maurice tombent d'elles-mêmes par suite de la réunion de cette abbaye avec le double évêché d'Agaune et de Sion.

Pour la collature des bénéfices de la maison du Grand-Saint-Bernard, on établira la règle suivante : le prévôt présentera trois candidats en cas de vacance, et l'évêque en choisira un qu'il installera comme curé<sup>2</sup>.

Rome espère que cette mesure sauvera l'abbaye<sup>3</sup>, mais aussi qu'elle apaisera les fidèles des deux parties du canton. La réunion de l'abbaye au nouvel évêché double doit permettre au clergé de se procurer plus aisément l'argent nécessaire pour parer aux besoins urgents de l'Etat, et cela sans dépouiller complètement de leurs moyens l'Eglise et son clergé.

Rome fait confiance à la sagesse de l'abbé pour donner connaissance de ce projet à ses chanoines<sup>4</sup>.

L'évêque de Sion de Preux reçoit de Rome les mêmes instructions, et on lui demande de prendre position. Le 7 août 1848 déjà, il s'adresse à ce sujet au Grand Conseil, qui doit aussi examiner la question<sup>5</sup>. L'évêque et son chapitre jugent que la réunion de l'abbaye à l'évêché et la création du double évêché d'Agaune-Sion ne sont pas de nature à pacifier le pays. L'évêque repousse donc résolument cette solution. Il est visiblement inquiet de la manière dont le Grand Conseil prendra sa décision négative ; aussi se hâte-t-il de se déclarer prêt, ainsi que son chapitre, à s'entendre sur le montant exigé pour amortir la dette de l'Etat<sup>6</sup>.

Le Grand Conseil discute cet objet le même jour<sup>7</sup>. La commission du Grand Conseil chargée de l'examen du projet le repousse

<sup>2</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai et d'août 1848, annexes imprimées.

<sup>3</sup> L'abbaye est menacée de suppression principalement de la part de l'Etat, mais elle a aussi de graves difficultés internes : cf. Quaglia, pp. 582 et suiv., projet de réunion de l'abbaye avec le Grand-Saint-Bernard.

<sup>4</sup> AV, protocole du Grand Conseil de mai et d'août 1848, lettre du cardinal Soglia à l'abbé Bagnoud, du 13 juillet 1848 (annexes imprimées).

<sup>5</sup> AES, 223/167.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> AV, fonds Stockalper, I/5. — Protocole du Grand Conseil d'août 1848, annexe litt. L.



à cause des lacunes qu'il comporte en matière d'organisation du nouveau diocèse, et à cause de l'incertitude qui subsiste sur la portée de plusieurs de ses dispositions. Tout comme l'évêque, la commission estime que le projet de Rome constitue un danger de nouvelles discussions plutôt qu'un moyen de ramener le calme dans le pays. Malgré son opposition, elle trouve quand même dans ce projet quelques propositions utiles, dont on pourrait tenir compte en ce qui concerne les bénéfices vacants. Il semble que l'on songe ici en particulier au règlement des droits de collation de la prévôté du Grand-Saint-Bernard.

Toutefois, de l'avis de la commission, le projet de Rome doit être accepté ou repoussé en bloc. Comme le texte contient l'offre de 850.000 francs pour amortir la dette de l'Etat, offre que le Conseil d'Etat venait de rejeter comme étant insuffisante<sup>8</sup>, le sort de l'ensemble du projet est tranché. Le Grand Conseil le repousse en effet à une forte majorité<sup>9</sup>.

L'examen de la question du diocèse provoque des discussions animées qui continuent lorsque l'évêque, dans une lettre écrite le 8 août au nom du clergé séculier, fait une nouvelle offre d'un million de francs<sup>10</sup>, tandis que l'abbé de Saint-Maurice, pour son couvent, en fait une de 175.000 francs<sup>11</sup>. L'évêque précise qu'il est nécessaire de lui accorder un délai suffisant pour se procurer l'argent ; il demande de pouvoir payer en dix annuités et voudrait obtenir d'autres facilités dans les conditions de paiement, ainsi qu'une remise des intérêts pendant les premières années<sup>12</sup>.

La commission chargée d'examiner cette offre fournit son rapport le 9 août ; elle est partagée en une majorité et une minorité<sup>13</sup>, qui ne s'entendent que sur un point : le refus des propositions de l'évêque. La majorité est convaincue que les biens réunis au domaine de l'Etat ne sauraient être vendus avec profit. Elle craint que ces biens non vendus ne deviennent une lourde charge, voire une perte pour l'administration de l'Etat, et qu'ils ne constituent une source incessante d'agitation. Les membres de la majorité de la commission estiment que, pour l'instant, il s'agit avant tout de rétablir la confiance. Cent mille francs de plus ou de moins leur paraissent une chose insignifiante au regard de l'union à rétablir dans le pays. Aussi la majorité propose-t-elle de charger le Conseil d'Etat de préparer un concordat avec Rome. Les bases matérielles de ce concordat seraient les suivantes :

<sup>8</sup> AV, protocole du Conseil d'Etat du 7 août 1848.

<sup>9</sup> AV, protocole du Grand Conseil d'août 1848, annexe litt. L.

<sup>10</sup> *Ibid.*, et protocole de novembre 1848. — AES, 223/169.

<sup>11</sup> Saint-Maurice, Archives de l'abbaye, N 191-III, Rapports avec l'Etat, 1840 et suiv., lettre de l'abbé au Conseil d'Etat, du 11 août 1848.

<sup>12</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 9 août 1848.

<sup>13</sup> *Ibid.*



**Maurice Barman (1808-1878),**  
conseiller d'Etat et conseiller national.  
*(photographie appartenant à M. Ulysse Casanova, Saint-Maurice)*

1. Le clergé payera par annuités un million de francs à l'Etat.

2. Les biens qui restent propriété de l'Eglise sont placés sous surveillance de l'Etat et ne pourront être aliénés sans son autorisation. Ils sont placés en outre sous la sauvegarde des lois, tout comme les propriétés des particuliers.

3. La différence de 150.000 francs, qui résulte de l'augmentation de l'offre de 850.000 à un million de francs, sera répartie entre les corporations ecclésiastiques, selon le barème établi par Mgr Luquet.

4. Au cours des tractations, l'Etat négociera en faveur du maintien des articles 1 et 28 du décret du 29 janvier.

5. En cas de refus de s'associer à ces bases, de la part de quelques-unes des parties intéressées, le Conseil d'Etat conclura une convention avec celles qui donneront leur adhésion. Il appliquera aux autres, dans toute leur étendue, les dispositions du décret du 29 janvier.

La minorité de la commission est partagée à son tour. Deux députés voudraient qu'on accélère les négociations pour qu'elles puissent être terminées dans un mois. Ces membres de la commission s'abstiennent de se prononcer sur le chiffre de la somme. Le clergé conserverait l'administration des biens affectés à sa dotation, sous réserve toutefois du droit de surveillance et de propriété de l'Etat. Un autre membre approuve cette attitude, mais conteste toutefois le droit de propriété de l'Etat. Enfin un membre exige simplement qu'on exécute le décret du 29 janvier et que l'on interrompe les négociations <sup>14</sup>.

Si des divergences profondes se sont fait jour au sein de la commission, la discussion générale, dans le Grand Conseil réuni au complet, suscite des avis encore bien plus opposés. On demande à la majorité de la commission si elle conseille de révoquer le décret ou de proposer de nouvelles bases de négociation. Un membre répond au nom de la majorité de la commission qu'elle n'a proposé qu'un seul amendement, puisque le clergé pourra aliéner et hypothéquer ses biens pour l'acquittement de la somme. Il ne serait donc dérogé au décret du 29 janvier qu'en se fondant sur son article 37.

On soumet alors à l'assemblée diverses dispositions nouvelles, sous forme de propositions d'amendement. Un député demande que le Conseil d'Etat exécute sans retard le décret pour ce qui n'a pas trait à l'existence des couvents du Grand-Saint-Bernard, du Simplon et de l'abbaye de Saint-Maurice. Il rappelle le projet du pape en vue d'un double évêché et soutient ensuite que l'abbaye est déjà supprimée par le projet de réunion de Pie IX.

<sup>14</sup> *Ibid.*, annexe litt. L.

Il réclame alors tout bonnement qu'on abolisse les couvents du Bas-Valais, que l'on assure une existence honorable aux religieux, qu'ils soient sécularisés et que la collature de toutes les paroisses régulières soit dévolue au Grand Conseil. Le Grand Conseil élit également les curés, sur sextuple présentation à faire par le Conseil d'Etat, l'évêque et les communes. Et si l'évêque mettait entrave à l'exécution de ces dispositions, on lui retirerait son traitement.

Le député déclare en terminant que si l'on n'acceptait pas ses propositions, il consentirait au maintien des couvents et à l'exécution littérale des décrets existants, à condition que la partie du clergé qui s'opposerait dans le mois à l'exécution du décret, soit supprimée comme corporation religieuse, ses membres sécularisés, et que la collature soit dévolue à l'Etat. Si le refus provenait de l'évêque, son traitement lui serait retiré.

Le président Maurice Barman se refuse à discuter cette proposition, aussi bien que celle de la majorité de la commission, vu qu'elles dérogent au décret et qu'elles ne peuvent être présentées au Grand Conseil comme des amendements. Il propose que le Conseil d'Etat soit chargé d'accélérer les négociations avec le clergé, soit directement, soit par l'intervention du Saint-Siège ou d'un légat apostolique, de manière à soumettre une solution définitive à la prochaine session. S'il était possible d'amortir la dette publique au moyen d'un million de francs, le Conseil d'Etat serait autorisé à arrêter à un million le chiffre de la contribution du clergé.

Un autre membre du gouvernement ne veut pas accorder au Conseil d'Etat une telle latitude, et il propose ceci : il sera mis fin aux négociations si elles ne sont pas terminées pour le Grand Conseil de novembre, et dans ce cas, le clergé cessera d'être au bénéfice de l'article 37 du décret du 29 janvier 1848 <sup>15</sup>.

On passe alors au vote. Les différentes propositions, excepté celle du président du Conseil d'Etat Barman, sont écartées l'une après l'autre par le Grand Conseil <sup>16</sup>. De ce fait, le Conseil d'Etat est chargé de trouver une solution jusqu'à la session de novembre et d'arrêter définitivement le montant de la contribution.

On laisse ainsi ouverte la voie des négociations. Maurice Barman, qui s'affirme de plus en plus comme un homme politique de grande classe, a trouvé un moyen terme, avec beaucoup de sagesse civique, dans le tumulte des opinions, et il a gagné la majorité de l'assemblée à sa proposition, grâce à son autorité incontestée. Les institutions religieuses échappent donc de nouveau à un naufrage menaçant.

<sup>15</sup> *Ibid.*, session du 9 août 1848.

<sup>16</sup> *Ibid.*

Là-dessus, le 30 août 1848, le clergé séculier propose une conférence de quatre membres, en vue de fixer les bases d'une entente sur la question financière. Le Conseil d'Etat y délègue le même jour les conseillers d'Etat Rey et de Torrenté <sup>17</sup>.

Gaspard de Stockalper écrit, dans ses notes sur la Réforme et la Révolution en Valais <sup>18</sup> : « La menace de troubles pouvant éclater dans le Bas-Valais, entraînant une nouvelle intervention de troupes fédérales... décide le clergé à une convention certainement préjudiciable à la population catholique, mais qui n'apporte pas à l'Etat les avantages qu'il en attend ». Effectivement, le 3 octobre 1848, l'évêque et le chapitre font une dernière proposition de conciliation qui, moyennant de petites retouches, va conduire enfin à la convention du 19 novembre 1848.

On y propose, au nom de l'évêché, du chapitre et de l'administration paroissiale de Sion, de prélever sur les biens de l'Eglise la somme de 680.000 francs, moitié en biens-fonds, moitié en capitaux, pour la dotation du clergé. Tout le surplus, l'actif comme le passif, est cédé à l'Etat pour amortir la dette publique. On n'en excepte que ce qui doit être distribué expressément aux pauvres chaque année. L'Etat, pour sa part, n'assume que le paiement des hypothèques grevant les biens prélevés, ainsi que le traitement des quatre recteurs de la cathédrale qui restent sans fonction <sup>19</sup>. Le capital de dotation de 680.000 francs doit produire une somme annuelle de 23.000 francs, moyennant investissement des capitaux au taux de 4 % et des biens-fonds à 3 %. Les capitaux seront tirés au sort, mais les biens-fonds seront choisis par le clergé « parmi les vignes, prés, champs et jardins non vendus..., et à une taxe équitable ».

En outre, la demeure de l'évêque, des chanoines et des quatre vicaires, les bûchers, les écuries et la buanderie appartiendront à ces ecclésiastiques <sup>20</sup>.

Le Conseil d'Etat se hâte de mettre de l'ordre dans les affaires de l'Eglise avant la session du Grand Conseil qui débute le 20 novembre. Il entreprend donc sans délai des négociations. A la suite de plusieurs entrevues avec le Conseil d'Etat, l'évêque adresse à celui-ci, le 8 novembre, la liste des biens-fonds que l'évêché et le chapitre proposent de prélever <sup>21</sup>. Peu avant l'ouverture de la session de novembre du Grand Conseil, le Conseil d'Etat soumet à l'approbation de l'évêque une convention, datée du 15 novembre, qui doit être considérée comme le résultat des

<sup>17</sup> AV, protocole du Conseil d'Etat du 30 août 1848.

<sup>18</sup> AV, fonds Stockalper, I/5.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.* (texte allemand). — Original en français, AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 bis, fasc. 1, N° 35.

<sup>21</sup> *Ibid.*, N° 37.

entretiens des deux parties. L'évêque accepte ce convenu, bien qu'il impose de grands sacrifices au clergé, afin de secourir le pays et de contribuer, dans la mesure du possible, à la pacification générale. Demeure réservée la ratification par le Saint-Siège de cette convention, ainsi que des dispositions transitoires <sup>22</sup>.

Le 19 novembre, le Conseil d'Etat confirme à l'évêque et au chapitre de Sion qu'il admet ce convenu et les dispositions transitoires, moyennant approbation du Saint-Siège. Il déclare accepter même les clauses transitoires annexes que l'évêque désire. Le Conseil d'Etat considère donc la convention comme définitivement conclue, et il promet d'en remettre le texte aux parties contractantes, sans retard, pour qu'elles le signent <sup>23</sup>.

Aussi, le 20 novembre, au début de la séance du Grand Conseil, le vice-président du Conseil d'Etat peut-il annoncer au législatif l'heureuse issue des négociations avec l'évêché et le chapitre cathédral <sup>24</sup>. Le 22 novembre, le gouvernement adresse au Grand Conseil un message par lequel il lui demande de ratifier cette convention <sup>25</sup>. Le 24 novembre, le Grand Conseil l'approuve sur proposition du Conseil d'Etat et de la commission chargée de l'examiner <sup>26</sup>. Elle acquiert par là force de loi définitive, tout au moins de la part de l'Etat <sup>27</sup>.

Les négociations, qui ont duré des mois, amènent donc l'Etat à une certaine condescendance.

Par le convenu du 19 novembre 1848, l'Etat du Valais s'engage à remettre au clergé 387.000 francs en capitaux, et des biens-fonds pour une valeur d'estimation de 240.000 francs. Ces derniers doivent être choisis au gré d'une entente entre l'Etat et le clergé, parmi les biens réunis au domaine de l'Etat, mais non encore vendus <sup>28</sup>. L'intérêt annuel de cette somme totale de dotation est calculé à 23.500 francs à répartir comme suit <sup>29</sup> :

- a) au traitement de l'évêque et de ses aumôniers : 7.000 Fr.
- b) au traitement de dix chanoines (le curé de Sion inclus) : 10.000 Fr.

<sup>22</sup> ACS, *Liber calendalis*, calendes des 18 et 19 novembre 1848.

<sup>23</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 bis, fasc. 1, N° 38, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 19 novembre 1848. — Texte de la convention, *ibid.*, thèque 4 ter, N° 4.

<sup>24</sup> AV, protocole de la session ordinaire du Grand Conseil du 20 novembre 1848.

<sup>25</sup> *Ibid.*, annexe litt. V.

<sup>26</sup> *Ibid.*, protocole de la séance du 24 novembre.

<sup>27</sup> Rome ne l'a jamais ratifiée. V. la lettre du secrétaire d'Etat, datée de Gaëte, le 11 juin 1849 (AES, 223/186).

<sup>28</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 ter, fasc. 1, N° 4, art. 6.

<sup>29</sup> *Ibid.*, art. 1.

- c) à l'entretien des trois vicaires de Sion et du recteur de Ste-Barbe : 2.000 Fr.
- d) à l'entretien des quatre églises (cathédrale, Saint-Théodule, Valère et St-Léonard) : 2.000 Fr.
- e) au service de l'intérêt des dettes contractées pour pour payer la somme due à l'Etat à teneur du décret du 9 décembre 1847 : 1.000 Fr.
- f) à l'assurance-incendie et à l'entretien des bâtiments et au maintien des capitaux : 1.000 Fr.

En plus de son traitement, on laisse à l'évêque la jouissance du palais épiscopal avec ses dépendances, ainsi qu'une grange-écurie avec ses places au quartier de Pratifori<sup>30</sup>. On remet en jouissance au chapitre la maison du grand-doyen, celle des Calendes, les maisons N° 181, 182 et 196 dans la rue de l'église, la maison de la cure, la maison N° 212 au quartier de Malacuria, une maison près de la cathédrale, les bûchers avec la buanderie au nord de la cathédrale, une grange-écurie à la rue de la Porte-Neuve<sup>31</sup>. Les réparations locatives des bâtiments sont à la charge personnelle des titulaires<sup>32</sup>. Les frais du culte dans les paroisses de Sion et de Saint-Léonard, ainsi que l'entretien des églises de la ville, de l'église paroissiale de Saint-Léonard et des maisons dont ils ont la jouissance, restent à la charge de l'évêque et du chapitre<sup>33</sup>. L'Etat du Valais doit être tenu « quitte et irréprochable » pour le montant des contributions qui lui ont été livrées à teneur du décret du 9 décembre 1847<sup>34</sup>. Le recteur de Sainte-Barbe peut conserver son bénéfice en remplacement de la dotation annuelle de 500 francs qui lui reviendrait<sup>35</sup>. Les valeurs de dotation qui sont remises au clergé sont affectées à perpétuité et exclusivement au service de l'Eglise catholique en Valais et à l'entretien de ses ministres mentionnés à l'article 1 ; elles ne pourront recevoir une autre destination<sup>36</sup>. L'administration et la jouissance des immeubles et du mobilier sont abandonnées aux titulaires avec toutes les charges et obligations de l'usufruitier. Le mobilier du palais épiscopal et des prébendes du chapitre sera inventorié et taxé, afin d'être remis en même valeur aux successeurs des titulaires. Les immeubles ne pourront être aliénés sans le consentement de l'Etat, de l'évêque et du chapitre. Les chanoines n'ont désormais plus la possibilité, en cas d'une va-

<sup>30</sup> *Ibid.*, art. 2.

<sup>31</sup> *Ibid.*, art. 3.

<sup>32</sup> *Ibid.*, art. 4.

<sup>33</sup> *Ibid.*, art. 5 a et b.

<sup>34</sup> *Ibid.*, art. 5 c.

<sup>35</sup> *Ibid.*, art. 6, al. 2.

<sup>36</sup> *Ibid.*, art. 7.

cance au chapitre, d'opter pour les ruraux d'une autre prébende <sup>37</sup>. Les capitaux font l'objet d'une administration spéciale dont le personnel sera nommé par l'évêque et par le chapitre avec le consentement du Conseil d'Etat. Chacune de ces autorités pourra exiger des comptes en tout temps. L'évêque, le chapitre cathédral et les vicaires de Sion perçoivent leur rente directement chez l'administrateur <sup>38</sup>. L'administrateur des valeurs a l'obligation de rendre un compte annuel à l'Etat, à l'évêque et au chapitre, d'excédents éventuels, qui devront être affectés à l'entretien et à l'embellissement des édifices, à l'acquisition d'objets de culte et à la garantie du capital de dotation <sup>39</sup>. L'Etat n'est chargé dorénavant que de l'entretien des quatre recteurs de la cathédrale, qui restent sans fonction à teneur de l'article 4 du décret du 29 janvier 1848 <sup>40</sup>. Cette convention entrera en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1849 <sup>41</sup>.

A la même session de novembre 1848, le Conseil d'Etat peut fournir un rapport sur ses négociations avec l'abbaye de Saint-Maurice <sup>42</sup>. Il a encore attendu le consentement définitif de l'abbaye à ses propositions pour l'ouverture de la session. Mais les délégués de l'abbaye prennent position officielle et demandent une nouvelle modification aux projets du gouvernement. Là-dessus, le Conseil d'Etat envoie une dernière lettre à l'abbaye en date du 27 novembre. Mais celle-ci diffère toujours de donner son assentiment à une convention semblable à celle que le clergé séculier a conclue avec l'Etat. Aussi le Grand Conseil est-il amené, le 24 novembre, à impartir à l'abbaye un dernier délai de quinze jours ; à l'expiration de ce terme, l'abbaye perdra le bénéfice de l'article 37 du décret du 29 janvier 1848. Mais le 16 décembre 1848, ces négociations avec l'abbaye finissent également par la signature d'une convention <sup>43</sup>. En vertu de ce traité, l'abbaye est autorisée à prélever pour son entretien une valeur de 185.000 francs en capitaux et en biens sur ses avoirs réunis au domaine de l'Etat. Elle reste redevable d'une somme de 4.138,70 francs en faveur de l'Etat du Valais, montant que celui-ci avait payé au canton de Vaud pour l'abbaye, à titre d'impôt pour la mainmorte.

La prévôté du Grand-Saint-Bernard laisse l'Etat sans réponse et persévère dans son attitude de résistance passive. Pour ce

<sup>37</sup> *Ibid.*, art. 8.

<sup>38</sup> *Ibid.*, art. 9.

<sup>39</sup> *Ibid.*, art. 10.

<sup>40</sup> *Ibid.*, art. 11 et 12.

<sup>41</sup> *Ibid.*, art. 13.

<sup>42</sup> Saint-Maurice, Archives de l'abbaye, N. 191-III, Rapports avec l'Etat, 1840 et suiv. Lettres de l'abbé au Conseil d'Etat, des 11 août, 19 septembre et 14 novembre 1848. Lettres du Conseil d'Etat à l'abbé, des 5, 12, 18, 19 et 22 novembre 1848.

<sup>43</sup> *Ibid.*, texte de la convention datée du 16 décembre 1848.



motif, le Conseil d'Etat propose au Grand Conseil, dans sa session de novembre, d'appliquer simplement à cette corporation les dispositions des articles 12 et 13 du décret du 29 janvier 1848 <sup>44</sup>. Le Grand Conseil, à une forte majorité, se prononce dans le sens des propositions du Conseil d'Etat. Par la suite, le 6 décembre 1848, l'Etat assume l'administration de la maison du Grand-Saint-Bernard, et il exige que les débiteurs de la maison payent leurs dettes à l'Etat, sous peine de nullité <sup>45</sup>. L'Etat prend possession des biens de la maison dans les cantons du Valais et de Vaud, où il vendra la ferme de Roche le 19 mai 1849, en dépit d'un manifeste que l'hospice adressera à toute l'Europe et d'un recours au pape. Même une requête au Conseil fédéral, tendant à faire échouer les mesures que le canton du Valais a prises contre ce couvent, demeureront sans résultat. Les démarches de l'ambassade de France n'auront pas plus de succès. Les négociations dureront des années, sans que l'hospice n'obtienne rien en sa faveur. L'Etat vendra au contraire les biens du couvent selon la liste des biens nationalisés du 31 décembre 1852 et du 20 mai 1853, pour une valeur de plus de 360.000 francs <sup>46</sup>. C'est seulement lorsque déclinerait fortement l'étoile du régime radical que l'hospice obtiendra de nouveau, le 26 mars 1856, l'administration des biens qui lui restent <sup>47</sup>. Mais la situation ne redevient tout à fait normale que sous le régime conservateur de 1857.

#### 4. Empiètements de l'Etat sur le domaine propre de l'Eglise et sur ses droits

Avec la convention de novembre 1848, les problèmes financiers et matériels entre l'Eglise et l'Etat ont trouvé leur solution formelle. Le gouvernement s'est efforcé d'y parvenir, avant tout pour sauvegarder les apparences d'une stricte légalité, tant aux yeux des couches profondément catholiques de la population qu'à ceux de la masse des électeurs radicaux. Mais dans la suite, comme antérieurement déjà, les radicaux ont pour objectif de rabaisser le prestige du clergé et de mettre sous tutelle l'Eglise et ses ministres.

En dépit des négociations en cours pour une entente sur le terrain matériel, l'Etat dispose à sa guise des biens de l'Eglise, à teneur du décret du 29 janvier 1848. Mgr Luquet se plaint aussi à bon droit de ce que l'Etat, sans attendre la réponse du pape sur les

<sup>44</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 24 novembre 1848.

<sup>45</sup> Quaglia, pp. 593 et suiv.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 596.

<sup>47</sup> *Ibid.*



**Maurice-Eugène Filliez (1811-1856)**  
en uniforme de major de carabiniers.  
Portrait par Pierre-Joseph Brouchoud, 1850.  
(Le Châble, Abbaye)  
Photo R. Schmid.

deux offres du clergé, faites le 21 février 1848, ne s'est pas tenu dans la réserve que la justice et les convenances exigeaient. « On mit en location et même en vente une partie des biens ecclésiastiques sur lesquels, pourtant, aucune détermination définitive ne pouvait être prise légitimement par l'autorité civile »<sup>1</sup>. Le Conseil d'Etat réclame sans cesse et impérativement des personnes atteintes par la sécularisation, l'inventaire détaillé de tous leurs avoirs et de leurs diverses sources de revenus<sup>2</sup>. L'objectif ne fait aucun doute : l'Etat veut avoir les documents nécessaires pour mettre rapidement en location ou en vente les biens de l'Eglise<sup>3</sup>. Bien que les négociations avec le légat du pape n'aient pas encore abouti à un résultat, le Conseil d'Etat se permet de disposer des avoirs du clergé tout comme de ceux de l'Etat. Cela explique la légitime défense du clergé qui diffère, autant que possible, de fournir les inventaires exigés. Pour se conformer aux instructions du délégué apostolique, l'évêque envoie néanmoins au gouvernement, le 20 mars 1848, un état approximatif des biens-fonds et des créances constituant la mense épiscopale. Mais cela n'est donné que dans un but de pure information et en aucun cas dans l'intention de céder des droits de propriété. L'évêque déclare expressément qu'il entend soumettre à une autorisation du Saint-Siège toute renonciation à la propriété des biens de sa mense<sup>4</sup>. Là-dessus, le gouvernement se hâte de mettre en location ou de vendre autant de biens de la mense épiscopale qu'il peut, par voie d'enchères publiques<sup>5</sup>.

Le 5 mars déjà, en se référant aux dispositions du décret du 29 janvier 1848, le Conseil d'Etat demande aux autorités communales des paroisses qui dépendaient jusque-là de la prévôté du Grand-Saint-Bernard et de l'abbaye de Saint-Maurice, de fournir dans le plus bref délai un état complet des avoirs mobiliers et immobiliers de ces bénéfices paroissiaux. Il souhaite obtenir encore des renseignements sur le casuel desdits bénéfices ; il avise les communes que ce casuel sera modifié, et qu'il faut entreprendre sans retard le rachat des rentes foncières de l'Eglise<sup>6</sup>. Les autorités communales reçoivent en outre tout pouvoir d'opérer, par voie d'enchères publiques, la vente requise par le

<sup>1</sup> Luquet, Lettre, p. 69.

<sup>2</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 bis, fasc. 1, N° 4 (lettre du Département des Finances à l'évêque de Preux, du 7 février 1848), N° 11 (du 13 mars 1848) et N° 10 (du même au chapitre cathédral, en date du 13 mars 1848).

<sup>3</sup> *Ibid.*, N° 11 (lettre à l'évêque, du 13 mars 1848).

<sup>4</sup> AES, 223/153, lettre de l'évêque de Preux au Conseil d'Etat, du 20 mars 1848 ; 223/150, lettre de Luquet à l'évêque, du 16 mars 1848.

<sup>5</sup> AV, protocole du Conseil d'Etat du 29 mars et du 6 avril 1848.

<sup>6</sup> AES, 223 (sans cote) : circulaire du 5 mars 1848 aux présidents de commune en office.

décret, sous réserve de ratification par le Conseil d'Etat de toutes les ventes conclues <sup>7</sup>.

On met en location <sup>8</sup> ou on vend <sup>9</sup> les anciens biens des jésuites à Brigue et à Sion ainsi que ceux des autres couvents. Mais on fait encore de même pour les biens des corporations ecclésiastiques qui sont en train de négocier avec l'Etat <sup>10</sup>. Le Conseil d'Etat décide à plusieurs reprises de procéder à des ventes de biens nationalisés <sup>11</sup>.

Mais les efforts des pouvoirs publics en vue de mettre l'Eglise en tutelle sur le plan spirituel, ont une portée bien plus grave encore que ces empiétements sur le plan matériel. On a déjà parlé, lors de la discussion du décret du 29 janvier 1848, de supprimer les jésuites et les sociétés ou ordres affiliés en Valais, d'interdire au couvent de Collombey d'accepter des novices, et de réduire le nombre des chanoines de l'abbaye de Saint-Maurice ainsi que des ursulines du couvent de Brigue. Les pouvoirs publics se permettent aussi une ingérence inadmissible dans le gouvernement de l'Eglise en retirant, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, le droit de collature pour les bénéfices relevant jusqu'ici de la juridiction de la prévôté du Grand-Saint-Bernard ou de l'abbaye de Saint-Maurice. Comme l'évêque refuse catégoriquement d'accepter ces droits de collature <sup>12</sup>, le Grand Conseil s'arroge ces droits et décide donc à son gré du traitement, de l'installation ou de la révocation du clergé paroissial dans ces communes <sup>13</sup>. Le 9 avril 1848 déjà, on réclame au prévôt du Grand-Saint-Bernard qu'il ordonne au curé Biselx d'Orsières d'avoir à quitter la commune dans les huit jours, et de rentrer dans son couvent <sup>14</sup>. De même, on invite l'évêque à procéder sans plus attendre à la nomination des curés d'Ardon et de Saint-Séverin <sup>15</sup>. L'évêque élève une protestation solennelle contre ces tentatives d'immixtion du pouvoir civil dans l'administration ecclésiastique du diocèse <sup>16</sup>. En 1850 encore, le Conseil d'Etat confie la direction interne du couvent de Collombey, au décès de sa supérieure, à la Sœur Cécile Donnet, sans demander l'avis des autorités ecclé-

<sup>7</sup> *Ibid.* — Cf. AV, fonds de Riedmatten, II, 9, 20.

<sup>8</sup> AV, protocole du Conseil d'Etat des 11, 23 et 29 mars 1848.

<sup>9</sup> *Ibid.*, des 29 mars, 3 et 13 mai et 17 juin 1848.

<sup>10</sup> *Ibid.*, du 29 mars 1848.

<sup>11</sup> *Ibid.*, du 25 juillet 1848.

<sup>12</sup> AES, 223/155 (lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 9 avril 1848) et 156 (de l'évêque au Conseil d'Etat, du 10 avril 1848).

<sup>13</sup> V. à ce sujet l'échange de lettres entre l'évêque et l'Etat : AES, 223/172, lettre de l'évêque au Conseil d'Etat, du 10 novembre 1848. — AV, protocole du Grand Conseil de novembre 1848. Cf. Département de l'Intérieur, thèque 6, fasc. 5, Bagnes, lettre de Bagnes au Département de l'Intérieur, du 30 novembre 1848.

<sup>14</sup> AES, 223/157.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> AES, 223/156, lettre du 10 avril 1848.

siaistiques ni des religieuses<sup>17</sup>. Mais à ce moment, une réaction s'amorce dans le pays en faveur des conservateurs. Le gouvernement attribue aussitôt l'agitation dans le pays à un certain nombre d'ecclésiastiques ; il réclame que l'évêque mette fin aux abus et qu'il contribue positivement au bien du pays<sup>18</sup>. Dans sa réponse du 5 octobre, l'évêque peut bien assurer sans réserve cette collaboration pour le bien du canton et du peuple, sans pour autant devenir un partisan du gouvernement radical. Quant aux accusations contre une partie du clergé, il les attribue à des bruits malveillants, car le Conseil d'Etat n'a fourni aucune indication précise sur les fautifs ni sur leurs délits<sup>19</sup>.

Ce que l'Eglise a redouté dans les années 1843-44, lors des luttes pour les immunités ecclésiastiques et en particulier pour le *privilegium fori*, se réalise maintenant : des ecclésiastiques sont cités devant les tribunaux, sous prétexte qu'ils auraient ruiné le prestige du gouvernement par des expressions haineuses<sup>20</sup>.

Mgr Bieler a déjà signalé des intrusions dans l'administration du séminaire épiscopal<sup>20a</sup>. Par le décret du 29 janvier 1848, l'Etat ne se contente pas de s'approprier les biens de cette institution ecclésiastique, mais il en fait encore une institution de l'Etat, en dépit d'une protestation de l'évêque<sup>21</sup>. L'Etat maintient encore cette conception dans la loi sur l'instruction publique du 31 mai 1849. L'article 8 de la constitution cantonale de 1848 soumet l'instruction publique à la surveillance de l'Etat, sans préjudice des attributions du clergé quant à l'instruction religieuse<sup>22</sup>. La loi de 1849 compte également le séminaire parmi les établissements d'instruction publique du canton<sup>23</sup> ; elle dispose, à l'article 32 : « Le pouvoir exécutif intervient dans l'organisation du séminaire, en tant que le maintien de l'ordre public et des institutions de l'Etat l'exige »<sup>24</sup>. De la sorte, l'Etat peut faire valoir en tout temps ses exigences, non seulement en matière d'administration financière, mais encore en ce qui concerne le contenu même de l'instruction, la discipline, la formation ascétique, et le choix du personnel enseignant<sup>25</sup>.

<sup>17</sup> AV, protocole du Conseil d'Etat du 23 février 1850.

<sup>18</sup> AES, 223/191, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque, du 25 septembre 1850.

<sup>19</sup> AES, 223/192, lettre de l'évêque au Conseil d'Etat, du 5 octobre 1850.

<sup>20</sup> AV, protocole du Conseil d'Etat des 2 avril, 20 octobre, 2 novembre 1848, et du 5 mai 1849.

<sup>20a</sup> Bieler, p. 32.

<sup>21</sup> Lettre de l'évêque au Grand Conseil, du 8 novembre 1848, citée par Bieler, *loc. cit.*

<sup>22</sup> RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, p. 26.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 83, art. 1, 1<sup>o</sup> e.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 89. — Le texte français porte, par erreur semble-t-il, les mots : « et des institutions de l'Eglise ».

<sup>25</sup> Dans le cas de la nomination du P. Sauthier au séminaire, le Conseil d'Etat exige son remplacement, en alléguant que le P. Sauthier inculquerait aux séminaristes les principes et les doctrines des jésuites (AES, 223/200).

La loi scolaire du 31 mai 1849 empiète encore à d'autres égards sur le domaine de l'Eglise. En effet, elle attribue à l'Etat la direction supérieure de l'instruction publique<sup>26</sup>, et elle confie au conseil municipal la nomination du personnel enseignant dans les communes, sous l'approbation du Département de l'Instruction publique<sup>27</sup> ; elle passe ainsi outre au droit que le clergé a revendiqué de tout temps d'avoir son mot à dire dans ces nominations. De plus, la loi met à la charge des communes les frais de l'instruction primaire ; mais ce faisant, elle les autorise à utiliser dans ce but les fonds affectés jusqu'à ce jour aux écoles, ainsi que l'excédent des capitaux destinés aux bénéfices paroissiaux dans les anciennes paroisses du couvent du Grand-Saint-Bernard et de l'abbaye de Saint-Maurice<sup>28</sup>. Si ces ressources sont insuffisantes, les communes peuvent appliquer aux écoles les fonds des sociétés, des corporations ou fondations dont le but pourrait être considéré comme moins utile que l'instruction publique<sup>29</sup>. Cette disposition met sérieusement en cause le maintien des avoirs des confréries et d'autres fondations ecclésiastiques du même genre, pour autant que les communes ne préfèrent pas recourir à une imposition<sup>30</sup>.

Quant au fait d'exiger de l'évêque de Preux un acte formel de reconnaissance envers les lois du pays, c'est là une prétention qui fait injure aux principes du catholicisme. La déposition que l'on doit obtenir de Rome en cas de refus constitue un grave empiètement sur le domaine juridique propre de l'Eglise<sup>31</sup>. A la session d'août 1848, on fait une motion tendant à supprimer les couvents et à faire administrer les paroisses par le Grand Conseil ; mais cette motion est rejetée à la quasi unanimité<sup>32</sup>.

Ces tendances à abolir les institutions religieuses semblent avoir persisté secrètement, même après la conclusion de la convention. Dans une lettre confidentielle que le préfet de Rarogne-oriental adresse au conseiller d'Etat Alexandre de Torrenté, il suggère divers moyens propres à accroître le bien-être du pays. Le préfet ne médite rien moins que la dissolution de l'évêché, du chapitre de Sion et des couvents de femmes. A la place de l'évêque de Sion, à qui il reproche de n'avoir plus administré le sacrement de confirmation depuis quinze ans, l'évêque de Bethléem (l'abbé de Saint-Maurice) « si l'on veut tout de même en avoir un ... devrait être relevé de sa situation humiliante ». L'au-

<sup>26</sup> RL, t. 8, p. 83, art. 2, § 1.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 85, art. 12.

<sup>28</sup> *Ibid.*, art. 13, 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup>.

<sup>29</sup> *Ibid.*, art. 13, 3<sup>o</sup>.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 86, art. 13, 4<sup>o</sup>.

<sup>31</sup> V. les propositions de la majorité de la commission, AV, protocole du Grand Conseil du 17 mai 1848.

<sup>32</sup> *Ibid.*, séance du 9 août 1848.

teur de cette lettre ne voit dans le chapitre cathédral « qu'une plante parasite et inutile, qui suce le suc déjà rare du pays comme des guêpes dévastatrices ». Quant aux couvents de femmes, ils ne sont à ses yeux « qu'un asile de neurasthéniques, à cause de désordres de tous genres, ou un objet d'ambition pour parents cruels, la honte de notre siècle » <sup>33</sup>.

Cette lettre apporte un témoignage instructif sur les intentions véritables, bien que secrètes, des radicaux au pouvoir et de leurs partisans, même dans le Haut-Valais. Dans l'Etat radical, il n'y a de place pour l'Eglise, pour le clergé et pour les institutions religieuses que s'ils se font les instruments dociles de la toute-puissance de l'Etat. Aussi est-ce une pilule amère pour des chefs radicaux que de se trouver impuissants devant le droit pénal interne de l'Eglise. Selon le droit canonique, tous ceux qui s'approprient les droits, les biens, les fruits ou les prérogatives de l'Eglise, d'un bénéfice séculier ou régulier, de même que leurs complices, tombent *ipso facto* sous le coup de l'excommunication réservée au pape. Par conséquent, outre les députés au Grand Conseil qui ont voté pour la sécularisation, tous les citoyens qui ont accepté le décret du 11 janvier 1848, ou qui ont coopéré à son exécution de quelque manière que ce soit, se trouvent frappés de cette peine. Mais afin de ne pas exposer à de trop graves difficultés les fidèles qui ont encouru cette censure, le pape établit des dispositions spéciales pour les évêchés suisses, en ce qui concerne l'administration du sacrement de pénitence, et il charge son délégué extraordinaire d'en faire part aux évêques <sup>34</sup>. L'évêque reçoit ainsi le pouvoir de relever de la censure réservée au pape, et de sous-déléguer ses pleins pouvoirs à son clergé pour les cas particuliers <sup>35</sup>. Pour la sous-délégation, le recours à l'évêque est nécessaire dans chaque cas particulier, et la délégation doit être mentionnée au moment de l'absolution. On exige encore de la part du pénitent un repentir sincère, l'intention de réparer, et si son vote a été connu, une révocation publique de celui-ci ; il doit être disposé enfin à se soumettre à la décision du Saint-Siège <sup>36</sup>.

En bien des cas, les ecclésiastiques n'ont certainement pas la possibilité de faire usage de cette sous-délégation, car les conditions requises font défaut chez les pénitents. Plusieurs font alors recours au gouvernement, dont ils connaissent suffisamment l'attitude défavorable au clergé et aux institutions de l'Eglise. Le Conseil d'Etat cherche à savoir si l'évêque a donné l'ordre de

<sup>33</sup> AV, fonds de Riedmatten, II, 10/23, lettre confidentielle du préfet J[ohann] Th[enisch] au conseiller d'Etat Alexandre de Torrenté, du 23 décembre 1850.

<sup>34</sup> AES, 207 (sans cote).

<sup>35</sup> AES, 223/150, circulaire épiscopale du 8 avril 1848.

<sup>36</sup> *Ibid.*

refuser l'absolution <sup>37</sup>. Il estime que le comportement des ecclésiastiques est déloyal et qu'il est en opposition avec les paroles conciliantes du légat du pape. Il attend donc que l'évêque réprimande son clergé. Mais l'évêque repousse avec dignité et avec énergie ces tentatives d'immixtion dans la direction interne de son diocèse et dans l'administration des sacrements. Il soutient que la distribution des sacrements est l'affaire exclusive des prêtres et qu'elle est confiée à leur responsabilité personnelle. Il délègue à son clergé les pleins pouvoirs d'absolution qu'il a reçus de Rome, conformément au devoir que lui imposent ses fonctions épiscopales <sup>38</sup>.

Cette remontrance de l'évêque paraît extrêmement intolérable au régime radical. Le conseiller d'Etat Alexandre de Torrenté, chef du Département de l'Intérieur, adresse le jour suivant une circulaire aux présidents de commune ; on peut y voir une réponse indirecte à la lettre de l'évêque. On y reproche aux ecclésiastiques de certaines localités d'abuser du tribunal de la pénitence dans des buts politiques, et d'aller, dans leur aveuglement, jusqu'à refuser l'absolution aux citoyens qui ont voté le décret du 11 janvier. Conformément à son devoir, qui consiste à assurer l'ordre et la tranquillité dans l'Etat, le Conseil d'Etat invite les présidents de commune à veiller sur le comportement des ennemis incorrigibles de la liberté, et à signaler, le cas échéant, les noms des coupables, ainsi que ceux des citoyens que l'on entraverait dans l'exercice de leurs devoirs religieux <sup>39</sup>.

Par ailleurs, les instances ecclésiastiques sont contraintes d'adoucir les conditions imposées pour absoudre des censures, à cause des circonstances difficiles dans lesquelles doivent vivre une grande partie des fidèles, par suite de la sécularisation. Voilà pourquoi l'on n'exige pas la rétractation publique des suffrages accordés en faveur du décret de sécularisation, comme le voulaient les instructions du délégué extraordinaire, mais l'on se contente d'une simple promesse, donnée au confessionnal, de se soumettre à ce qui sera réglé dans l'arrangement général des gouvernements de la Confédération avec le Saint-Siège <sup>40</sup>. Cette modification dans la pratique de la confession est aussitôt portée à la connaissance du clergé du diocèse, en date du 16 avril <sup>41</sup>.

Après cette nouvelle réglementation, la situation redevient notablement plus calme. Néanmoins au cours des années suivantes, on entend de nouvelles plaintes au sujet du refus de l'absolution dû au fait que l'on a participé au décret de sécula-

<sup>37</sup> AV, protocole du Conseil d'Etat du 29 mars 1848.

<sup>38</sup> AES, 223/156, lettre de l'évêque au Conseil d'Etat, du 10 avril 1848.

<sup>39</sup> AES, 223/158, circulaire aux présidents de commune, du 11 avril 1848.

<sup>40</sup> AES, 223/154, Luquet à l'évêque de Preux, lettre du 14 avril 1848.

<sup>41</sup> AES, 223/160, lettre de l'évêque aux doyens du diocèse, pour qu'ils la communiquent dans leur décanat.



risation <sup>42</sup>. Le conseiller d'Etat de Torrenté sollicite à cet effet le concours de l'évêque, pour qu'il mette fin à ces abus qui portent atteinte à l'honneur de la nation <sup>43</sup>.

Dans sa réponse, l'évêque se voit contraint de repousser énergiquement, une fois de plus, la requête du gouvernement. L'évêque de Preux souligne que le secret de la confession est sacré et inviolable, et qu'il n'est pas permis davantage à l'évêque de le pénétrer qu'au confesseur de le révéler. Ses pouvoirs épiscopaux ne s'étendent pas du tout au point qu'il puisse forcer un confesseur à absoudre une personne déterminée. Quand un pénitent trouve tel confesseur trop sévère, il peut toujours s'adresser à un autre <sup>44</sup>.

Si le régime radical peut opprimer par la force l'Eglise et le clergé en matière financière et, jusqu'à un certain point, dans leur administration externe, en matière d'administration des sacrements, par contre, il est bien obligé de faire bonne figure à mauvais jeu, et de reconnaître le pouvoir exclusif de l'Eglise et de ses ministres. Aussi ne manquera-t-il pas de chercher sa revanche en d'autres domaines.

## 5. Polémiques relatives à l'exécution de la convention du 19 novembre 1848

### a) *Le prélèvement des biens affectés à la dotation du clergé.*

Jusqu'ici, les empiétements de l'Etat sur le domaine matériel et spirituel de l'Eglise ne sont que la conséquence directe de la défaite du Sonderbund et des décrets de sécularisation. Mais la convention du 19 novembre 1848 pose de nouveaux problèmes et donne prétexte à des malentendus entre les pouvoirs publics et le clergé.

Le prélèvement des biens et des capitaux affectés à la dotation de l'évêque et du chapitre fournit une première source de différends. Aussitôt la convention conclue, le clergé fait des propositions à son sujet. Mais le chef du Département des Finances repousse ce choix. Il se justifie en disant que l'Etat a le devoir de s'intéresser à l'embellissement de la capitale du canton. Il serait entravé dans cette tâche si le chapitre cathédral revendiquait des

<sup>42</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 40, lettre de Ribordy, président de la commune de Sembrancher, au Conseil d'Etat, du 13 mars 1849. — AES, 223/183, lettre du préfet de Martigny au chef du Département de l'Intérieur, du 10 avril 1849.

<sup>43</sup> AES, 223/185, lettre de Torrenté à l'évêque de Preux, du 13 avril 1849.

<sup>44</sup> AES, 223/186. — AV, fonds de Riedmatten, II/10/2, lettre de l'évêque de Preux au conseiller d'Etat de Torrenté, du 23 avril 1849.

biens situés près des deux avenues de la ville. Le Conseil d'Etat réclame à son tour les ruines de Tourbillon, l'antique église de Valère et les « îles » dans l'intérêt de l'agriculture et de l'assainissement des marais. Il fait encore observer que les biens attribués au clergé redeviendront en quelque sorte des biens de main-morte. C'est ce qui l'incite à s'opposer au choix de tant de vignes, qui sont justement les mieux situées, et de près à Champsec<sup>1</sup>. A son tour, le chapitre de Sion ne saurait s'estimer satisfait du choix proposé par le Conseil d'Etat. Le 21 janvier 1849, il élève une protestation formelle contre le prélèvement. A son avis, les biens du clergé ont été réunis au domaine de l'Etat en vue de décharger sa caisse, mais non pour embellir la ville de Sion. Contrairement au Conseil d'Etat, le chapitre cathédral estime que la taxation des biens est trop élevée. Il souligne à bon droit que l'Etat s'est engagé, par la convention du 19 novembre 1848, à constituer une dotation effective, et non seulement fictive, de 23 000 francs. Par conséquent, il peut donner son accord à un changement, mais non à une diminution des biens<sup>2</sup>.

Le Conseil d'Etat réagit très vivement ; il met en doute que les déclarations du chanoine Machoud, secrétaire du chapitre, soient l'expression fidèle de la pensée des autres chanoines<sup>3</sup>. Mais le chapitre réfute aussitôt cette allégation<sup>4</sup>.

Le mécontentement du Conseil d'Etat pourrait aussi provenir de ce que la ratification des accords par le Saint-Siège se fait attendre. Dans une lettre à l'évêque, datée du 26 janvier 1849, le gouvernement parle même du soupçon déjà exprimé, selon lequel le chef du diocèse n'aurait entrepris aucune démarche du tout en cette affaire. L'évêque de Preux peut affirmer que la demande de ratification a été expédiée à Lucerne précisément le 26 janvier. Au surplus, l'évêché tient essentiellement à cette ratification par le Saint-Siège, bien que le Conseil d'Etat ait invité le clergé à laisser tomber cette clause, ou à obtenir l'approbation de Rome dans les deux mois<sup>5</sup>.

Pas plus que son chapitre, l'évêque de Preux ne peut se déclarer satisfait des biens affectés à son traitement. A son sens, la rente fixée à 7000 francs doit servir de base pour déterminer les biens-fonds restant à l'évêque. Il établit à regret que le montant total de dotation est fixé trop bas, tandis que la taxe des

<sup>1</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 bis, N° 41, lettre du Département des Finances au chapitre de Sion, du 13 janvier 1849.

<sup>2</sup> *Ibid.*, N° 42, lettre du chapitre au Département des Finances, du 21 janvier 1849.

<sup>3</sup> *Ibid.*, N° 44, lettre du Département des Finances au chapitre, du 26 janvier 1849.

<sup>4</sup> *Ibid.*, N° 45, lettre du chapitre au Département des Finances, du 31 janvier 1849.

<sup>5</sup> *Ibid.*, N° 43, lettre de l'évêque au Conseil d'Etat, du 26 janvier 1849. — Cf. AES, 213/73.

biens-fonds est fixée à un niveau beaucoup trop élevé. Il se déclare pourtant prêt à participer de bon gré et en toute loyauté aux tractations nécessaires pour le prélèvement des biens ; mais il pose la condition qu'on lui garantisse aussi bien la rente de 7000 francs que les intérêts qui lui reviennent <sup>6</sup>.

La tension ne diminue pas entre le chapitre de Sion et le Conseil d'Etat. Le gouvernement reproche aux chanoines une tendance à temporiser, et il exige que ceux-ci respectent les engagements pris, tout comme le Conseil d'Etat. Afin d'éclaircir la situation, on fixe au 5 février 1849 une conférence qui doit se tenir à l'hôtel du gouvernement, et à laquelle le chapitre doit envoyer une délégation munie de tous les pouvoirs nécessaires <sup>7</sup>. Mais cette conférence ne semble pas être parvenue à un prélèvement définitif des biens. En tout cas, le 12 février, le Conseil d'Etat invite le doyen du chapitre à prendre clairement position sur les offres faites par le gouvernement au cours de cette conférence, car jusqu'ici on n'a fait aucun progrès dans cette question. De l'avis du gouvernement, une entente doit pouvoir se réaliser, sinon sur tous les points, du moins sur les plus importants, afin que l'on ne retarde pas davantage la vente des biens-fonds qui restent à l'Etat <sup>8</sup>. Le Conseil d'Etat publie encore dans le bulletin officiel du canton du 23 février, pendant que les négociations sont en cours, les conditions de vente des biens nationaux <sup>9</sup>. Jusqu'à cette date aussi, le clergé de Sion doit avoir opéré le prélèvement des biens. Comme au moment de conclure la convention du 19 novembre 1848, le clergé est maintenant si bousculé pour opérer le choix définitif de ses biens, qu'il ne lui reste plus de temps pour soumettre d'autres projets. Le 28 février, le prélèvement est aussi réglé par contrat avec le chapitre <sup>10</sup>. Une taxation définitive des biens fait néanmoins toujours défaut. Pour le cas où la valeur d'estimation dépasserait la somme consentie au chapitre, il est prévu que ce dernier devra céder divers biens à l'Etat. Il s'agit en premier lieu de la ferme d'Y-Places et en second lieu, de celle « des Maragnines » <sup>11</sup>.

Une entente est conclue avec l'évêché le 1<sup>er</sup> mars. La taxation provisoire des biens attribués à l'évêque ascende à 87 000 francs. Pour atteindre le chiffre de 95 000 francs, on lui accorde les fiefs

<sup>6</sup> AES, 223/181.

<sup>7</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 bis, fasc. 1, N° 46, lettre du Conseil d'Etat au chapitre, du 3 février 1849.

<sup>8</sup> *Ibid.*, N° 47, lettre du Conseil d'Etat au doyen du chapitre, du 12 février 1849.

<sup>9</sup> *Bulletin officiel du canton du Valais* du 23 février 1849 (N° 8), pp. 101 et 102. On y annonce aussi les enchères publiques pour le 25 février à Martigny-Ville et pour le 4 mars à Sion.

<sup>10</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 ter, fasc. 1, N° 6, convention du 28 février 1849 entre l'Etat du Valais et le chapitre de Sion.

<sup>11</sup> *Ibid.*, observations.

de Loèche et de Vernamiège, qui appartiennent à l'évêché. Si la vente de ces rentes perpétuelles, calculées sur le pied de vingt pour un, ne produit pas la somme de 8000 francs, l'Etat promet de payer le surplus en créances. Si au contraire ces fiefs valaient davantage, l'évêque aurait à payer la différence à l'Etat.

L'Etat garantit à l'évêque les immeubles mentionnés à cet effet dans la convention, ainsi que le maintien des capitaux affectés à l'évêché par la convention du 19 novembre 1848<sup>12</sup>. Mais par la suite, l'Etat semble peu se soucier de remplir ses engagements envers le clergé. A une date qui paraît étonnamment tardive, le 2 août 1850, le Département des Finances déclare à l'évêque et au chapitre de Sion qu'il faut instaurer, conformément à l'article 9 de la convention, une administration séparée pour l'entretien de la masse des biens cédés au clergé. Ce retard semble s'expliquer par le fait que le Conseil d'Etat est entièrement accaparé, jusque-là, par la vente des autres biens de l'Eglise, et qu'il ne peut songer qu'à ce moment à régler cette question. Le Conseil d'Etat propose donc de désigner un administrateur distinct pour chaque masse de biens, pour celle de l'évêque, du chapitre cathédral et des autres intéressés<sup>13</sup>. Mais le clergé estime que deux administrateurs seraient tout à fait suffisants : un pour les avoirs de l'évêché et un pour ceux du chapitre et des autres intéressés. Il justifie cette réduction à deux administrations par les frais supplémentaires qui chargeraient autrement la dotation du clergé, déjà extrêmement modeste. On désigne comme administrateurs Louis de Preux pour l'évêché, et Antoine Solioz pour les autres avoirs<sup>14</sup>.

Un an plus tard, ni l'évêque, ni le chapitre ne peuvent présenter un compte définitif<sup>15</sup>. Le 8 janvier 1852, le Conseil d'Etat réclame de nouveau un règlement de ces comptes, rappelant que l'affaire est pressante, car l'Etat veut élever le capital de dotation au montant qu'exige la convention du 19 novembre 1848<sup>16</sup>. Le clergé attend donc toujours des capitaux dont les intérêts doivent représenter son traitement. La négligence du gouvernement aura encore des conséquences désagréables pour le chapitre de Sion : le 28 décembre 1852, le receveur de Sion le somme de verser, dans les 20 jours, le montant de 405,90 francs à titre d'impôt sur le capital et sur le revenu pour les années 1851 et 1852. Le chapitre

<sup>12</sup> *Ibid.*, N° 8, convention entre l'évêque et l'Etat, du 1<sup>er</sup> mars 1849.

<sup>13</sup> AES, 223/189, lettre du Département des Finances à l'évêque, du 2 août 1850.

<sup>14</sup> AES, 223/190, lettre de l'évêque et du chapitre au Département des Finances, du 9 novembre 1850.

<sup>15</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 bis, fasc. 1, N° 61, lettre de l'évêque et du chapitre au Département des Finances, du 11 novembre 1851.

<sup>16</sup> *Ibid.*, N° 64, lettre du Conseil d'Etat à l'évêque et au chapitre, du 8 janvier 1852.

s'adresse alors, le 13 janvier 1853, au président du Conseil d'Etat et lui demande une réduction de l'impôt. Il allègue son incapacité de payer et il la justifie en avouant qu'il est démuni d'argent, du fait notamment que l'Etat du Valais retient les versements qu'il lui doit. Il renvoie en particulier à un décompte remis en janvier 1852 au Département des Finances ; selon ce calcul, l'Etat lui doit 13 000 anciens francs en intérêts (soit en traitements) et 70 371 anciens francs en capitaux de dotation retenus. L'Etat est aussi en retard pour payer les intérêts de l'emprunt forcé établi par le décret du 9 décembre 1847. Le chapitre est donc fondé à déclarer que les chanoines attendent leur traitement depuis deux ans, et qu'en date du 1<sup>er</sup> janvier 1853, ils n'ont pas encore touché un centime <sup>17</sup>. Une remarque au bas de cette requête montre que les motifs du chapitre ont été admis par le Conseil d'Etat : le receveur du district sera avisé qu'il doit suspendre les poursuites. Le président du Conseil d'Etat s'excuse donc auprès du chapitre en disant que le compte avec lui n'est pas définitivement réglé et reconnu. Ce règlement a été retardé par les mandataires de l'évêché, qui n'ont rien fait encore pour terminer le compte de l'évêché avec l'Etat. L'évêché redoît à l'Etat, d'après la convention, et l'Etat redoît au chapitre. L'avis du gouvernement est donc qu'il faut boucler ces deux comptes en même temps <sup>18</sup>.

Le 9 mars 1853, le chapitre remercie le Conseil d'Etat d'avoir arrêté les poursuites, mais il lui rappelle, par la même occasion, que l'Etat lui doit, à titre d'intérêts échus, soit de traitement, un total de 15 964,44 francs anciens, et il lui réclame un acompte de 12 000 francs anciens <sup>19</sup>.

Dans une requête adressée « au titulaire de l'administration des biens du vénérable chapitre de Sion » <sup>20</sup>, le chanoine Berchtold se plaint amèrement, en date du 11 juin 1853, de paiements en retard ; il revendique au moins un dixième des montants dus, ainsi qu'un décompte de ses droits de prébende. Il résulte des déclarations de Berchtold qu'il peut réclamer en tout 7200 anciens francs pour la période allant du 1<sup>er</sup> janvier 1848 jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1853, mais qu'on ne lui a payé que 2863,56 francs anciens <sup>21</sup>.

Apparemment, l'Etat n'exécute point les engagements qu'il a pris par la convention de 1848. Mais il semble que le clergé, pour sa part, en porte au moins une part de responsabilité, car il n'insiste jamais à l'unanimité, ni avec énergie, pour que l'on applique la convention passée avec l'Etat, « tandis que le gouvernement

<sup>17</sup> AV, Contentieux de l'administration cantonale, thèque 127 c, N° 88, correspondance, N° 7, lettre du chapitre de Sion au Conseil d'Etat, du 13 janvier 1853.

<sup>18</sup> *Ibid.*, note au crayon au bas de cette lettre.

<sup>19</sup> *Ibid.*, N° 8, lettre du chapitre au Conseil d'Etat, du 9 mars 1853.

<sup>20</sup> ACS, N° 875.

<sup>21</sup> *Ibid.*

prend prétexte de ces hésitations pour interpréter le luxe des jésuites transplanté à la cathédrale en ce sens que l'on n'a laissé que trop de moyens aux mains des curés pour fanatiser le peuple »<sup>22</sup>.

De la sorte, la convention existe bien sur le papier, mais on ne l'applique qu'en minime partie. C'est en 1855 seulement que le Conseil d'Etat semble songer, pour des raisons politiques surtout, à régler définitivement les rapports entre l'Etat, l'évêque et le chapitre de Sion. L'ancien conseiller d'Etat Pignat traite alors avec le chanoine Machoud, représentant des ecclésiastiques. Le chef du Département des Finances soumet ensuite au chapitre un compte qu'il estime une base extrêmement favorable pour le clergé ; il espère que celui-ci l'acceptera sans tarder<sup>23</sup>. Mais le vœu du Conseil d'Etat ne semble pas se réaliser si promptement. C'est en effet Alexis Allet, chef du nouveau régime conservateur, qui parviendra à réaliser une entente<sup>24</sup>. C'est sous son égide aussi que les mauvaises conséquences de la sécularisation s'atténueront et seront finalement éliminées.

#### b) *Le litige au sujet des « fondations paroissiales » de Sion.*

Tout comme le traitement des chanoines, celui des « recteurs », c'est-à-dire des vicaires de la cathédrale de Sion, donne lieu à des démêlés, aussitôt après la convention du 19 novembre 1848. Cette question du traitement n'est toutefois qu'une partie d'un différend beaucoup plus étendu portant sur les avoirs des « fondations paroissiales » de la ville de Sion. Ce litige interminable préoccupe, pendant des décennies, non seulement le conseil et les bourgeois de Sion, le chapitre et les autres ecclésiastiques de la ville, mais aussi le haut clergé et les plus hautes autorités civiles du canton.

Jusqu'ici, le chapitre dessert la cure de Sion, sans aide aucune de la part de la ville. Il pourvoit au traitement du curé, des vicaires, et du personnel de l'église, et même aux frais du culte, à la fabrique et à l'entretien des églises et des immeubles. Il dispose pour cela de diverses fondations, dotées soit par le chapitre lui-même, soit par des donateurs privés<sup>1</sup>. Le curé de la ville, en sa qualité de membre du chapitre, jouit d'une prébende capitulaire, et il participe en outre à ce que l'on appelle « la généra-

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 bis, N° 70, lettre du 5 janvier 1855.

<sup>24</sup> *Ibid.*, N° 71 et 81, lettre du Conseil d'Etat, du 23 avril 1856, et de Mgr Bovieri, du 19 juin 1858.

<sup>1</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 42, « Sion », et lettre du chapitre de Sion au Conseil d'Etat, du 8 février 1850 et du 10 juin 1851.

lité », fonds de réserve commun du chapitre assurant les avoirs des prébendes. Les deux vicaires sont usufruitiers d'une prébende particulière, de même que les autres recteurs peuvent revendiquer les fruits de leur bénéfice comme étant leurs honoraires. Enfin, un fonds constitué pour la fabrique de l'église sert à entretenir les églises et à couvrir les frais du culte. Diverses fondations pieuses — tel le legs Libérat de Courten — ont un but social et charitable. Les deux fondations d'anniversaires, appelées « grands et petits anniversaires » servent à assurer le repos de l'âme de leurs fondateurs ; les intérêts de ces capitaux reviennent aux chanoines et aux recteurs de la cathédrale. A l'exception des petits anniversaires et du bénéfice de Sainte-Barbe (rectorat de famille), c'est le chapitre de Sion qui administre toutes ces fondations <sup>2</sup>.

En vertu des décrets des 11 et 29 janvier 1848, tous les biens du chapitre sont réunis au domaine de l'Etat. L'article 4 du décret du 29 janvier supprime en outre tous les rectorats dépendant de la cathédrale, et astreint le chapitre à suppléer lui-même aux charges qui pèsent sur ces rectorats, sauf toutefois les charges que peut entraîner une augmentation de personnel : en pareil cas, une entente est prévue entre l'Etat, le chapitre et l'administration de la ville de Sion <sup>3</sup>.

Après l'établissement de ce décret, une délégation du conseil municipal présente une pétition au gouvernement, et réclame cession immédiate à la ville des valeurs affectées au service de la paroisse. Le but de la requête est évident : le conseil de la ville veut parer à une réunion de ces avoirs au domaine de l'Etat. Mais le gouvernement repousse cette requête en faisant observer qu'il n'a pas encore obtenu l'investiture du chapitre. Il demande donc que la ville rédige sa demande par écrit <sup>4</sup>. C'est sur ordre du délégué extraordinaire, Mgr Luquet, que le chapitre délivre au Conseil d'Etat une déclaration de sa fortune, dont copie est ensuite transmise à l'administration de la ville. Il en résulte que toutes les fondations affectées à des buts paroissiaux et charitables, y compris les deux fondations d'anniversaires, sont aussi portées à l'inventaire, et que, pratiquement, elles sont devenues biens de l'Etat <sup>5</sup>. Dans une lettre exhaustive datée du 13 juin 1848, la ville revendique à nouveau le prélèvement de tous ces avoirs paroissiaux sur les avoirs de la masse du chapitre, qui ont été proclamés biens nationaux. La ville réclame les deux fondations d'anniversaires, la prébende du curé, les deux bénéfices des vicaires et quelques autres fondations affectées à des buts pa-

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, p. 53.

<sup>4</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 42, en particulier la lettre du conseil municipal de Sion au Conseil d'Etat, du 13 juin 1848.

<sup>5</sup> *Ibid.*

roissiaux. Elle exige en outre une part aux avoirs de la fabrique de la cathédrale et à ceux de la « généralité ». Le conseil municipal souligne en particulier que, dans tout le canton, les fondations d'anniversaires sont considérées comme propriété des églises paroissiales et que ce sont les autorités locales qui les gèrent. Il invoque expressément pour cet objet les articles 28 et 29 du décret du 29 janvier 1848. De l'avis du conseil, la ville de Sion se trouve dans une situation analogue à celle des paroisses dépendant autrefois des deux couvents du Bas-Valais, puisque la paroisse de Sion dépend aussi d'une corporation <sup>6</sup>.

Pour l'instant, la ville évite, bien entendu, de revendiquer le droit de propriété, voire celui de gestion. Il semble donc qu'elle ne vise qu'à sauvegarder les avoirs destinés à des buts paroissiaux. Le chapitre de Sion ne saurait donc qu'appuyer cet effort <sup>7</sup>. Il ne peut pas soupçonner que la ville ne se contentera pas de l'administration, mais qu'elle réclamera encore à son profit la propriété des avoirs des fondations.

Au moment où l'on négocie la convention de 1848, l'administration redemande qu'on l'admette à toutes les séances où il est question des biens de la paroisse de Sion <sup>8</sup>. On conclut pourtant cette convention sans consulter la ville. Les valeurs qu'elle revendique ne sont point prélevées, mais sont calculées comme avoirs de l'Etat <sup>9</sup>. Néanmoins, la convention laisse subsister trois vicariats, en plus du rectorat de Sainte-Barbe, et fixe une rente de dotation de 2000 francs pour le traitement de leurs titulaires <sup>10</sup>. L'administration du capital de dotation correspondant est confiée au chapitre, qui doit rémunérer les vicaires. Dans ce capital sont inclus les petits anniversaires, dont la gestion et la jouissance appartenaient exclusivement jusqu'ici aux recteurs, lesquels devaient remplir toutes les charges y relatives. En fait, après la convention du 19 novembre 1848, les valeurs de cette fondation demeurent toujours aux mains des recteurs. Il ne peut donc s'agir de l'usufruit de cette fondation lorsque les vicaires demandent que l'on prélève les petits anniversaires sur les avoirs du chapitre cathédral. Par cette requête, ils désirent surtout que l'on ne tienne pas compte du produit de cette fondation dans leur traitement de 500 francs par personne, mais que cette source de revenu serve à compléter leurs honoraires. En soi, leur requête se justifie pleinement, puisque cette fondation n'a rien à voir avec la fortune

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, lettre du chapitre de Sion au Conseil d'Etat, du 8 février 1850.

<sup>8</sup> *Ibid.*, lettre de l'administration municipale au Conseil d'Etat, du 15 septembre 1848.

<sup>9</sup> *Ibid.*, lettre de l'administration municipale au Conseil d'Etat, du 3 mars 1849.

<sup>10</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 ter, fasc. 1, N° 4, art. 1 c.



du chapitre, et que, par conséquent, elle n'est pas atteinte par la sécularisation.

Mais les chanoines eux-mêmes attendent en vain qu'on paie leur traitement, et ils se trouvent dans les plus grandes difficultés financières <sup>11</sup>. C'est pourquoi le chapitre ne peut remplir qu'en partie ses engagements envers les vicaires. La demande de ces derniers risque donc, si on l'admet, de causer un préjudice considérable au chapitre, sinon de menacer son existence. Aussi, bien qu'à regret, les chanoines sont-ils amenés à rejeter la requête des recteurs.

Les deux parties s'adressent ensuite à l'évêque, afin de trouver la meilleure entente possible. Le chef du diocèse, qui n'a pas les pouvoirs voulus, transmet l'affaire à la nonciature à Lucerne. Le chargé d'affaires Bovieri cherche à transiger. Il fait appel au sens de la justice des vicaires et montre les dommages que leurs revendications peuvent entraîner pour le chapitre. Il propose à ce dernier de dédommager les recteurs pour toutes les obligations qui leur incombent en raison des anniversaires, selon les taxes en usage dans le diocèse. Par ailleurs, le chapitre devrait déduire, sur les traitements des vicaires, un montant correspondant aux revenus de la fondation. Bovieri escompte que les parties pourront se rallier à ce projet de conciliation, qui tient compte aussi bien de la situation difficile du chapitre de Sion que de celle des recteurs <sup>12</sup>. Dorénavant, le chapitre s'en tient aux directives de la nonciature <sup>13</sup>.

En principe, l'évêque, le chapitre et les recteurs partagent unanimement l'opinion que les anniversaires ne font point partie de la fortune du chapitre, et qu'ils ne sont donc pas touchés par le décret de sécularisation. Voilà pourquoi le chapitre demande qu'on sépare les anniversaires des biens de dotation laissés au clergé, et que l'on constitue, avec d'autres moyens, les valeurs de dotation nécessaires au chapitre <sup>14</sup>.

Mais les recteurs de la cathédrale ne sont pas satisfaits du projet de conciliation du chargé d'affaires pontifical. A la séance de novembre 1851, le deuxième vicaire de la ville, Ulrich, adresse une pétition au Grand Conseil. Il motive sa démarche en déclarant que, pour les quatre dernières années, il n'a reçu que

<sup>11</sup> V. ci-dessus, p. 407.

<sup>12</sup> ACS, F 2224, lettre de l'évêque au doyen du chapitre, du 10 septembre 1850. — Cf. AES, 213/87, lettre de Bovieri à l'évêque de Preux, du 31 juillet 1850.

<sup>13</sup> AV, Contentieux de l'administration cantonale, thèque 127 c, N° 88/5, lettre du chapitre de Sion au Grand Conseil, du 1<sup>er</sup> décembre 1851. — Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 42, lettre des recteurs au Conseil d'Etat, du 16 janvier 1852.

<sup>14</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 bis, fasc. 1, N° 56, lettre du chapitre au Département des Finances, du 5 août 1850.

100 francs anciens d'honoraires <sup>15</sup>. On ne saurait contester l'exactitude de cette affirmation, puisque aussi bien les chanoines doivent attendre leur traitement pendant des années.

Au cours de la même session, le député sédunois Rion, dans une motion personnelle, demande que l'on institue une commission du Grand Conseil chargée d'examiner les difficultés qui ont surgi entre l'Etat et la paroisse de Sion <sup>16</sup>. Le chapitre de Sion ne se trouve donc guère dans une situation enviable : il doit souhaiter, d'une part, le prélèvement des fonds qui n'appartiennent pas à son patrimoine ; mais d'autre part, il ne peut souscrire au vœu de la ville tendant à séparer les prébendes de la cure et des vicariats, car cela équivaldrait à un abandon de ses droits <sup>17</sup>.

Le gouvernement qui, en sa qualité d'organe des pouvoirs publics, a conclu la convention du 19 novembre avec le clergé, et qui porte en définitive la responsabilité de ce litige, reste longtemps sans réaction. Mais lorsque la ville menace à plusieurs reprises d'une intervention au Grand Conseil, il se résout finalement à *aplanir ce conflit par une entente*. On admettra la requête de la ville, mais le gouvernement désire, par ailleurs, garantir le chapitre de tout dommage. Dans ce but, l'Etat assumera seul l'entretien des églises de Valère et de Saint-Théodule et il supportera les frais du culte. Enfin, le chapitre sera libéré des charges qui lui incombent dans la commune de Saint-Léonard <sup>18</sup>. Mais le chapitre repousse ce règlement pour des raisons de principes, bien qu'il se trouve dans des difficultés financières très aiguës <sup>19</sup>. Pour parvenir à une entente, il propose néanmoins une conférence entre le Conseil d'Etat, l'évêque ou son délégué et quelques chanoines <sup>20</sup>. Apparemment, cette conférence ne donne aucun résultat, tout comme d'autres qui suivront.

A la suite d'attaques qu'il subit au Grand Conseil, le gouvernement doit prendre clairement position. Dans un message du 5 décembre 1851, il demande les pleins pouvoirs pour continuer les négociations et pour arriver à un accord entre les deux parties. Les principes que le Conseil d'Etat pose en vue de cet accord ne diffèrent que peu de ses propositions antérieures. L'Etat doit re-

<sup>15</sup> AV, protocole du Grand Conseil, session du 24 novembre 1851. — Le texte parle ici de 400 francs, ailleurs de 100 francs anciens (session du 1<sup>er</sup> décembre 1851).

<sup>16</sup> *Ibid.*, session du 1<sup>er</sup> décembre 1851, et annexe Z.

<sup>17</sup> AV, Contentieux de l'administration, thèque 127 c, N° 88/5, lettre du chapitre de Sion au Conseil d'Etat, du 1<sup>er</sup> décembre 1851. — Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 42, lettre du chapitre au Conseil d'Etat, du 8 février 1850.

<sup>18</sup> *Ibid.*, lettre du chapitre au Conseil d'Etat, du 10 juin 1851.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.*

noncer à tout droit de propriété sur les masses de biens affectées, selon la convention du 19 novembre 1848, au traitement du clergé paroissial et au presbytère. Un montant correspondant sera cédé à la ville sur le capital du fonds de réserve. La ville de Sion, pour sa part, doit renoncer, en ce cas, à toutes ses prétentions contre l'Etat et contre le chapitre. Pour faciliter cet arrangement, l'Etat veut prendre à sa charge l'entretien de l'église de Valère et il renonce à certains immeubles sis à Saint-Léonard, afin d'appliquer le correspectif de ces charges à l'augmentation du traitement des vicaires de la ville <sup>21</sup>. Il est étonnant que le message ne souffle pas mot d'un allègement en faveur du chapitre.

Sur proposition de la commission <sup>22</sup> chargée d'examiner le message, le Grand Conseil accorde les pleins pouvoirs au Conseil d'Etat, sous réserve de ratification <sup>23</sup>, sans tenir compte de la requête des chanoines, qui ne veulent pas que l'on fasse de convention sans consulter le chapitre ni sans obtenir son assentiment <sup>24</sup>. Selon toute apparence, le Grand Conseil sympathise avec la ville de Sion, car le protocole observe encore en particulier que l'on ne touchera pas au droit de la municipalité d'administrer les bénéfices de la cure <sup>25</sup>.

Après cette victoire, le conseil municipal soumet de nouvelles revendications détaillées, en date du 17 janvier 1852 ; elles excèdent, en partie du moins, les bases de négociation que le Grand Conseil a ratifiées <sup>26</sup>. C'est en raison de ce fait que le règlement des questions en suspens se fait attendre. Finalement, la ville de Sion, en assemblée primaire du 21 janvier 1853, confie à une commission spéciale le soin de régler l'affaire des bénéfices paroissiaux par voie judiciaire si la nécessité l'exige <sup>27</sup>. La commission fait état de la situation difficile dans laquelle se trouve le clergé paroissial : depuis six ans, il est privé d'une partie notable de ses revenus ; aussi requiert-elle impérativement le règlement des questions toujours en suspens. Entre temps, la loi sur le régime communal du 2 juin 1851 <sup>28</sup> lui fournit un nouveau moyen permettant de satisfaire ses revendications, car elle range « l'administration des biens des églises ou destinés au culte » <sup>29</sup> parmi

<sup>21</sup> AV, protocole du Grand Conseil de novembre 1851, annexe litt. Z, message du Conseil d'Etat, du 4 décembre 1851.

<sup>22</sup> *Ibid.*, session du 5 décembre 1851.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> AV, Contentieux de l'administration, thèque 127 c, N° 88/5, lettre du chapitre au Grand Conseil, du 1<sup>er</sup> décembre 1851.

<sup>25</sup> AV, protocole du Grand Conseil du 5 décembre 1851, et annexe litt. Z.

<sup>26</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 42, lettres de l'administration municipale au Conseil d'Etat, des 23 mars, 14 mai et 29 août 1852.

<sup>27</sup> *Ibid.*, lettre de l'administration municipale au Conseil d'Etat, du 23 janvier 1855.

<sup>28</sup> RL, t. 8, 2<sup>e</sup> éd., Sion, 1884, pp. 338-350.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 343, art. 4, chiffre 25.

les attributions des municipalités<sup>30</sup>. La loi du 23 novembre 1852 sur la répartition des charges municipales, qui met les frais du culte à la charge des communes, offre à Sion une nouvelle prise<sup>31</sup>. C'est sur la base de ces lois que l'administration municipale fait séquestrer les papiers-valeurs qui appartiennent à la fondation des petits anniversaires et qui se trouvent dans les mains du recteur Emmanuel Kuntschen. Le 8 janvier 1855, ce dernier est encore cité à comparaître à l'hôtel de ville, afin de reconnaître formellement les droits de la ville<sup>32</sup>.

Par la suite, la ville se met effectivement en possession de la fondation des petits anniversaires<sup>33</sup>. Entre temps, le Conseil d'Etat se déclare d'accord, le 28 mars 1855, pour porter à 116 000 (nouveaux) francs le capital affecté au clergé paroissial de Sion. Mais l'administration municipale ne s'estime satisfaite que si les fonds des petits anniversaires, qui se trouvent déjà en sa possession, ne sont pas inclus dans cette somme<sup>34</sup>.

Et ces démêlés continuent ainsi. Le litige dure encore des dizaines d'années après le concordat passé en 1859 entre l'Etat et l'évêché. Il n'a trouvé une solution définitive qu'à une époque toute récente. La ville de Sion n'hésite point à prendre des mesures violentes, ni à se révolter contre les autorités ecclésiastiques et civiles<sup>35</sup>. C'est au cours des années 1860 que la lutte est particulièrement vive<sup>36</sup>.

Ce litige déplaisant n'est qu'une des séquelles de la sécularisation et de la convention de 1848. Les victimes en sont, une fois de plus, l'Eglise qui est lésée dans ses droits, et le clergé qui subit un préjudice pour ses droits et pour ses revenus, car l'Etat libéral-radical ne songe aucunement à exécuter, pour sa part, la convention du 19 novembre 1848, lorsqu'elle lui impose des obligations.

<sup>30</sup> Cf. AV, Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 42, lettre de la commission de la ville de Sion au Conseil d'Etat, du 18 juin 1854.

<sup>31</sup> RL, t. 8, p. 475, art. 2, chiffre 5.

<sup>32</sup> AES, 53/94, exploit du juge de Sion, du 4 janvier 1855.

<sup>33</sup> AV, Contentieux de l'administration, thèque 127 c, N° 88/14, lettre du président de Sion F. de Torrenté au conseiller d'Etat chargé de l'administration du domaine de l'Etat, du 12 mai 1855.

<sup>34</sup> En chiffres ronds : 13 000 anciens francs ou 19 000 nouveaux francs : AV, *ibid.*, N° 88/13, lettre du conseil de la ville au Conseil d'Etat, du 12 mai 1855, et protocole du conseil communal, de la même date.

<sup>35</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 7, fasc. 42, lettre de l'évêque au Conseil d'Etat, du 30 novembre 1859. — AES, 53/92, prononcé de l'évêque, du 13 janvier 1860.

<sup>36</sup> Nous n'avons pu traiter ici que brièvement ce problème assez vaste, et nous ne l'avons fait que dans la mesure où il se rattache aux événements de 1848. Le litige concernant les « avoirs paroissiaux » de Sion appellerait une étude particulière.

## Conclusion

Si l'on parcourt l'histoire du Valais de 1839 à 1849, on est frappé par le rôle décisif du clergé dans les luttes politiques. Le clergé prend une part très active à ces luttes, mais l'Eglise et le clergé sont aussi exposés à de graves attaques.

Au cours du combat en faveur de l'égalité des droits du Bas-Valais, en 1839-1840, le clergé cherche à défendre ses positions antérieures, en adoptant une position nuancée. Tandis que la majorité des ecclésiastiques haut-valaisans rejettent les revendications du Bas-Valais, ceux du Bas-Valais espèrent sauver les droits du clergé en faisant une alliance raisonnable avec les amis de la régénération, sur le plan purement politique. L'erreur du haut clergé du canton consiste à croire qu'en sauvegardant le point de vue de la légalité, il pourra juguler le nouveau et puissant mouvement qui tend à donner l'égalité politique au Bas-Valais, qu'il pourra garantir la situation privilégiée du Haut-Valais, et du même coup, celle de l'état ecclésiastique. Quant au clergé bas-valaisan, il ne voit pas, de son côté, que la régénération politique ne peut manquer de déborder fatalement et très vite sur le plan idéologique et ecclésiastique. Si le nouveau régime de 1840 ménage encore relativement le clergé, c'est pour la seule raison que ses partisans doivent tenir compte avant tout de l'influence non négligeable du clergé dans le Valais catholique.

Lorsque le Bas-Valais a obtenu une égalité de droit parfaitement justifiée, la lutte tourne bientôt en un conflit entre les conceptions conservatrice-catholique et libérale-radical. Au cours de ces démêlés, le parti libéral-radical, au sein duquel les révolutionnaires radicaux donnent très vite le ton, s'efforce par tous les moyens d'éliminer l'Eglise et le clergé de la vie publique et politique du pays, et d'en faire toujours davantage des instruments de l'Etat. Jadis, l'Eglise avait exercé une influence décisive dans l'Etat et dans les affaires publiques du pays. Maintenant, il s'agit d'assurer à l'Etat une prééminence absolue, dans tous les secteurs de la vie, sur l'Eglise, sur ses ministres et sur ses institutions ; il s'agit de faire de l'Eglise elle-même une institution qui appartienne complètement à l'Etat. Pour y parvenir, le radicalisme ne recule ni devant la violence, ni devant le terrorisme, ni devant les tentatives révolutionnaires illégales contre l'ordre établi dans l'Etat et dans l'Eglise. Mais cette attitude extrémiste

va justement souder toujours plus les réactions conservatrice et cléricale. Le revirement politique et la révolution du début de 1844 représentent donc bien une réaction du peuple valaisan, animé de convictions religieuses et cléricales : celui-ci prend parti, dans un mouvement puissant, en faveur de l'Eglise et du clergé.

Avec la victoire de la Vieille Suisse au Trient commence, pour le Valais conservateur, une période pendant laquelle l'Eglise et le clergé exercent de nouveau une influence déterminante sur la politique du pays. Les corps francs et les violations du territoire valaisan menacent la souveraineté cantonale et religieuse, ce qui décide le Valais à entrer dans l'alliance défensive des Etats catholiques et, finalement, à se défendre par les armes lors de la guerre du Sonderbund.

La défaite des Etats du Sonderbund entraîne un nouveau renversement, qui met en cause les bases politiques de l'Etat. L'alliance cléricale-conservatrice doit s'incliner maintenant devant le parti radical victorieux et tout-puissant. L'Eglise et le clergé perdent leurs droits politiques dans la nouvelle forme de l'Etat valaisan instaurée selon les principes du radicalisme. Ils subissent une atteinte très sensible dans leurs propriétés et ils sont placés sous la tutelle stricte de l'Etat. Enfin, après de longues négociations, on met sur pied la convention du 19 novembre 1848 ; mais l'Eglise et le clergé, jusqu'à la victoire conservatrice aux élections de 1857, demeurent quasiment privés de leurs droits, parce que les radicaux au pouvoir ne songent pas sérieusement à appliquer cette convention.

En 1852, un revirement politique se dessine en faveur des conservateurs. Le gouvernement radical négocie bien à ce moment en vue d'un concordat avec Rome, tout au moins pour faire montre, aux yeux du peuple, d'un semblant de loyauté envers l'Eglise et le clergé. Mais on ne réalise que peu de chose, voire rien du tout, pour améliorer efficacement les relations entre les pouvoirs de l'Etat et de l'Eglise. En effet, les dirigeants radicaux ne cherchent au fond qu'à faire sanctionner les mesures de rigueur qu'ils ont prises. C'est seulement lorsque les conservateurs reviennent au pouvoir, sous Alexis Allet, que cette situation désagréable redeviendra normale, grâce à une série de mesures : en 1859, l'Eglise est réintégrée, en principe, dans son droit de propriété, et on lui restitue ses biens qui n'ont pas encore été aliénés<sup>1</sup>. Les tractations dureront des années ; elles n'amèneront pas le concordat que l'on espère avec Rome, mais bien une convention passée, en 1879, entre l'Etat du Valais, le diocèse de Sion, et les corporations religieuses du canton, que la séculari-

<sup>1</sup> RL, t. 10, Sion, 1865, pp. 139 et 140, décret du 24 mai 1859 rapportant les décrets de sécularisation des biens du clergé des 11 et 29 janvier 1848.

sation de 1848 avait touchées de manière si sensible <sup>2</sup>. La voie sera libre désormais pour que les deux parties s'estiment et se reconnaissent mutuellement dans la liberté et l'indépendance, et ces relations réjouissantes entre l'Eglise et l'Etat ne seront plus jamais altérées sérieusement depuis lors <sup>3</sup>.

<sup>2</sup> AV, Département de l'Intérieur, thèque 4 ter, fasc. 1, N° 13 (imprimé).

<sup>3</sup> La restitution des biens de l'Eglise et la question du concordat feront l'objet d'un ouvrage particulier, que l'auteur a déjà rédigé en grande partie.

## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos du traducteur . . . . .	243
Abréviations . . . . .	244
Introduction . . . . .	247

### PREMIÈRE PARTIE

La position du clergé valaisan dans les luttes politiques de 1839 à 1844 . . . . .	249
1. Luttes pour la constitution, de 1839 à 1840 . . . . .	249
a) Luttes politiques du Bas-Valais pour l'égalité de droits . . . . .	249
b) Position du clergé vis-à-vis de la revision constitutionnelle et de l'élection des députés proportionnellement au chiffre de la population . . . . .	260
c) La représentation politique du clergé . . . . .	277
2. Raidissement du front entre radicaux et conservateurs de 1841 à 1844 . . . . .	283
3. Discussions relatives au suppléant de l'évêque au sein du Grand Conseil . . . . .	295
4. Luttes pour les immunités ecclésiastiques et pour les biens du clergé . . . . .	301
a) Evolution de la question des immunités jusqu'en 1843 . . . . .	301
b) Etat de la question des immunités au moment des pourparlers en vue d'un concordat . . . . .	308
c) Règlement de la question des immunités sous le régime conservateur de 1844 . . . . .	313

### DEUXIÈME PARTIE

L'Eglise et le clergé en Valais, sous le Sonderbund, de 1844 à 1847 . . . . .	317
1. L'Eglise et le clergé après la constitution cantonale de 1844 . . . . .	317
2. Le Valais adhère au Sonderbund . . . . .	320
3. Les préparatifs de guerre . . . . .	333

### TROISIÈME PARTIE

La sécularisation des biens de l'Eglise en 1848 et ses conséquences pour l'Eglise et pour le clergé du Valais . . . . .	339
1. La défaite du Sonderbund et ses conséquences immédiates . . . . .	339
2. La constitution cantonale et la sécularisation de janvier 1848 . . . . .	352
a) L'Eglise et le clergé dans la constitution de 1848 . . . . .	352
b) Le décret de sécularisation du 11 janvier 1848 . . . . .	356
c) Le décret d'exécution du 29 janvier 1848 et sa signification pour l'Eglise et pour le clergé . . . . .	368



3. Pourparlers en vue d'une convention entre l'évêché et l'Etat . . .	376
a) L'activité de Mgr Luquet, délégué extraordinaire, de février à juin 1848 . . . . .	376
b) Négociations entre le clergé diocésain et l'Etat. La convention du 19 novembre 1848 . . . . .	385
4. Empiètements de l'Etat sur le domaine propre de l'Eglise et sur ses droits . . . . .	396
5. Polémiques relatives à l'exécution de la convention du 19 novembre 1848 . . . . .	404
a) Le prélèvement des biens affectés à la dotation du clergé . . .	404
b) Le litige au sujet des « fondations paroissiales » de Sion . . .	409
CONCLUSION . . . . .	416
Table des matières . . . . .	418